

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE.

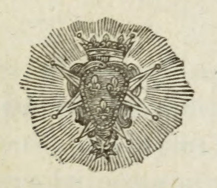
1786.

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE;

Par M. le Baron DE SAINTE-CROIX, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION, corrigée, et considérablement augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez G. DE BURE l'aîné, libraire de la Bibliothèque du Roi, quai des Augustins, n°. 42.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA PUISSANCE NAVALE DE L'ANGLETERRE.

LIVRE QUATRIÈME.

La France et la Hollande continuèrent à se faire la guerre, que Charles II tâchoit d'allumer de plus en plus. Ce prince traversa toutes les négociations de la paix entre ces deux puissances (1), dans la seule vue de donner à sa nation le

(1) Mém. du chev. Temple, p. 434.

tems et les moyens de s'assurer du commerce exclusif dont elle venoit de s'emparer (1). Mais en exécutant ce projet, il laissoit les François s'exercer dans le métier de la mer, et se préparer à en disputer l'empire à ses successeurs. Avant de connoître quelles furent les suites de cette nouvelle rivalité, et quels efforts fit la Grande-Bretagne pour obtenir une dangereuse prépondérance, il faut entrer dans quelques détails sur le rétablissement, ou plutôt la création de la marine Françoise, sous le règne de Louis XIV, à laquelle les Anglois auroient bien desiré que leur roi se fût opposé ouvertement (2).

Quoique la France eût équipé des flottes qui battirent les Espagnols à la hauteur d'Orbitelle et devant le port de Naples, pendant la minorité de Louis XIV, on ne pouvoit néanmoins

(1) D'Alrymple, Mém. de la Gr.-Bret. t. 1, p. 57.
(2) Mém. de Bordeaux, t. 4, p. 341.

dire que ce royaume eût alors une marine. Richelieu croyoit que pour en mettre les côtes à l'abri de toute insulte, il suffisoit d'avoir quarante vaisseaux en état de tenir la mer (1). Mais les choses avoient bien changé de face; l'accroissement rapide des forces des puissances maritimes de l'Europe exigeoit un plus grand nombre de bâtimens de guerre : cependant à la mort du cardinal Mazarin, les François n'en avoient que dix-huit (2) dans leurs ports ; et quatre ans après, ils eurent bien de la peine à en équiper quinze ou seize pour aller attaquer Gigeri, sur la côte d'Afrique. La disette de matelots, ou la difficulté de les rassembler, étoit devenue si grande, que Lionne répondit au comte d'Estrades, sur la demande que les Etats généraux avoient faite de recruter

(1) Testam. polit. c. 1, §. 5.

(2) Depuis 300 ton. jusqu'à 1300, et depuis 30 can. jusqu'à 70, dont le port total s'élevoit à 11950 ton. et toute l'artillerie, à 786 pièces.

en France les équipages de leur flotte, sur les côtes du Ponent, qu'on n'y en pouvoit trouver pour les plus foibles armemens (1).

La France n'avoit ni arsenaux, ni munitions navales, ni bois de construction, ni même de ports ; ce n'est pas en avoir, quand ils ne peuvent servir à rien. La disette étoit si grande, qu'on étoit dépourvu de pattes d'ancres, de cordages, de voiles, etc. : enfin, jusqu'à de la poudre et des mèches, tout y manquoit. La Hollande fournit d'abord ces divers approvisionnemens, permit même de construire chez elle, pour les François, douze vaisseaux de ligne, de leur vendre trente-deux autres bâtimens, et d'établir à Amsterdam une fonderie de canons destinés au service de leur marine (2). Bientôt ils apprirent à se passer de ces secours

(1) Lettre du 12 août 1666.

(2) Lettres et négoc. d'Estrades, t. 4, p. 342 et suiv.

étrangers. Des Provinces-Unies, arrivèrent des constructeurs ; de Suède, des maîtres mâteurs et des forgerons d'ancrés; Riga, Hambourg et Dantzick, envoyèrent des cordiers, des tisserands, etc. Tous ces ouvriers eurent des élèves François qui les égalèrent, ou les surpassèrent en peu de tems. On fit une revue générale des gens propres au service de mer, et soixante-mille furent aussitôt classés. On bâtit cinq arsenaux, et plusieurs vaisseaux furent construits sur les chantiers de France. Brest vit dans sa rade une nombreuse flotte aux ordres du duc de Beaufort, composée de cinquante bâtimens de guerre (1). Dans ce nombre n'étoit pas comprise l'escadre du Levant, dont la jonction devoit augmenter beaucoup les forces de ce général.

Le génie de Colbert opéra ce pro-

---

(1) Lettre du duc de Beaufort à Ruyter, du 12 juillet 1667.

dige ; c'en étoit réellement un que de créer une marine dans ces circonstances où le goût de la nation, tant d'autres difficultés morales, et même des obstacles physiques, sembloient s'opposer aux vues de Louis XIV. Ce prince les étendit plus loin : il voulut être le législateur des mers, et le devint. L'ancien code maritime des Rhodiens s'étoit malheureusement perdu. Les lois d'Oléron, celles de Wisby, et les Coutumes rédigées sous le nom de *Consulat de la mer*, portoient l'empreinte des siècles barbares ou peu éclairés qui les avoient vus naître. Une nouvelle jurisprudence étoit donc nécessaire, et Louis l'établit sur des principes justes et lumineux dans ses ordonnances (1). Les Anglois en ont si fort admiré la sagesse, qu'ils ont cru devoir en insérer la plûpart des articles dans leurs différens réglemens.

---

(1) Données à Fontainebleau, au mois d'août 1681.

Ce fut à l'école même des amiraux d'Angleterre, que les François s'exercèrent d'abord aux évolutions navales: ils y profitèrent si bien, qu'on fut étonné de l'habileté de leurs manœuvres aux célèbres journées de Stromboli et d'Agousta *, où Duquesne se montra le digne rival de Ruyter, qui perdit la vie dans la dernière. La suite montra assez auquel des deux généraux la victoire appartenoit, les flottes alliées d'Espagne et de Hollande ayant été détruites bientôt après dans le port de Palerme. Celui de Tabago, en Amérique, fut le théâtre d'une action non moins éclatante; d'Estrées força l'entrée de ce port, et y brûla ou coula à fond toute l'escadre des Hollandois. Après avoir accordé la paix à ces fiers républicains, Louis XIV employa ses vaisseaux à poursuivre sans relâche les corsaires de Barbarie, à les foudroyer dans leurs propres repaires,

* Le 27 février et le 22 avril 1676.

à humilier l'orgueil des Génois ; enfin, à faire respecter de toutes parts son pavillon. Le vice-amiral Espagnol, Papachin, ayant refusé de baisser le sien, fut forcé, par un combat meurtrier *, à capituler. Il demanda ce qu'on lui vouloit ; Tourville lui répondit : » Pas » autre chose que le salut (1). « Falloit-il donc pour cela répandre tant de sang ? Mais c'étoit le moment où le monarque François, au comble de sa gloire, jouissoit de l'empire de la mer, sans que les Anglois, occupés à détrôner leur prince légitime, cherchassent à le lui disputer.

Avant d'hériter de la couronne, Jacques II avoit servi sa patrie avec autant de zèle que de valeur. Il avoit eu le commandement de ses flottes, dont il ne troubla point les opérations par sa

---

* Le 2 juin 1688.

(1) Griffet, journ. hist. du règne de Louis XIV, p. 281.

présence, mais qu'il dirigea par ses ordres. Ce prince donna des marques de la plus rare valeur dans deux batailles navales; ce qui lui avoit mérité l'attachement des matelots, dont il vouloit être appelé l'ami. Il accorda aux officiers des appointemens plus considérables, et augmenta les fonds de la marine de quatre cent mille livres sterlings (1). Douze commissaires furent nommés pour veiller aux armemens et aux travaux des ports. Cependant ses bienfaits ne firent que des ingrats; et ses soins, pour rendre les forces navales de sa nation respectables, lui devinrent nuisibles. Au premier bruit d'une invasion, il avoit équipé une flotte de soixante-une voiles, dont trente-huit étoient du troisième et quatrième rang. Les instructions qu'il donna à ses amiraux, le chevalier Strickland et le lord

(1) Campbell, hist. nav. t. 2, p. 464.

Darmouth (1), montrent combien ce monarque avoit de connoissances, et entendoit le métier de la mer. On en étoit si persuadé, qu'on lui attribua l'invention des signaux par pavillons et flammes; mais c'est avec peu de fondement : avant lui, l'usage en étoit connu (2). Peut-être les multiplia-t-il, les rendit-il plus intelligibles, ou disposa-t-il dans un meilleur ordre cette espèce d'alphabet maritime, aujourd'hui si perfectionné, et si digne d'admiration, par le moyen duquel on parle à une armée entière, on lui donne des ordres précis, tant sur la manœuvre qu'elle doit faire, que sur la route qu'elle doit tenir.

Les instructions données à Strickland et à Darmouth ne furent pas suivies, à cause d'une violente tempête qu'essuya

---

(1) On trouve ces instructions dans l'histoire navale de l'Angleterre, par Lédiard, l. 3, ch. 43.

(2) Voyez la note I.

leur flotte à la hauteur de l'île de Wight, au moment que celle de Guillaume de Nassau, contrariée plusieurs jours par des vents impétueux, en étoit à l'abri dans la rade de Torbay (1). Ce prince y fit sans obstacle son débarquement *, et marcha aussitôt après contre le roi son beau-père. Abandonné de ses sujets, et trahi par les équipages de ses vaisseaux, Jacques se comporta dans cette conjoncture avec tant de foiblesse et de pusillanimité, qu'il laissa, pour ainsi dire, le trône vacant. Son heureux adversaire s'en empara, peut-être sans remords, mais non pas sans craintes. L'ambition ne les étouffe point ; elle sait seulement les dissimuler. Cependant tout n'étoit pas soumis, et le parlement s'efforçoit vainement de faire valoir la prétendue abdication

(1) Mém. de Burnet, t. 3, p. 379, 380.

* Le 5 novembre 1688.

de son roi, pour s'en donner un autre. Le brave Dundée en Ecosse, Tyrconel en Irlande, étoient restés fidèles aux Stuarts, dont Louis XIV prit la défense.

Guillaume avoit prévu cette démarche généreuse ; et pour la rendre infructueuse, il avoit été le moteur de la fameuse ligue d'Augsbourg, dont il fut l'ame et le soutien. Ce prince engagea d'abord l'Angleterre à entrer dans cette ligue, ensuite à déclarer la guerre à la France. C'étoit l'unique moyen d'assurer la couronne sur sa tête ; aussi s'écria-t-il dans ce moment, en présence de ses amis : » Voilà le premier jour » de mon règne. « Il devint une époque de corruption et de ruine. Pour gagner les suffrages de la nation, il employa des moyens qui en altérèrent les mœurs ; et pour subvenir aux frais de la guerre, il se servit de la funeste ressource d'emprunter sur des fonds éloignés. C'est à lui que l'Angleterre doit l'ori-

gine de cette dette énorme (1), dont le poids semble la précipiter dans le gouffre d'une banqueroute totale. Ce malheur n'étoit point prévu ; et quand même il l'auroit été, Guillaume n'auroit eu garde de perdre l'occasion d'animer les Anglois contre leur ancien maître, dont les François venoient d'épouser les intérêts, et osoient défendre la cause.

Dès-lors on ne pensa plus qu'à soumettre les rebelles, terme que la raison et le devoir proscrivoient, mais que la fortune, outrageant l'un et l'autre, forçoit d'admettre. L'Irlande devint le principal théâtre de la guerre, et Jacques s'y rendit, comptant sur les secours de la France. Châteaurenault fut chargé de les y conduire, et de les escorter avec une escadre de vingt-quatre vaisseaux de ligne, douze brûlots et

(1) Blackstone, Comment. sur les lois Angloises, l. 1, ch. 8.

deux frégates. Herbert, qui commandoit la flotte de Guillaume, en avoit vingt-sept de différens rangs. Ayant rencontré les François près de la baie de Bantry *, il résolut aussitôt de les combattre, dans l'espérance d'intercepter leur convoi, et d'empêcher le débarquement des troupes et des munitions qu'ils transportoient; mais par l'activité de Châteaurenault, la plus grande partie étoit déja en sûreté, lorsque les Anglois parurent. Cet amiral fut au devant d'eux, et conserva le reste de la journée l'avantage du vent, au grand étonnement des ennemis, qui avouèrent dans cette occasion » que par l'a» gilité de leurs vaisseaux et la dexté» rité de leurs marins, les François ne » le cédoient pas à leurs rivaux (1). « L'action commença avec assez de vivacité de part et d'autre, et continua

* Le 10 mai 1689.

(1) D'Alrymple, Mém. t. 2, p. 118.

jusqu'au moment que la ligne des Anglois fut entièrement rompue, et leur escadre mise en désordre. Pendant le combat, deux vaisseaux de l'arrière-garde Angloise voulurent entrer dans la baie ; mais ils en furent empêchés par quelques bâtimens François, qui, étant restés sous le vent, n'avoient pu encore prendre leur poste. Châteaurenault poursuivit long-tems Herbert, qu'il avoit combattu le dernier pendant quatre heures, et ne rejoignit son convoi que lorsque ce général se fut assez éloigné, pour ne plus lui donner aucune inquiétude (1). Le général François acheva ensuite son débarquement, et retourna à Brest, ayant, en onze jours, porté du secours en Irlande, battu les ennemis, pris un riche convoi aux Hollandois, et ramené ses vaisseaux sans aucun dommage.

---

(1) Voyez la note II.

Pour prévenir le mauvais effet que ce premier échec pourroit faire sur l'esprit de la nation, Guillaume créa Herbert, pair et comte de Torington, accorda des gratifications aux équipages, et vint lui-même à Portsmouth les remercier de leur service. Flattés de ces attentions, les soldats et les matelots crurent avoir en effet battu cet ennemi, qu'ils reconnoissoient, quelques jours auparavant, pour leur vainqueur. Guillaume ne put s'empêcher de dire, lorsqu'il apprit la nouvelle de ce combat : » Une pareille action est nécessaire » dans un commencement de guerre, » mais dans la suite il y auroit de la » témérité d'en courir les risques. « Ce propos nous fait aisément connoître le jugement qu'il en portoit. » Les officiers et les marins Anglois regardoient » comme une défaite d'avoir manqué la » victoire sur l'élément qui leur étoit » propre ; au lieu que les François de-

» voient, selon leurs ennemis, regarder » comme une victoire de n'avoir pas été » défaits (1). «

Les Hollandois ayant joint leurs forces navales à celles d'Angleterre, elles montèrent ensemble à soixante-dix vaisseaux de ligne ; ils allèrent croiser sur les côtes de France, et en tinrent bloqués quarante dans la rade de Brest, jusqu'au moment que Tourville parut. Ce général venoit de Toulon avec une escadre de vingt vaisseaux ; et les ayant conduits à la hauteur d'Ouessant, il y apprit que la flotte des alliés étoit à l'entrée de l'Iroise. Il prévit que le vent de Sud-ouest souffleroit bientôt, et l'attendit au large pendant six jours, au bout desquels il se leva avec tant de force, que les ennemis furent obligés de quitter leur station. Alors Tourville se rapproche, profite d'un vent de Nord-ouest, entre à Brest *, et effectue sa

(1) D'Alrymple, Mém. t. 2, p. 118.

* Le 30 juillet 1689.

jonction en présence des alliés, qui ne se croyant plus en sûreté sur Ouessant, allèrent passer le reste de la campagne aux Sorlingues (1).

Ils ne purent y protéger leur commerce en proie aux armateurs François, qui infestoient toutes les mers, et ne rentroient jamais dans leurs ports qu'après avoir fait beaucoup de prises. Les négocians Anglois ne se continrent plus, et jetèrent les hauts cris contre le gouvernement. Ils ne cessoient de répéter que la pompe et l'ostentation des flottes qu'on envoyoit s'étaler aux yeux des ennemis, n'étoient pour eux qu'un spectacle magnifique, et pour le peuple dont elles consumoient l'argent, qu'une véritable insulte à ses propres malheurs. Ils alloient même jusqu'à accuser Guillaume d'avoir formé un plan, pour sacrifier leur propre fortune

---

(1) Hoste, Evolut. navales, p. 101, 102.

aux intérêts mercantiles des Hollandois, ses compatriotes.

Pour faire cesser ces clameurs, et étouffer les semences d'un mécontentement général, la reine, femme de Guillaume, qui gouvernoit en son absence, suivit l'avis de Russel; après bien des irrésolutions, elle envoya ordre à Herbert, amiral de sa flotte, d'en venir à une action décisive. Celui-ci l'évitoit depuis quinze jours, pendant lesquels Tourville l'avoit toujours gardé à vue. Etalant les marées, et courant les bordées qui lui faisoient élonger l'ennemi, il attendoit que le vent changeât pour forcer au combat le général Anglois, à qui de nouvelles instructions ne permirent plus de reculer. Les François, ayant quitté leur station devant Plymouth, et dépassé l'île de Wight, s'avançoient dans la Manche; et il auroit été honteux, disoit-on, au nouveau gouvernement de leur céder l'empire de la mer sur ses propres côtes. Evertzen,

amiral Hollandois, venoit de se réunir à Herbert, qui se trouvoit par là à la tête d'une flotte de cent douze voiles, dont cinquante-neuf entroient en ligne. Tourville n'en avoit que soixante-cinq qui pussent la former, quoique le nombre de ses vaisseaux montât à soixante-treize ; il en avoit séparé huit, au dessous de cinquante canons (1) : d'ailleurs ceux des alliés étoient supérieurs aux siens par l'échantillon, et par l'artillerie. Vingt un brûlots, et quelques bâtimens légers rendoient encore l'armée Françoise plus nombreuse, sans la rendre plus forte.

Parmi ces vaisseaux étoient ceux que Châteaurenault avoit emmenés de Toulon, malgré les efforts des alliés pour l'empêcher de passer dans l'Océan. Ils étoient au vent du détroit de Gibraltar, afin de tomber plus facilement sur lui. Poussé par un petit vent de Sud-est, il les dé-

(1) Mém. de Tourville, t. 3, p. 114.

couvre du côté de la Barbarie, et se présente, quelques heures avant la nuit, à ce passage ; ensuite il manœuvre de manière à leur faire croire qu'il veut conserver l'avantage du vent. La nuit étant survenue, il donne dans le détroit. Le vent, la marée, tout le favorise. Les ennemis, très-supérieurs en force, veulent le poursuivre ; mais les courans leur sont contraires, et bientôt ils le perdent de vue (1). S'étant réuni à l'armée rassemblée dans la rade de Brest, Châteaurenault prit le commandement de l'avant-garde.

Cette flotte, étant en présence de celle d'Herbert, chercha d'abord à gagner le vent ; mais comme il souffloit du Nord, il ne leur étoit pas favorable, non plus que la marée. Les ennemis en profitèrent pour arriver sur eux, quand ils eurent reçu tous les secours qu'ils

(1) Hoste, Evolut. naval. p. 96.

attendoient. On se battit * à la hauteur de Beachy-Héad ou Bevesières. L'avant-garde des alliés, toute composée de vaisseaux Hollandois, étoit aux ordres du brave Evertzen, qui, s'abandonnant trop, força de voiles, et dépassa celle des François. Il se jeta au milieu d'eux, laissant un vide entre son escadre et le reste de l'armée d'Herbert. Tourville profita de cette imprudence, et coupa cette avant-garde d'avec le corps de bataille (1). Une partie de ses vaisseaux fit tête aux Anglois, et l'autre aux Hollandois; tandis que Châteaurenault, avec sa division, que ces derniers avoient passée, se replia sur eux pour les investir. Un calme qui survint, et la longue bordée que cet officier général fut obligé de courir, ne lui permirent pas

* Le 10 juillet 1690.

(1) Déposition du contre-amiral Hollandois, Gille Schey, dans la continuat. de Rapin Thoiras, hist. d'Angl. t. 11, p. 117.

d'arriver assez tôt pour détruire entièrement l'escadre d'Evertzen, qui fit une grande faute, celle de ne pas prolonger assez sa ligne (1). Elle étoit déja exposée au feu du corps de bataille que conduisoit Tourville en personne. Ce général l'attaqua à la demi-portée du canon avec tant de vivacité, qu'elle fut presque toute désemparée, et eut plusieurs bâtimens entièrement démâtés. Elle dut plus son salut au calme et au jussant, qu'aux efforts d'Herbert pour la dégager. Ce dernier n'arriva qu'avec lenteur, ne soutint pas long-tems le feu de l'ennemi, et s'en tint éloigné avec toute son escadre. Celle que commandoit Edouard Russel s'attacha aux plus foibles navires de l'arrière-garde Françoise, et en fit d'abord plier quelques-uns. Le chevalier de Rosmadec combattit avec le sien, contre cinq vaisseaux Anglois, dont il soutint avec valeur tout

(1) Voyez la note III.

le choc. Les autres capitaines de cette escadre, animés par l'exemple du comte d'Estrées (1) leur chef, repoussèrent vivement les ennemis, et les forcèrent bientôt à tenir le vent (2). Toute leur flotte fut tellement maltraitée, qu'on les vit mettre à la mer leurs chaloupes pour se remorquer. L'action avoit duré huit heures, et les François commençoient déja à manquer de munitions de guerre.

Dans sa retraite, Herbert se comporta en marin expérimenté, et ce fut à son habileté que les alliés durent leur salut. Après avoir demeuré quelque tems à une certaine distance de la flotte Françoise, en assez bon ordre, et avec toutes ses voiles ferlées, il s'apperçut qu'elle dérivoit par la force

(1) Victor-Marie d'Estrées, fils de Jean d'Estrées, qu'on ne vit plus à la tête des armées navales, depuis la paix de Nimegue.

(2) Voyez la note IV.

des courans. Aussitôt il laissa tomber ses ancres, dans l'espérance de séparer les deux armées, si celle des ennemis n'imitoit pas cette manœuvre. Tourville mouilla d'abord à la demi-portée du canon de quelques vaisseaux Hollandois; mais sur les dix heures, il leva l'ancre pour les poursuivre (1). Se trouvant chassé par la marée, il fut entraîné, pendant la nuit, loin de l'armée ennemie, et d'une partie de la sienne. Cette faute, que ses officiers même lui reprochèrent (2), laissa aux flottes alliées le tems d'échapper à une destruction totale.

Le jour du combat, les François eurent trois vaisseaux endommagés par des feux d'artifice et des bombes qu'on leur tira : ils ne prirent qu'un seul bâtiment Hollandois du troisième rang. Dans la nuit, deux de la même nation,

(1) Consultez la relation de Châteaurenault dans la note pénultième.

(2) Mém. de Forbin, t. 1, p. 302.

dont l'un étoit celui du vice-amiral, sautèrent en l'air (1); douze autres se brûlèrent ensuite, après s'être échoués sur la côte. Quelques relations augmentent de beaucoup la perte des alliés; peut-être auroit-elle été plus grande, si le général François n'eût pas conservé son ordre de bataille, en suivant, jusqu'à la baie de Rye, l'ennemi qu'il venoit de battre (2). La fatigue de ses équipages et la foiblesse de ses mâtures empêchoient encore Tourville de forcer de voiles, autant qu'il l'auroit desiré.

Toujours favorisé par le vent et la marée, Herbert doubla, avec le reste de sa flotte, le pas de Calais; et en arrivant dans la Tamise, il fut mis à la tour de Londres; ensuite relâché sous caution, parce que, comme pair, il ne pouvoit être emprisonné pendant la tenue du parlement, hormis le

---

(1) Voyez la note V.

(2) Mém. de Berwick, t. 1, p. 455.

cas de haute trahison. On l'introduisit dans la chambre des communes, où il tâcha de se justifier, en alléguant les ordres précis qu'il avoit reçus de combattre; ce qu'il avoit cru devoir faire, malgré l'infériorité de ses forces, et le mauvais état de la plûpart des vaisseaux Hollandois. Il demanda à être jugé par le parlement même : cela lui fut refusé. On établit, pour instruire son procès, une cour martiale, dont le chevalier Delaval, vice-amiral de sa division, étoit président. Rien ne pouvoit être plus favorable au comte de Torington: aussi fut-il absous*, sans qu'on eût égard aux accusations des officiers de l'escadre Hollandoise. Selon Evertzen, les seuls bâtimens Anglois qui eussent pris part à l'action, avoient combattu au mépris des ordres de leur amiral (1).

* Le 10 décembre 1690.

(1) Extr. de la lettre d'Evertzen, rapporté par Campbell, hist. nav. t. 3, p. 36, 37.

Guillaume, mécontent de ce jugement, eut l'injustice de disgracier plusieurs personnes qui y avoient assisté, et de casser quarante-deux officiers de marine, partisans zélés de leur malheureux général, qui fut dépouillé de toutes ses charges : ce qui fut fort désapprouvé, parce qu'on étoit persuadé que les rois doivent souvent pardonner après la condamnation, mais jamais condamner un homme absous. On sacrifia Herbert, pour satisfaire les Hollandois, dont rien ne pouvoit faire cesser les plaintes amères. En vain la reine leur avoit témoigné son chagrin, de ce que leurs compatriotes n'avoient pas été secondés comme ils auroient dû l'être (1). Ils se crurent plus autorisés à accuser leurs alliés de les avoir indignement abandonnés. Ces républicains osèrent même avancer que dans cette action, si la victoire s'étoit déclarée

(1) D'Alrymple, mém. t. 2, p. 286.

pour la flotte Françoise, du moins la gloire ne pouvoit leur en être disputée. Ils en rejetoient toute la honte sur les Anglois, oubliant sans doute ce que la manœuvre imprudente de leur propre amiral avoit coûté aux deux nations confédérées.

Cependant les esprits avoient été fort consternés à Londres, quand on y apprit qu'Herbert se réfugioit dans la Tamise, et que ses vaisseaux se brûloient successivement à la côte, pour ne pas tomber au pouvoir d'un ennemi triomphant, qui les poursuivoit dans le canal. Il les auroit même attaqués jusques sous les murs de cette ville, sans le défaut de pilotes qui connussent l'entrée de la rivière. Aux agitations de la crainte, succédèrent bientôt les perplexités d'un découragement, d'autant plus profond, qu'on venoit d'être informé que les Hollandois avoient perdu une grande bataille, celle de Fleurus. On s'attendoit à tout moment de voir la France

fondre avec toutes ses forces de terre et de mer sur la Grande-Bretagne, qui, déchirée par deux partis, alloit devenir la victime de celui de Jacques. Les exécutions du cruel Jeffrei n'étoient pas encore oubliées, et l'on craignoit qu'elles ne se renouvellassent. Quelle perspective n'offroit pas le retour d'un roi détrôné, d'un prince exilé de ses propres Etats, qui rentreroit armé du pouvoir, guidé par la vengeance, et suivi par la haîne? Les terreurs du peuple passoient dans le gouvernement, dont les rênes flottoient entre les mains d'une femme, qui, troublée par ses remords, se croyoit investie de traîtres; d'ailleurs son conseil ne lui inspiroit aucune résolution salutaire, parce qu'il étoit divisé par les Wights et les Torys, ennemis toujours implacables. » On peut » dire que l'empire Anglois étoit alors » ébranlé jusqu'aux fondemens (1). «

(1) D'Alrymple, mém. de la Gr.-Bret. t. 1, p. 270.

Les François donnèrent le tems de les raffermir, en ne profitant pas de leur victoire. La maladie de Seignelai en fut regardée comme la cause ; elle l'avoit empêché de s'embarquer sur la flotte pour en diriger les opérations, suivant un plan qu'il n'avoit communiqué à personne. On l'accusa d'avoir voulu se réserver tout l'honneur de l'exécution, dans l'espérance d'être maréchal de France, l'unique objet de ses vœux, quoiqu'il n'eût servi sa patrie que dans le cabinet. Il ne s'agissoit pas moins dans ce projet, que d'anéantir le commerce des Anglois, en brûlant tous leurs ports par le moyen de bâtimens légers. Une escadre de vingt-cinq frégates devoit, en même tems, entrer dans le canal Saint-Georges, et y couler bas, ou réduire en cendres tous les vaisseaux qui auroient pu servir à Guillaume, pour faire passer son armée d'Irlande dans la Grande-Bretagne. On se flattoit qu'alors les partisans de

Jacques manqueroient d'autant moins de se déclarer pour lui, soit en Angleterre, soit en Ecosse, que ces deux royaumes mécontens, consternés et sans défense, n'avoient rien à attendre de la reine ni de son conseil.

Ce vaste dessein étoit, selon quelques-uns, connu de Tourville, qui répondit au reproche de ne l'avoir pas exécuté, qu'il étoit trop hasardeux, les Anglois ayant fait enlever toutes les bouées de leurs côtes (1). Cette sage précaution que prit Herbert*, assura sa retraite, et sauva l'Angleterre. Les François se contentèrent d'insulter ce royaume par une descente qu'ils firent à Tingmouth. Leurs troupes, au nombre de seize cents hommes, y mirent en fuite l'ennemi, après avoir forcé ses retranchemens *. Ils s'emparèrent de trois frégates et de neuf

(1) Mém. de Berwick, t. 1, p. 455.

* Le 4 août 1690.

bâtimens marchands, auxquels on mit le feu. Cette expédition termina la campagne, et la flotte Françoise vint désarmer à Brest.

Le gain de la bataille de la Boyne consola Guillaume de ces malheurs, et empêcha peut être Louis XIV de tenter une invasion en Angleterre. Ce dernier prince n'abandonna pas néanmoins Jacques; il chercha, la campagne suivante, à lui faire passer du secours en Irlande, ou à protéger la retraite de ses partisans. Il falloit pour cela être maitre de la mer, avantage que la victoire de Beachy-Héad avoit procuré aux François (1). Pour le conserver, on arma une flotte de soixante-sept vaisseaux de ligne; celle des ennemis étoit de quatre-vingt-six. Tourville avoit ordre de les empêcher d'insulter les côtes de

(1) On frappa en France, à l'occasion de cette victoire, une medaille, avec cette legende: *Imperium maris assertum.*

France, et d'éviter tout engagement dans la Manche. Ce général parvint à rendre inutile le formidable armement des alliés. Dans le tems qu'ils le croyoient réduit à se cacher dans ses ports, il osa tenir la mer. Croisant pendant quinze jours à l'entrée de la Manche, il arrêta tous les navires qui vouloient y entrer ou en sortir. Ayant appris que le convoi de Smyrne étoit arrivé sur les côtes d'Irlande, il s'approche des Sorlingues, pour donner des inquiétudes aux ennemis. Il tombe ensuite sur la flotte de la Jamaïque, la dissipe, prend son escorte, et s'empare de quelques bâtimens marchands. Les autres n'échappent qu'à la faveur d'un brouillard épais. Au bruit de ces exploits, Russel, qui commandoit les forces navales des confédérés, se réveille, cherche Tourville, et tâche de l'engager à un combat. Le général François le tire au large, conserve l'avantage du vent, et ne lui fournit, pendant l'espace de cinquante

jours, aucune occasion de le combattre, en épiant toujours l'instant de l'attaquer lui-même avec avantage. L'amiral Anglois désespéré l'abandonne, et va établir sa croisière dans les parages d'Irlande, où, assailli d'une violente tempête, il est forcé de rentrer dans ses ports avec tous ses vaisseaux désemparés, après en avoir perdu trois, et quinze cents hommes d'équipage. Tourville comptoit profiter de ce désastre; mais les vents s'y opposèrent: il n'arriva pas assez tôt pour enlever aux alliés une partie de leur flotte.

Cette campagne, connue sous le nom *du large*, est le chef-d'œuvre de Tourville (1); et les savantes manœuvres qu'il y fit, ont été toujours admirées des marins les plus habiles. Les Anglois avouèrent que ce général se conduisit avec tant de vigilance, de précaution et d'habileté, qu'il rendit

(1) Voyez la note VI.

inutiles tous les efforts de Russel son adversaire, dont les instructions étoient si obscures, si contradictoires, selon eux, qu'elles l'avoient mis dans le plus grand embarras (1).

Les François, tenant en échec les forces d'Angleterre et de Hollande sur l'Océan, les empêchèrent de se porter dans la Méditerranée, où ils bombardèrent Barcelone et Alicante. Le comte d'Estrées qui les commandoit, eut un engagement près de cette dernière ville avec une escadre Espagnole, fort supérieure à la sienne. Après l'avoir mise en désordre par l'habileté de ses manœuvres, il se retira à Toulon, ayant ordre d'éviter un combat décisif. Non seulement Guillaume ne put retirer des opérations de sa flotte, et d'une dépense de quatre millions sterlings, tout l'avantage qu'il s'en étoit promis, mais encore le succès de ses ennemis

(1) Campbell, hist. nav. t. 3, p. 51, 52.

augmenta le nombre des mécontens, dont les plaintes ne devinrent que plus vives. Ils disoient hautement que » ce » prince avoit exposé la marine, les » côtes et la capitale à un ennemi qu'il » leur avoit attiré. Suivant eux, l'ami- » tié de ses compatriotes étoit aussi » fatale à la nation que la sienne, puis- » que leur témérité à Beachy-Héad, et » leur délai à la baie de Bantry l'avoient » mise également en danger. La honte, » l'infortune et la ruine étoient à sa » suite ; jamais il n'avoit gagné de ba- » tailles que contre ses propres sujets. » La gloire maritime que l'Angleterre » conservoit sans tache depuis plusieurs » siècles, venoit d'être flétrie deux fois » dans les deux premières années de » son règne. Le commerce, qui étoit » si florissant sous les derniers mo- » narques, languissoit victime de l'am- » bition d'un prince qui ne songeoit » qu'à défendre son titre de roi, et à

» diriger les projets des autres puis-
» sances (1). «

Toujours fidèle ami de Jacques, malgré le nombre des ennemis qu'il avoit à combattre, Louis n'oublia rien pour que ces mécontentemens tournassent à l'avantage de ce roi détrôné ; il fit des préparatifs, dans l'espérance de le rétablir. Trois cents bâtimens de transport étoient destinés à passer en Angleterre un corps de vingt mille hommes, et devoient être escortés par une forte escadre. Guillaume, menacé à la fois d'une révolte et d'une descente, étouffa l'une par sa conduite modérée, et évita l'autre par de puissans efforts. Tous les anciens vaisseaux furent radoubés et armés ; de nouveaux sortirent des chantiers, et on les équipa avec tant d'activité, qu'un à trois ponts se trouva prêt à mettre à la voile, dix jours après avoir été lancé

(1) D'Alrymple, Mém. t. 2, p. 315.

à l'eau. Il ne manquoit que des gens de mer. On publia un édit » propre, dit le » chevalier d'Alrymple, à étonner des » hommes libres, « lequel enjoignoit à tous les matelots Anglois de se faire enrôler, sous peine de subir un châtiment exemplaire. On en rassembla assez pour former les équipages de soixante-trois vaisseaux de ligne, et de vingt-trois frégates ou brûlots. Le lord Russel prend le commandement de cette flotte. Il passe du Nore aux Dunes, par un vent foible, et entre des écueils dangereux, contre l'avis de tous ses pilotes; et par ce moyen réunit plusieurs escadres, qui auroient pu être attaquées ou défaites séparément. Ce général fut joint par les vaisseaux Hollandois, qui étoient au nombre de trente-six, conduits par l'amiral Allemonde.

La France n'arma, cette campagne, que soixante-huit bâtimens, dont treize venant de Toulon étoient conduits par d'Estrées. Cet officier, qu'on accusa de

n'avoir pas assez forcé de voiles pendant sa route, comme il pouvoit le faire, pour la vaine satisfaction de conserver plus long-tems son commandement, arriva six jours après le départ de la flotte (1). Elle devoit encore être renforcée par une division de onze vaisseaux, aux ordres de Châteaurenault; mais ces bâtimens, n'étant pas prêts, ne sortirent point de la rade de Brest. Tourville, ayant appris la jonction des Hollandois, vouloit y attendre le comte d'Estrées. Le ministre de la marine, Ponchartrain, qui l'ignoroit, et les croyoit toujours retenus dans leurs ports par le vent de Sud ouest, insista pour que ce général partît sur le champ. Il lui écrivit en ces termes: » Ce n'est point à vous » à discuter les ordres du roi; c'est à » vous de les exécuter, et d'entrer dans » la Manche: mandez-moi si vous voulez le faire, sinon le roi commettra

(1) Mém. manusc. de Challe.

» à votre place quelqu'un plus obéis-» sant et moins circonspect que vous. « Tourville, justement indigné de cette lettre, assembla ses capitaines, leur en fit la lecture, et leur dit : » Il ne » s'agit point de délibérer, mais d'agir. » Si l'on nous accuse de circonspec-» tion, du moins que l'on ne nous taxe » pas de lâcheté. « Il les renvoya tout de suite, en leur donnant l'ordre d'appareiller (1).

Le conseil de Louis XIV comptoit sur la défection des capitaines Jacobites, et les intelligences qu'il avoit sur la flotte Angloise. Russel même ne cherchoit pas à combattre les François; il vouloit aller tenter une descente sur leurs propres côtes, pour leur fournir l'occasion d'aborder en Angleterre (2). Le

(1) Mém. manusc. de Challe.

(2) D'Alrymple, Mém. t. 2, p. 364, 365. Mém. de Berwick, p. 476, 477.

contre-amiral Carter et plusieurs autres officiers n'étoient pas dans des dispositions moins favorables. Mais étoit-il prudent de se fier entièrement à eux, et de faire dépendre d'une trahison tout le succès de l'entreprise ? Pourquoi ne pas augmenter le nombre de ses vaisseaux, ou attendre qu'ils fussent tous réunis ?

Les ordres du monarque François étoient conçus en termes si précis, qu'on ne pouvoit s'en écarter. Il enjoignoit à son général de combattre les ennemis en quelque nombre qu'ils fussent.... » et que s'il avoit du désavantage, il s'en » remettoit à lui pour sauver l'armée » le mieux qu'il pourroit. « Dans un autre endroit des instructions * de Tourville, on lui marquoit que » si les » ennemis venoient l'attaquer avec un » nombre supérieur de vaisseaux, sa » majesté vouloit qu'il combattît et qu'il

* Datées de Versailles, le 26 mars 1692.

» opiniâtrât le combat (1). « On ne pensa cependant à révoquer des ordres si dangereux, que sur des avis qu'on reçut de Londres de la découverte du complot.

La reine, ne sachant point alors à qui donner sa confiance, se comporta avec beaucoup de sagesse : elle fit écrire à Russel, » qu'elle ne vouloit changer » aucun de ses officiers, comme le bruit » s'en étoit répandu par la malice de ses » propres ennemis et des leurs. » Tous les amiraux et autres officiers déclarèrent sur le champ par écrit, qu'ils étoient prêts à mourir pour la cause de cette princesse et la défense de leur patrie. Russel ne signa point cette adresse, soit par accident, soit par quelque reproche de sa conscience, ne pouvant, dit un écrivain Anglois, trahir en cela ni son ancien ni son nouveau maître (2). La

(1) Voyez le journal du règne de Louis XIV, par le P. Griffet, p. 286, 287.

(2) Mém. de d'Alrymple, t. 2, p. 372.

reine témoigna aux chefs de son armée combien elle étoit satisfaite de cette assurance de fidélité de leur part, et ils partirent avec l'intention de lui en donner des marques non équivoques.

L'avis de ces dernières dispositions, si contraires aux intérêts de Jacques, arriva trop tard en France. D'ailleurs aucune des dix corvettes qu'on expédia de Cherbourg, ne put rencontrer Tourville. Elles devoient l'avertir de la quantité des vaisseaux ennemis, rassemblés à la rade de Sainte-Hélène, et lui porter de nouvelles instructions pour croiser sur Ouessant, et y attendre l'escadre de la Méditerranée, et la division de Châteaurenault.

Les Anglois avoient auparavant cherché à intercepter tous les renforts que la flotte Françoise comptoit recevoir. Deux de leurs escadres étoient en station, l'une aux ordres de Carter, à la hauteur de l'île de Guernesey; et l'autre, commandée par le chevalier Dalaval,

entre la presqu'île du Cotentin et le pas de Calais. Tourville tenta plusieurs fois d'appareiller, pour attaquer ces deux premières divisions ; mais il fut toujours repoussé par les mêmes vents, qui excitèrent des tempêtes violentes et continuelles pendant un mois. La seule division du marquis de Villette se réunit à l'armée Françoise, qui se trouva alors composée de quarante-quatre vaisseaux de ligne. Avec si peu de forces, et malgré le tems orageux, Tourville ne balança point d'aller (1) à la quête de l'amiral Russel, qui avoit été assez heureux pour que rien ne se fût opposé à la jonction de quatre flottes différentes, qui formoient ensemble une armée de quatre-vingt-dix-neuf vaisseaux de ligne, montés d'environ sept mille canons, et de plus de quarante mille hommes (2).

(1) Ce général partit de Brest le 26 mai, et fut en présence de l'ennemi le 29 du même mois.

(2) Voyez la note VI.

*

Un armement si formidable n'étonna point la valeur de Tourville. Quoiqu'il désespérât du succès, il n'en fut pas moins empressé de combattre. Les ordres de sa cour étoient précis, et ne souffroient aucune interprétation favorable aux circonstances; il falloit donc les exécuter, quelque danger qu'il y eût. Un écrivain Anglois prétend que le général François craignoit qu'on ne les révoquât, ou qu'on n'y mît des obstacles, à cause d'un propos que Seignelai lui avoit tenu après la bataille de Beachy-Héad. Ce ministre, fâché de ce qu'on n'en avoit pas profité pour brûler tous les vaisseaux ennemis, osa soupçonner le courage de Tourville, qui l'obligea à s'expliquer. Seignelai le fit, en disant » qu'il y avoit des gens qui » étoient poltrons de tête, quoiqu'ils » ne le fussent pas de cœur (1): « distinction vraie, mais aussi injuste qu'ou-

(1) D'Alrymple, mém. p. 374.

trageante à l'égard de ce brave général. On auroit été tenté de révoquer en doute cette réponse, si elle n'eût pas été attestée par les Mémoires du roi Jacques (1). Seignelai étant mort, Tourville devoit avoir oublié son propos offensant, et il est plus raisonnable de penser qu'il ne se ressouvint alors que de la lettre de Ponchartrain, dont j'ai rapporté les expressions bien capables de porter au désespoir cet amiral.

La flotte Françoise étoit au vent, et pouvoit éviter le combat. Tourville ne profita de cet avantage que pour donner le tems à ses vaisseaux de se mettre en ligne. Dès qu'ils l'eurent formée, il s'avança sur l'ennemi qui l'attendoit en panne. Quand on fut à la portée du fusil, l'action commença * de part et d'autre, et devint d'autant plus meur-

(1) Voyez les additions aux mém. de Berwick, t. 1, p. 455.

* Le 19 mai 1692.

trière, qu'il survint un calme. Le brave Nesmond se fit alors remorquer, et alla se mettre par le travers du premier vaisseau de la ligne ennemie. Secondé par d'Amfreville et Relingue, il empêcha ainsi l'amiral Allemonde de revirer avec sa division, pour doubler l'armée Françoise, et la mettre entre deux feux. Cet inconvénient arriva néanmoins quelques heures après, lorsque le vent eut tourné du Sud-ouest au Nord-ouest, et qu'une division de l'arrière-garde, aux ordres de Pannetié, n'ayant pu encore prendre son poste, fut obligée de joindre l'avant-garde. Les Anglois, après avoir perdu quatre heures à poursuivre cet officier, vinrent tous ensemble tomber sur le corps de bataille : chaque vaisseau François eut alors à se défendre contre plusieurs des ennemis, et fut forcé de se battre des deux bords. C'est dans ce moment que le chevalier de Coëtlogon se détache de l'arrière-garde, et vient, en écartant les ennemis par la

la vivacité de son feu, se placer auprès de Tourville, son général et son ami. Celui-ci avoit attaqué Russel, qui le reçut, selon un écrivain Anglois, de manière à le faire revenir bientôt de l'erreur où il se trouvoit, en imaginant qu'il étoit possible de contraindre un amiral de sa nation à baisser son pavillon devant un François, et à lui prouver qu'aucune considération sur la terre ne sauroit jamais l'y déterminer (1). Dans le récit d'une bataille où l'on se trouve le plus fort, cette réflexion n'est qu'une insulte ridicule qui blesse la dignité de l'histoire, trop souvent méconnue par l'orgueil national.

Un brouillard épais se lève vers les trois heures après midi; mais Tourville ne peut en profiter pour se soustraire aux ennemis. Le calme et la marée contraire auroient fait tomber une partie de sa flotte au milieu d'eux, s'il

(1) Le chevalier d'Alrymple, mém. t. 2, p. 375.

n'eût pas ordonné de mouiller. Russel n'imita point cette manœuvre, et laissa dériver ses vaisseaux, qui, à la faveur du brouillard, passèrent entre ceux des François, et joignirent leur corps de bataille, qu'ils attaquèrent avec furie. Ils lancèrent plusieurs brûlots, et avec le secours de la marée, en amenèrent cinq presque sous le beaupré de l'amiral François. Cet intrépide général n'en fut pas effrayé ; il évita les uns d'un coup de gouvernail, et dériva les autres par le moyen de ses chaloupes. Gabaret arrive alors avec une partie de l'arrière-garde qu'il commandoit ; il s'approche de Tourville, et jette l'ancre. Des vaisseaux ennemis tombent sur lui, et l'obligent de couper ses cables. L'action recommence à huit heures, et continue jusqu'à dix (1), avec assez de vivacité.

La nuit seule put mettre fin à ce

(1) Voyez la note VIII.

terrible combat, qui avoit duré douze heures, et où la fortune sembloit d'abord ne vouloir se déclarer pour aucun des deux partis, personne n'ayant encore amené son pavillon. Le lendemain, au point du jour, Tourville fit le signal d'appareiller à toute sa flotte qui étoit dispersée, et dont il n'avoit que six vaisseaux auprès de lui; le reste étoit dérobé à sa vue par le brouillard. La marée qui survint ne lui fut pas favorable, et l'obligea bientôt de jeter l'ancre. Les alliés en firent autant, et demeurèrent cette journée dans l'inaction. Sur le soir, on apperçut une flotte, que d'abord l'on ne connut point; c'étoient plusieurs bâtimens marchands qui faisoient route pour le Havre, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre. L'amiral Anglois les prit pour l'escadre du comte d'Estrées, et se mit aussitôt en bataille, craignant qu'après s'être joint à Tourville, ils ne vinssent ensemble l'attaquer. Russel passa dans cette at-

tente une partie de la nuit ; et au lever de l'aurore, il s'étoit éloigné d'environ sept lieues. Une manœuvre aussi imprudente devoit être le salut de la flotte Françoise, qui n'en profita pas. Son général résolut de passer avec plusieurs vaisseaux par le raz Blanchard ; mais le jussant lui ayant manqué, il fut obligé de mouiller, au commencement du flot, sur un fond de roches. Les cables de ses ancres cassèrent, et la rapidité du courant le rejeta sous le vent des ennemis. Il prit alors le parti de se réfugier à la Hogue, et de s'y échouer (1).

Les alliés avoient formé trois divisions : la première, sous les ordres du chevalier Ashby, poursuivit les bâtimens François qui venoient de passer le raz Blanchard ; la seconde, commandée par Delaval, s'attacha aux vaisseaux qui s'étoient réfugiés à Cherbourg ; la troisième se porta sur la

(1) Voyez la note IX.

Hogue. Le vice-amiral Rooke qui conduisoit cette dernière escadre, donna des preuves de son habileté et de son courage. Embarqué sur un simple canot, et à la tête d'environ deux cents chaloupes bien armées, qui étoient protégées par l'artillerie d'une frégate et de deux demi-galères, il s'avança vers la plage * où l'on découvroit les principaux débris de la flotte Françoise. Pour les défendre on se hâta d'équiper des bateaux du pays; mais l'ennemi, arrivant au commencement du flot, ils se trouvèrent échoués; et lorsqu'il y eut assez d'eau pour les relever, jamais il ne fut possible de faire soutenir l'aspect seul des Anglois aux équipages effrayés, composés d'enfans et de vieillards. Tourville, Villette, Coëtlogon et plusieurs capitaines se mirent dans leurs chaloupes, osèrent résister à Rooke, et donnèrent par là le tems de

* Le 23 mai, le quatrième jour après le combat.

sauver quantité de canons et d'agrès(1).

Bientôt il fallut céder à la force ; les Anglois se portèrent avec tant d'ardeur sur les vaisseaux échoués, qu'ils parvinrent à les aborder. » Dès que les » soldats et les matelots, dit un écrivain » de cette nation, eurent gagné le flanc » de ces navires, ils jetèrent leurs » mousquets, poussèrent par trois fois » de grands cris de joie, et grimpèrent » sur ces hautes machines avec leurs » coutelas à la main, et plusieurs même » sans aucune arme. Les uns coupoient » les cordages, d'autres mettoient le feu » aux vaisseaux ; quelques-uns en bra- » quoient les canons contre les chalou- » pes, les plates-formes et les forts. Ils ti- » rèrent peu sur ceux qui étoient dans ces » vastes bâtimens, parce qu'ils croyoient » que les vaisseaux étoient les seuls en- » nemis auxquels ils eussent affaire.

---

(1) Lettres de Bonrepaus, intendant de l'armée, du 8 et du 15 juin.

» Aussi voyoit-on les François sortir
» tranquillement d'un côté de leurs na-
» vires, et s'en aller dans leurs bateaux ;
» tandis que les Anglois, entrant par
» l'autre, travailloient à les détruire.
» Mais, ennuyés enfin de faire du mal
» en détail, les assaillans se réunirent
» tous pour mettre le feu aux bâtimens
» François ; ensuite ils descendirent
» avec les mêmes cris de joie qu'ils
» avoient poussés en les abordant (1). «

Cependant la précipitation avec laquelle les François quittèrent leurs vaisseaux, et l'affreux désordre qui en fut la suite, leur coûtèrent plus de monde que la perte de la bataille. Plusieurs s'empressant d'entrer dans les chaloupes déja pleines, en furent repoussés, et se noyèrent ; d'autres, cherchant à s'y accrocher, eurent les mains coupées : ils se virent aussitôt engloutis, la rage dans le cœur, et n'ayant

(1) D'Alrymple, mem. t. 2, p. 380.

que le tems de maudire leurs compatriotes. Le péril ne rendit pas tous ceux-ci barbares ; mais aucun ne mérite mieux d'être cité qu'un matelot Normand ; il s'appeloit Billard, et étoit maître d'équipage d'un des navires échoués (1). S'exposant au feu des ennemis, il alla trois fois à son bord, et en ramena les gens qui s'y trouvèrent. Il sauva encore tous les hommes qu'il put ramasser à la mer. Les Anglois, s'étant apperçus de ses efforts réitérés, se respectèrent assez eux-mêmes pour ne plus tirer sur lui, à son troisième voyage (2).

Douze vaisseaux François furent détruits à la Hogue, deux à Cherbourg, et un à la fosse de Galet. Les Anglois n'en perdirent point ; mais ils se virent forcés d'en mettre trois dans les bassins

---

(1) L'Admirable, que commandoit Beaujeu.

(2) Mém. manusc. de Challe, employé sur la flotte Françoise.

de refonte, de changer toute la mâture à seize, et plusieurs des principaux mâts à trente-un. Ils eurent quinze cents hommes tués, et quatre cents si grièvement blessés, qu'ils ne se trouvèrent plus en état de servir. Ceux qui souffrirent le moins, soit dans leurs vaisseaux, soit dans leurs équipages, furent les Hollandois que d'Amfreville tint toujours en échec avec sa division, et qu'il empêcha de seconder leurs alliés. Quelques bâtimens Anglois eurent aussi peu de part à l'action (1).

Certainement elle n'auroit pas été si funeste aux François, si Louis XIV n'eût rien entrepris dans la Manche, qu'après avoir fait creuser un port à Cherbourg, pour y recevoir des vaisseaux de ligne, suivant le plan qu'en avoit fait Vauban, cinq ans auparavant (2). Sans un pareil établissement, il

(1) Campbell, hist. nav. t. 3, p. 70.
(2) Hist. de Cherbourg, p. 124, 126.

sera toujours dangereux aux armées navales de France, de s'engager dans ce bras de mer. Le roi Jacques, qui étoit témoin de ce désastre, et de l'ardeur qui portoit les Anglois à incendier les débris de la flotte Françoise, conseilla de mettre à bord des bâtimens échoués, des régimens qui les auroient défendus comme des citadelles. C'étoit le meilleur avis ; mais on ne pouvoit le suivre, les soldats et les matelots étant dans une trop grande consternation (1). Peut-être que si les chefs l'eussent adopté, les suites d'une pareille résolution n'auroient fait qu'aggraver la perte des François, dont le découragement, dans une défaite, égale la vivacité après une victoire.

Pannetié avoit été assez heureux pour tenir à l'ancre avec onze vaisseaux. Voyant arriver sur lui l'amiral Ashby, il prit le seul parti qui restoit, celui de

(1) Lettre de Bonrepaus, du 7 juin 1692.

s'engager dans le raz Blanchard; et il se rendit par là à Saint-Malo, avec vingt bâtimens, neuf s'étant ralliés à sa division pendant la route. D'autres, commandés par Nesmond, prirent par le nord de l'Ecosse, et arrivèrent ensuite à Brest. Telle fut l'issue d'une bataille où le courage des François devint l'admiration de leurs propres ennemis. Russel eut assez de grandeur d'ame pour écrire à Tourville, » qu'il le féli-
» citoit sur l'extrême valeur qu'il avoit
» montrée, en l'attaquant avec tant
» d'intrépidité, et en combattant si
» vaillamment avec des forces si iné-
» gales. « Schowel et Delaval, amiraux Anglois; Allemonde et Callemberg, qui commandoient les Hollandois, méritent aussi des éloges, pour en avoir donné à leurs adversaires : justice qu'un amour-propre éclairé accorde sans peine, mais qu'une politique basse et quelquefois jalouse ose refuser. Le ministère d'Angleterre fit supprimer, en

publiant les relations de ses généraux, tout ce qui étoit à la gloire d'un amiral François destiné à reparoître sur la scène, et dont il craignoit la réputation.

Louis XIV sut apprécier les talens de Tourville, et reconnoître son généreux dévouement. Lorsqu'il reçut la nouvelle de la perte d'une partie de sa flotte, il demanda : » Tourville est-il » sauvé ? car pour des vaisseaux on en » peut trouver, mais on ne retrouveroit » pas aisément un officier comme lui. « Le voyant un jour passer dans sa cour à Versailles, ce prince dit à quelqu'un de ses courtisans : » Voilà l'homme qui m'a » obéi à la Hogue. « Il avoua même que ce général n'avoit été défait que pour s'être attaché à la lettre de ses instructions, absolument contraires à son propre avis. L'année suivante il fut compris dans la promotion des maréchaux de France. On l'a dit souvent, et il est toujours utile de le répéter, jamais

roi ne sut mieux récompenser, et jamais roi ne fut mieux servi. Louis jugeoit des efforts, tenoit compte du succès, applaudissoit aux belles actions, et alloit jusqu'à oublier les fautes des grands hommes. Leurs revers étoient les siens ; il les essuyoit avec cette force et cette magnanimité dont l'ame de Jacques n'étoit pas capable.

Témoin de tous les efforts des matelots Anglois pour détruire une partie de la flotte Françoise, il oublia un instant qu'elle étoit destinée à le faire remonter sur le trône ; et ne se ressouvenant que d'avoir conduit lui-même ces mêmes matelots au combat, il s'écria : » Il n'y a que mes braves Anglois qui » soient capables d'une action si cou» rageuse. « Ces paroles, répandues aussitôt dans le camp François, y furent reçues à la fois comme une offense, et comme un mouvement respectable (1).

(1) Mém. de d'Alrymple, t. 2, p. 381.

Ce prince manquoit par là aux devoirs sacrés de la reconnoissance envers une nation qui répandoit tant de sang pour lui, et faisoit sous ses yeux de si grandes pertes. A mesure que les vaisseaux s'embrâsoient, quelques canons qui n'avoient pas été déchargés, partirent du côté du rivage ; et les boulets, passant près de Jacques, tuèrent deux ou trois personnes autour de lui. Cet infortuné monarque dit alors : » Le ciel » combat contre moi. « Il se retira dans sa tente navré de douleur. Dans une lettre adressée à Louis XIV, après avoir déploré cette fatalité qui sembloit le poursuivre par-tout, Jacques ajoutoit : » C'est pour cela que je prie votre ma- » jesté de ne s'intéresser plus pour un » prince aussi malheureux que je le » suis, et d'agréer que je me retire, » avec ma famille, dans quelque coin » du monde, où je puisse ne plus être » un obstacle au cours ordinaire de vos » prospérités et de vos conquêtes, que

» mon malheur seul est capable d'inter-
» rompre, etc. «

La fille de Jacques, la reine Marie, fit éclater sa joie, en apprenant la victoire qui l'affermissoit sur le trône de son père, et assuroit l'empire de la mer à sa nation (1). Elle ordonna de distribuer trente mille livres sterlings aux équipages Anglois, et d'enterrer avec pompe le contre-amiral Carter et le capitaine Hastings, tués dans l'action. Elle s'occupa ensuite de projets de vengeance, parmi lesquels on doit remarquer celui proposé par un réfugié François, de couler bas des navires remplis de pierres à l'entrée de la Charente, afin d'interdire aux vaisseaux la navigation de cette rivière. Les Hollandois s'oppo-

---

(1) On prétend qu'on frappa une médaille en Angleterre, où Guillaume étoit sous la figure de Neptune, avec ces mots que Virgile met dans la bouche de ce dieu parlant aux vents :

> Maturate fugam, regique hæc dicite vestro,
> Non illi imperium Pelagi.....

sèrent à l'exécution de ce dessein, à cause du commerce qu'ils y faisoient en tems de paix. Russel fut chargé de protéger avec sa flotte une descente en France ; mais les vents s'y opposèrent, et l'amiral se vit contraint de renoncer à cette entreprise. Ses ennemis ne manquèrent pas de lui en faire un crime. Obligé de se justifier devant la chambre basse, il accusa le ministre, le comte de Nottingham. Celui-ci n'en conserva pas moins l'influence qu'il avoit sur les délibérations des communes. A son instigation, elles accordèrent deux millions sterlings pour l'entretien de trente-trois mille matelots ou soldats de marine, la construction de quelques nouveaux vaisseaux, et pour finir le bassin de Plymouth.

La bataille de la Hogue est l'époque de a prépondérance maritime de l'Angleterre, mais non la cause de la destruction de la marine Françoise, comme on se le persuade ordinairement, faute

de réfléchir sur les évènemens postérieurs. La perte de quinze vaisseaux n'étoit pas capable de l'anéantir, et devenoit facile à réparer chez une nation qui avoit créé, en si peu de tems, des forces navales formidables. Dans cette même campagne, la France mit à la mer quelques escadres qui eurent du succès. La Caffinière, avec une de trois bâtimens, attaqua, près du cap Finisterre, quatre vaisseaux de ligne Espagnols, et en prit un. Le chevalier du Palais, avec un pareil nombre, se battit contre neuf gros navires Hollandois armés en guerre, sans en perdre aucun des siens. Enfin Louis XIV envoya une troisième escadre pour punir les Barbaresques, et elle bombarda Tripoli *.

Loin d'être détruite par le combat de la Hogue, la marine Françoise se trouva encore, l'année suivante, dans

* Depuis le 21 jusqu'au 28 juin 1692.

un état florissant (1). Le maréchal de Tourville prit le commandement d'une flotte de soixante et onze vaisseaux de ligne, et de vingt-neuf brûlots ou bâtimens légers. Elle mit à la voile de Brest* et devoit être jointe par l'escadre du comte d'Estrées, qui amenoit trente vaisseaux de Toulon.

L'objet principal de ce grand armement étoit d'intercepter une flotte nombreuse que les alliés attendoient de la Méditerranée, et qu'on faisoit monter à quatre cents voiles, escortée par vingt-trois vaisseaux de guerre, aux ordres de l'amiral Rooke. Le plan de cette campagne avoit été donné par le chevalier Renau, ce héros du cabinet, ce philosophe citoyen, qui rendit toujours à sa patrie d'importans services sans éclat, et lui consacra ses talens sans ambi-

(1) On frappa dans cette année une médaille, sur laquelle sont ces mots : SPLENDOR REI NAVALIS.

* Le 20 mai 1693.

tion (1). Après avoir doublé le cap Saint-Vincent, le convoi des ennemis parut ; aussitôt Tourville appareilla de la rade de Lagos : mais quelques heures après, il mit en panne, ensuite à la cape, et assembla le conseil : ce qui lui fit perdre un tems précieux. Ce ne fut que le lendemain *, vers midi, que l'on commenca à donner chasse aux ennemis. En serrant de trop près la côte, on ne put les empêcher de tenir le vent, et par là de sauver la plus grande partie de leur flotte. Leur perte se réduisit à soixante bâtimens qui s'échouèrent ou furent brûlés, et à vingt-sept qui tombèrent au pouvoir des François, avec trois vaisseaux de l'escorte. Ceux-ci appartenoient aux Hollandois, et se battirent contre onze, dont ils se débarrassèrent, ensuite contre sept, sous lesquels ils succombèrent. Les navires

(1) Voyez son éloge, par Fontenelle.
* Le 27 juin 1693.

marchands qui s'étoient trouvés proche de terre, se réfugièrent aux ports de Faro, Saint-Lucar et Cadix, comme Rooke leur en avoit fait le signal. Ceux qui vinrent mouiller sous les batteries de Gibraltar, y furent attaqués par la division du marquis de Coëtlogon, qui en brûla quatre très-riches, et en prit treize autres. Six eurent le même sort à Malaga, lorsque Tourville fut entré dans la Méditerranée. La perte totale des alliés se monta à vingt-cinq millions tournois. Les négocians d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne la ressentirent vivement, et en portèrent leur plainte à Londres. Ils accusoient les amiraux Anglois, qui se trouvoient alors dans la Manche, de n'avoir pas observé la marche de Tourville ; mais, après bien des débats inutiles dans le parlement sur leur conduite, ils trouvèrent le moyen de se disculper.

Le général François eut aussi à ré-

pondre aux reproches qu'on lui fit de n'avoir pas su profiter d'une pareille rencontre. Il en rejeta la faute sur Gabaret, qui avoit avec lui les meilleurs voiliers de l'armée. Il se plaignit de ce que cet officier, au lieu de poursuivre les ennemis, avoit mis en panne, passé la nuit à faire des signaux inutiles, et mis le pavillon d'ordre de bataille contre toutes les règles (1). On blâmoit Tourville d'avoir fait vent-arrière, en partant de Lagos. Il s'éloigna, par cette manœuvre, de dix lieues, et perdit l'avantage du vent (2). Pourquoi détacha-t-il Chateaurenault pour croiser sur le cap Spartel? Ne valoit-il pas mieux suivre les restes du convoi jusqu'à Madère, où Rooke alla faire du bois et de l'eau? Il mit à la voile de cette île pour l'Irlande, où il n'arriva *

(1) Voyez la note X.

(2) Mém. de Forbin, t. 1, p. 340, 341.

* Le 3 août 1693.

qu'avec cinquante vaisseaux de guerre ou marchands.

Tourville alla désarmer à Toulon, où l'année suivante il prit le commandement d'une flotte, qui fut d'abord employée à faire par mer le siège de Palamos, tandis que Noailles attaquoit cette place par terre. L'amiral oublia son grade et son rang pour assurer le succès des opérations du général dont il sembloit recevoir les ordres : exemple que l'orgueil remarquera avec douleur; c'est la condamnation de ses funestes prétentions. Russel étoit cependant arrivé à Cadix, avec une armée navale qu'il se préparoit à conduire dans la Méditerranée. Loin de s'y opposer, le ministre François ordonne au maréchal de Tourville de faire passer dans l'Océan trente vaisseaux, et de n'en garder avec lui que vingt. On se flattoit que ceux-ci feroient autant que cinquante, parce qu'on s'imaginoit que l'amiral Anglois seroit obligé de se

retirer (1). Ce ministre, Pontchartrain, se trompa dans ses conjectures, et vit échouer son plan, que le chevalier Renau ne lui avoit pas certainement dicté. Russel sort de Cadix, et passe le détroit; à son approche, Tourville se retire à Toulon, et Barcelone échappe au péril qui la menaçoit.

Pendant que les principales forces navales de l'Angleterre étoient occupées dans la Méditerranée, son commerce étoit troublé par les corsaires François. Le succès de ceux de Saint-Malo avoit, l'année précédente, attiré à cette ville un orage qui la mit dans le plus grand péril. Bembow parut sous ses murs *, avec une forte escadre déstinée à conduire la fameuse machine infernale, qui périt avec son inventeur, réfugié François, sans avoir produit l'effet qu'on s'en étoit promis. Les Anglois cru-

(1) Mém. de Noailles, t. 1, p. 240.

* Le 25 octobre 1693.

rent que les descentes leur réussiroient mieux; le général Talmash en tenta une * près de Brest, où il perdit la vie avec plus de mille soldats. Cette expédition leur coûta encore deux vaisseaux de ligne, qui faisoient partie de la flotte aux ordres de Berkley. Cet amiral fit ensuite des tentatives sur Dunkerque, le Havre-de-Grace et Dieppe. L'incendie de cette dernière ville, qui n'étoit alors bâtie qu'en bois, fut le seul fruit de cette campagne. Le dommage qu'elle causa à la France ne peut être comparé aux immenses dépenses qu'elle occasionna à ses ennemis, suivant leur propre aveu (1). Ils ne retirèrent aucun fruit de celles que leur coûta l'expédition de François Wheler, en Amérique. Les troupes qu'il débarqua à la Martinique en furent repoussées; il se vit contraint de renoncer à ses desseins sur Saint-Do-

* Le 28 juin 1694.

(1) Burchet's, nav. mem. p. 234.

mingue, et sur les établissemens François dans l'île de Terre-Neuve.

Les Anglois auroient sans doute plus gagné à intercepter les provisions de blé qu'attendoit du Nord la France, qui souffroit de la disette. Les Hollandois enlevèrent, à la vérité, ce convoi précieux; mais Jean Bart, sorti de Dunkerque avec six vaisseaux, rencontra les huit de ligne qui le conduisoient au Texel. Il les attaque, en prend trois, met en fuite les autres, et recouvre tous les transports. Cet utile exploit est préférable à des victoires éclatantes, dont il ne résulte qu'une perte plus ou moins considérable d'hommes et de vaisseaux.

Celle qu'éprouva l'Angleterre dans la baie de Gibraltar, ne fut point due aux efforts de ses ennemis, mais à une violente tempête. François Wheeler conduisoit une flotte de soixante-dix voiles; et en attendant le retour des bâtimens employés au commerce du Levant, il

devoit agir de concert avec les Espagnols dans la Méditerranée. Il ne put tenir en rade ; et, malgré l'impétuosité du vent, il voulut s'engager dans le détroit ; lui et tout son équipage furent submergés, avec son vaisseau. Deux autres, trois galiotes à bombe, et vingt bâtimens marchands eurent le même sort *. Le reste arriva en fort mauvais état à Cadix, et eut le bonheur d'échapper à l'escadre de Châteaurenault qui croisoit dans ces parages. Ce général François ne resta cependant pas oisif. Il enleva trois gros navires Anglois au port Magne, près de Carthagène, et y brûla douze autres petits bâtimens. Aux Alfagues, sur la côte de Catalogne, il fit mettre le feu, par du Chalard, à quatre vaisseaux de ligne Espagnols. La douleur qu'on ressentit du désastre de Gibraltar fut encore augmentée par la nouvelle qu'on reçut de

* Le 26 février 1694.

la descente des François à la Jamaïque. Commandés par Ducasse, ils forcèrent les retranchemens des Anglois, s'emparèrent du port Moran, d'Ouatirou; et après avoir pillé un grand nombre d'habitations, ils se retirèrent, emmenant avec eux plus de trois mille nègres, et quantité de marchandises (1).

Malgré les plaintes qu'on ne cessoit de faire contre les ministres, et quoique Guillaume eût vu tous ses plans déconcertés en Flandre, ce prince fut très-bien reçu à son retour en Angleterre. Dans les discours qu'il prononça à la chambre haute et aux communes, il ne manqua point d'y assurer que les affaires de la nation étoient en meilleur état qu'auparavant. Flattée du prétendu succès de ses flottes, et du titre de Reine de la Mer, dit un historien (2),

(1) Charlevoix, hist. de Saint-Domingue, t. 2, p. 256, etc.

(2) Le contin. de Rapin Thoiras, t. 11, p. 213.

elle accorda au roi, pour les frais de la campagne suivante, cinq millions de livres sterlings. Ce subside onéreux parut préférable aux conditions avantageuses de paix que Louis XIV offroit.

Une grande partie de cet argent fut employée à l'armement d'une flotte de quatre-vingts voiles, dont Russel prit le commandement. Elle se présenta devant Saint-Malo *, qui essuya le feu de vingt-cinq galiotes à bombes : quelques maisons en furent ébranlées ou détruites. Deux machines infernales s'avancèrent près du fort de la Conchée, dont le dommage fut peu considérable. L'amiral crut être plus heureux à Dunkerque; mais la vigilance de Relingue déconcerta toutes ses mesures ; elle fit encore avorter le dessein que Showel avoit sur Calais.

Le commodore Robert Wilmot eut plus de succès en Amérique, où les An-

* Le 15 juillet 1695.

glois étoient résolus de prendre leur revanche de la dernière expédition des François à la Jamaïque. Huit vaisseaux de guerre Espagnols se joignirent aux quatorze que commandoit Wilmot. Ils débarquèrent un corps de troupes des deux nations, qui s'emparèrent du Cap-François et du port de Paix. La mésintelligence qui régnoit entre eux, et les bonnes dispositions de Ducasse sauvèrent la colonie Françoise. Les alliés remirent à la voile, et se séparèrent sans former d'autres entreprises (1). La perte des François fut bien réparée par les courses heureuses de leurs armateurs, auxquels Carmaerthen avoit abandonné la Manche ; il s'étoit retiré avec précipitation dans le port de Milford, après avoir croisé quelque tems à la hauteur des Sorlingues. Deux escadres, aux ordres de Jean Bart et du

---

(1) Charlevoix, hist. de Saint-Domingue, t. 2, p. 265, etc. Campbell, hist. nav. t. 3, p. 189, etc.

marquis de Nesmond, portèrent beaucoup de préjudice au commerce des alliés. Le plus considérable est celui que causa la prise d'une riche flotte Angloise, qui revenoit des Indes orientales. Nesmond s'en rendit maître, et de deux vaisseaux de guerre qui l'escortoient.

Toutes ces prises ruinoient le commerce ; et les négocians Anglois, alarmés de la rareté et de l'altération des espèces, faisoient éclater leur mécontentement. Accablé sous le poids des impôts, le peuple murmuroit. Les alliés, fatigués d'une guerre sans succès, ne voyoient plus dans Guillaume ce prince sur lequel ils avoient fondé leurs espérances, comme sur le libérateur de l'Europe. Plusieurs étoient disposés à faire leur paix particulière avec Louis XIV, qui résolut de tenter une descente en Angleterre. Jacques y avoit encore beaucoup de partisans, et il s'y formoit tous les jours de nouvelles conspirations en sa faveur. Ce royaume étoit alors

dégarni de troupes, et ses côtes n'avoient pas de vaisseaux pour en défendre l'approche. Ceux que Russel avoit ramenés de la Méditerranée se trouvoient désarmés ; et les autres étoient allés, sous la conduite de Rooke, escorter une flotte marchande jusqu'au détroit de Gibraltar. Il falloit donc saisir ce moment ; les François le laissèrent échapper par la lenteur de leurs préparatifs.

Ils étoient immenses : on avoit armé à Toulon une flotte de cinquante vaisseaux de ligne, que Châteaurenault commandoit. On avoit rassemblé, dans les ports de l'Océan, quatre cents bâtimens, qui, chargés de troupes, devoient être sous l'escorte de Nesmond et de Bart. Le débarquement étoit projeté aux environs de Douvres, ou près de Rye. Guillaume, averti de l'orage qui le menaçoit, sut encore le détourner par son extrême activité. Il renvoya en Angleterre une partie des soldats qui ser-

voient sous lui dans les Pays-Bas. Il ordonna de rassembler les milices de son royaume, et la seule ville de Londres mit vingt mille hommes sur pied. Enfin Russel, ayant appareillé des Dunes * avec quarante-huit vaisseaux, fut renforcé par plusieurs autres, et par une escadre Hollandoise aux ordres de Callemberg. Ces moyens efficaces firent échouer les vastes projets de la France.

Ses ennemis cherchèrent à s'en venger, en insultant ses côtes; mais ce fut toujours avec peu de succès. Ils bombardèrent inutilement Calais, et les vents les repoussèrent de Dunkerque. Le lord Berkley pilla de misérables villages dans les petites îles de Grouais, Houat et Hédic. Il jeta quelques bombes dans la ville de Saint-Martin de Ré: ce fut où se terminèrent les efforts d'une armée navale de quatre-vingt-dix vaisseaux. Le contre-amiral Bembow n'avoit pu même empêcher Jean Bart de

* Le 8 mars 1696.

sortir du port de Dunkerque (1), pour aller troubler dans les mers du Nord le commerce des alliés. Il s'empara d'une grande partie de la flotte Hollandoise venant de la Baltique. De son côté, le marquis de Nesmond prit plusieurs navires marchands d'Ostende, richement chargés. Ces deux escadres n'étoient pas les seules que Louis XIV eût fait équiper ; il en avoit encore envoyé six autres en différens parages ou stations. Ses forces navales étoient de cent trente-cinq vaisseaux de guerre, à trois et à deux ponts, et d'un grand nombre d'autres bâtimens. Le total auroit monté à six cent soixante et dix voiles, si l'épuisement de ses finances ne l'eût pas engagé à suspendre la construction de trois cent quatre-vingt-neuf navires de toute espèce qui restèrent imparfaits sur les chantiers. Voyant même qu'une marine si considérable ne

(1) Burchet's, nav. mem. p. 549, 550.

pouvoit qu'être onéreuse à son peuple, ce prince avoit résolu de la diminuer, et de ne plus entretenir que cent vingt vaisseaux de ligne dans ses ports (1).

Il ne fit point de grand armement la dernière année de cette guerre; ses vaisseaux furent prêtés à des particuliers, qui équipèrent à leurs frais l'escadre que Pointis conduisit au siège de Carthagène. Cet officier en dut la prise aux Flibustiers, que le brave Ducasse lui avoit amenés, et envers lesquels il fut si ingrat. Les détails de cette heureuse expédition sont étrangers à mon sujet; mais je ne dois pas oublier de rapporter qu'à son retour, Pointis échappa à trois amiraux Anglois; à Newil, avant d'entrer dans le canal de Bahama; à Norris, près des bancs de Terre-Neuve; et à Harlow (2). Ce dernier ne sut pas profiter du délabrement de l'escadre

(1) Selon l'état conservé au dépôt des archives de la marine.

(2) Campbell, hist. nav. t. 3, p. 221, 222.

Françoise, qui, après s'être battue pendant trois heures, et jusqu'à la nuit (1), rentra le lendemain à Brest avec un riche butin. Les Anglois ne le virent point sans envie, quoiqu'il eût été fait sur les Espagnols, leurs alliés. Ils prétendirent qu'on leur avoit caché cette entreprise, par une suite des trahisons qu'ils imputoient à leurs ministres. Ces accusations se renouvelèrent encore, lorsqu'on apprit en Angleterre la dévastation des établissemens de Terre-Neuve, la prise de ceux de la baie d'Hudson par d'Iberville, qui s'étoit déja emparé de deux vaisseaux de guerre, et en avoit coulé à fond un troisième. Les bâtimens, revenant des îles de l'Amérique, n'avoient pu rentrer tous dans les ports; quelques-uns étoient tombés au pouvoir de Nesmond; les armateurs François en avoient enlevé d'autres; enfin Duguay-

(1) Relat. de l'expédition de Carthagène faite par les François, en 1697, p. 189, etc.

Trouin, déja connu par des exploits hardis, rencontra une flotte Hollandoise que le baron de Wassenaer escortoit avec trois vaisseaux de guerre. Ils furent tous les trois enlevés à l'abordage, suivant l'usage de l'intrépide capitaine François, qui s'empara encore de plusieurs transports (1). Tant de pertes devoient naturellement affliger les puissances maritimes ennemies de la France.

Guillaume, qui étoit l'ame de cette confédération, fut alors forcé d'avouer qu'il n'avoit aucune connoissance des affaires de mer; il en laissoit le soin à l'amiral Russel, dont l'orgueil, le despotisme et la dureté aliénoient le cœur des officiers. L'esprit de parti rendoit ceux-ci moins attachés au bien du service. Le découragement commençoit à gagner les équipages, qui se croyoient trahis par les subalternes. On examina la conduite de Rooke, de Showel et de Mit-

(1) Mém. de Dugay-Trouin, p. 48.

chel : leurs journaux, leurs ordres, leurs lettres, furent produits au parlement, qui ne les trouva point coupables.

La plus grande faute de ces amiraux n'étoit pas d'avoir négligé les moyens de nuire aux ennemis de la nation, mais de n'en avoir pas su protéger le commerce. Quatre mille deux cents bâtimens marchands, évalués à trente millions sterlings, qui furent enlevés à ce royaume, en ruinèrent les assureurs, et rendirent chancelant le crédit de ses meilleurs négocians. Les ouvriers sans travail, les assurances à trente pour cent, l'intérêt au neuf ou au dix pour les marchands, et des banqueroutes journalières étoient les suites inévitables de ces malheurs; elles affectoient vivement une nation dont le négoce fait la richesse, et la marine la sûreté. N'osant plus mettre de vaisseaux à la mer, elle se trouva contrainte d'avoir recours aux étrangers, et de leur laisser

le profit du fret (1), dont elle étoit devenue si jalouse, depuis l'acte de navigation, qu'on ne pouvoit plus alors mettre en vigueur (2).

La France, malgré toutes ses victoires, se trouvoit aussi dans un état critique. Pour subvenir aux frais de la guerre, on avoit eu recours à des impositions extraordinaires; celle de la capitation fut alors imaginée. Quoique Colbert eût pensé que la voie des emprunts étoit une ressource dangereuse, on l'avoit employée. Des rentes viagères, connues sous le nom de tontines, avoient été créées, sans considérer que de pareils moyens tendoient à relâcher les liens les plus chers de la société, à diminuer la population, et à corrompre les mœurs. Enfin les efforts de Louis

---

(1) En 1699, le port total de leurs vaisseaux s'éleva dans la Tamise, à 83238 ton., et celui des nationaux, à 65788.

(2) Voyez la note XI.

furent si ruineux, que ses troupes n'étoient presque plus payées (1), et que près d'un dixième de son peuple se voyoit réduit à la mendicité (2).

L'Angleterre n'étoit pas moins épuisée ; le poids accablant des impôts s'y faisoit vivement sentir. De nouvelles taxes sur les terres, les vins, la drêche, sur la vaisselle, le papier, le parchemin, etc., sur les gages mêmes des domestiques, ne suffirent pas ; on établit une loterie ; on distribua quantité de billets de l'échiquier, qui, pour chaque cent livres, portoient intérêt sur le pied de cinq sous par jour, et de dix pour cent en cas de circulation. La dette nationale s'éleva bientôt à quarante-trois millions sterlings. Craignant les suites du mécontentement de ses sujets, Guillaume accepta les propositions de paix

(1) Mém. de Noailles, t. 1, p. 217, 236.

(2) Vauban, dîme royale, p. 4.

que Louis XIV lui offroit, et dont la principale étoit l'assurance de n'être point troublé dans la possession de sa couronne.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

HISTOIRE DES PROGRÈS DE LA PUISSANCE NAVALE DE L'ANGLETERRE.

LIVRE CINQUIÈME.

Après tant de pertes que les Anglois avoient essuyées pour détrôner Jacques II, et mettre à sa place Guillaume, ils sembloient respirer. Leur repos ne fut pas long : ce dernier prince les fit bientôt entrer dans la quadruple alliance. S'il prévit le succès de cette démarche, du

moins ne jouit-il pas de l'humiliation de la France, étant mort peu de tems après *. Ce prince laissa la marine de son royaume dans un état très-florissant. Elle consistoit en deux cent-quatre-vingt-deux bâtimens, dont cent trente étoient des vaisseaux de ligne, depuis le premier rang, jusqu'au cinquième. Pour les armer tous, il auroit fallu dix mille cinq cents pièces d'artillerie, et soixante-un mille hommes d'équipages ou de troupes.

Ces forces navales étoient proportionnées aux efforts que méditoit Anne Stuart, sur la tête de laquelle la couronne venoit de passer. Elle fit partir une escadre de vingt-cinq vaisseaux de ligne, aux ordres de l'amiral Rooke, pour s'emparer de Cadix. Deux fois il attaqua l'estacade, qui fermoit le port; deux fois il en fut repoussé avec perte. Rota et le port Sainte-Marie, dont s'é-

* Le 19 mars 1702.

toient d'abord emparées les troupes Angloises, aux ordres du duc d'Ormond, furent abandonnés, après avoir été inhumainement saccagés ; ce qui nuisit beaucoup à la cause de l'Archiduc.

L'amiral retournoit en Angleterre, lorsqu'il apprit que la flotte des galions s'étoit retirée à Vigo. Il résolut aussitôt de l'y attaquer, quoiqu'elle fût défendue par une escadre de vingt-deux vaisseaux de guerre qui l'avoit escortée. Châteaurenault les commandoit, et n'avoit rien oublié pour engager les Espagnols à mettre leur trésor en sûreté ; mais les intérêts de la chambre du commerce de Cadix s'y opposoient. Elle prétendoit que ce seroit violer ses privilèges, si l'on déchargeoit les bâtimens en Galice, et qu'il ne falloit pas toucher à leur cargaison, jusqu'au départ des ennemis. Le conseil des Indes fut longtems à prononcer sur cette difficulté ; enfin il décida de faire enlever sur le champ tout l'or et l'argent, ne pensant

point aux marchandises dont la valeur étoit encore plus considérable. On n'exécuta cet ordre qu'un mois après l'arrivée des galions dans le port (1).

Châteaurenault fit cependant toutes les dispositions qu'on devoit attendre d'un général habile et expérimenté. Ses vaisseaux de guerre, rangés près de l'embouchure du port, étoient protégés par un château et par deux plates-formes, sur lesquelles il avoit placé une partie de ses canons. A cette même passe, il forma une chaîne ou estacade, avec des mâts, des vergues, des cables et des tonneaux liés ensemble. Des hansières et autres cordages étoient assujettis par des ancres qu'on avoit jetées aux deux côtés de cette chaîne, dont les extrémités se trouvoient attachées à un bâtiment de soixante-dix canons. Cinq autres, de la même force,

(1) Mém. du marquis de Saint-Philippe, t. 1, p. 203, 204.

amarrés en dedans, présentoient le côté, de manière qu'ils pouvoient aisément foudroyer tout ce qui s'approcheroit de l'estacade ; mais elle n'étoit pas entiè-tièrement finie lorsque les Anglois parurent *, et l'attaquèrent par mer et par terre.

Le duc d'Ormond s'empara, avec les troupes de débarquement, des forts qui protégeoient le port. Deux vaisseaux Anglois, ayant le vent favorable, s'avancèrent en même tems, à pleines voiles, contre l'estacade, et la rompirent sans peine. Le reste de la flotte les suivit, et attaqua les bâtimens François, qui se défendirent vigoureusement. Cessant bientôt de faire usage du canon, on ne se battit plus qu'avec des feux d'artifice, et toutes sortes de matières combustibles. Les Anglois évitèrent l'abordage, auquel les François vouloient toujours venir. Les ga-

* Le 22 octobre 1702.

lions tentèrent de s'avancer plus avant dans la rivière ; mais les troupes du duc d'Ormond, qui en occupoient les bords, rendirent ces efforts inutiles. Manuel de Velasco , qui commandoit ces précieux navires, ordonna alors d'y mettre le feu. Quoiqu'on eût jeté une grande quantité de marchandises à la mer, les ennemis ne s'empressèrent pas moins d'arrêter le progrès de l'incendie , et plusieurs périrent en voulant tirer , du milieu des flammes , les richesses qu'elles consumoient. Cinq vaisseaux de ligne François et trois Espagnols en devinrent la proie. Dix autres et neuf galions tombèrent au pouvoir des alliés. Châteaurenault en avoit lui - même brûlé ou coulé bas quatre , avec deux frégates et quelques petits bâtimens. Il n'échappa que six navires marchands , qui avoient relâché à Saint-Lucar ou à Saint-André , et un pareil nombre de vaisseaux de guerre qui s'étoient déja rendus dans les ports de France.

Tel fut le sort de cette flotte, une des plus riches qui fût encore venue du Nouveau-Monde. L'Espagne, dont les finances étoient épuisées, en attendoit l'arrivée avec impatience ; c'étoit sa principale ressource pour soutenir la guerre. Elle avoit à bord vingt millions de pièces de huit en espèces, et autant en marchandises. Tout ce que les flammes avoient épargné, auroit été perdu sans l'activité du chevalier Renau. Quoique abandonné des milices du pays, et à la tête seulement de quatre cents hommes de cavalerie, il manœuvra si bien, qu'il ne manqua pas un seul des chariots qui transportèrent à Lugo, dans l'intérieur des terres, quatorze millions de pièces de huit. Une disgrâce fut la récompense d'un service aussi signalé ; les ministres Espagnols ne lui pardonnant pas ses avis salutaires, dont leur négligence et leur lenteur accoutumées les avoient empêchés de profiter.

Malgré le succès que les Anglois eurent dans cette expédition, quelques-uns de leurs écrivains prétendent qu'elle fut aussi mal exécutée que mal concertée. En effet, on donna aux Espagnols le tems de se remettre du désordre que la première surprise leur avoit causé, et de pourvoir à la sûreté de la plus grande partie de l'or et de l'argent. Il ne tomba que six millions entre les mains des alliés, et ils ne profitèrent que du quart des marchandises, le reste ayant été brûlé, jeté à l'eau ou avarié. Des particuliers détournèrent à leur profit des sommes considérables. Un galion, richement chargé, coula à fond avant d'arriver en Angleterre. Le trésor public ne s'enrichit pas de ces prises. Plusieurs négocians de ce royaume en souffrirent même beaucoup, parce que, se trouvant intéressés dans le commerce de Cadix, ils en partagèrent les pertes. Le roi d'Espagne fut celui auquel cet évènement nuisit le plus. Non seulement

seulement il se vit frustré des droits que tant de marchandises auroient payés, mais encore il ne lui resta pas un bâtiment en état de tenir la mer. Ce prince fut même obligé d'employer des navires François pour le commerce de l'Amérique, au grand préjudice de ses propres intérêts et de ceux de ses sujets (1).

Le conseil de Madrid se convainquit alors du danger qu'il y avoit de faire venir tout à la fois les trésors du Mexique et du Pérou. De grands convois courent toujours de grands risques, quelque escorte qu'on leur donne. Annoncés avec éclat, ils attirent l'attention de l'ennemi, qui dirige tous ses efforts vers un seul objet, celui de les intercepter. Il faut toujours naviguer dans des parages connus, attérir aux mêmes endroits, et entrer dans les mêmes ports. On est attendu; on est

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 1, p. 208.

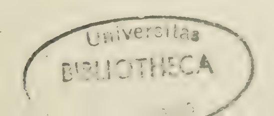
suivi ; l'attaque est aisée, et la défense difficile. Les périls se multiplient, deviennent plus ou moins urgens, suivant le nombre des vaisseaux marchands que l'on conduit. Il faut donc chercher à le diminuer, et n'avoir que de petits convois, dont la perte ne peut être si ruineuse. C'est le parti que l'Espagne prit constamment dans la suite de cette guerre.

L'habile Ducasse conduisit dans les ports de cette monarchie plusieurs de ces convois : il eut toujours le bonheur de ramener les galions confiés à ses soins, sans en perdre presque aucun. Il escortoit, avec quatre vaisseaux de ligne, quelques bâtimens de transport destinés pour Carthagène, lorsqu'il fut rencontré par une escadre de sept vaisseaux Anglois, près des côtes de Terre-ferme, en Amérique. Le vice-amiral Bembow commandoit ces derniers, et venoit de faire une tentative infructueuse sur les établissemens François à

Saint-Domingue. Il espéroit se dédommager du peu de succès de cette expédition, en attaquant le brave Ducasse. Celui-ci ne refusa point le combat, qui dura cinq jours. Le sixième *, Bembow, blessé grièvement, voyant son escadre fort maltraitée, et ayant perdu la moitié de son équipage, fit vent-arrière, et gagna la Jamaïque. Son adversaire n'eut qu'un seul bâtiment endommagé, et une vingtaine d'hommes tués ou blessés (1). Il faut avouer que les officiers Anglois ne firent point leur devoir. Une coupable insubordination régnoit parmi eux, et elle ne produit que trop souvent la lâcheté. Six capitaines furent mis au conseil de guerre : on y prouva que Kirby, l'un d'eux, au lieu d'encourager les siens, avoit donné les marques de la plus honteuse poltro-

* Le 4 septembre 1702.

(1) Charlevoix, hist. de Saint-Domingue, t. 2, p. 380.



nerie ; qu'il s'étoit toujours éloigné de l'amiral, pour éviter le combat ; qu'il étoit tombé sur le pont au bruit du canon, quoiqu'il fût hors de portée ; qu'il avoit caché une certaine quantité de poudre, et s'étoit dispensé de combattre, sous prétexte qu'il en manquoit ; enfin, qu'il avoit altéré le journal de ces différentes actions, pour rendre sa cause meilleure (1). Kirby et le capitaine Wade furent convaincus et fusillés à Plymouth. Leur commandant s'étoit comporté avec la plus rare valeur ; ayant eu une jambe emportée, il s'écria : » J'aimerois mieux les avoir » perdues toutes deux, que d'être au- » jourd'hui témoin du déshonneur de » ma nation (2). « On prétend que Ducasse eut la générosité de lui écrire, qu'il devoit son salut à la mauvaise

---

(1) Relation tirée de la Bibliothèque du comte d'Oxford.

(2) Campbell, hist. nav. t. 3, p. 345.

conduite des officiers Anglois. Le caractère dur et emporté de Bembow les avoit portés contre lui à une espèce de conjuration dont ils furent la victime. Ce général ne revint point en Angleterre; une noire mélancolie, et la fièvre occasionnée par ses blessures, le précipitèrent au tombeau.

En ramenant, l'année suivante, plusieurs vaisseaux richement chargés, Ducasse fut encore assez heureux pour empêcher, par ses bonnes dispositions, le vice-amiral Graydon, qui alloit prendre la place de Bembow, d'attaquer son convoi. Ce nouveau général n'osa rien entreprendre pendant la campagne, et la chambre haute, après d'exactes informations, présenta une adresse à la reine, pour demander qu'il fût dépouillé de ses emplois. Cette princesse y consentit, persuadée que de pareils exemples coopéreroient beaucoup au succès de ses armes. Elles n'en eurent qu'un bien léger à la Guadeloupe, où

le commodore Walker avoit débarqué un corps de troupes, qui se retirèrent sans avoir fait la conquête de cette île importante. Celle de Belle-île résista aux efforts de l'amiral Rooke, qui ne put s'en emparer.

Les alliés de l'Angleterre furent encore plus malheureux qu'elle sur mer. Le chevalier de Coëtlogon rencontra, à la hauteur de Lisbonne, une flotte marchande composée de cent bâtimens Anglois et Hollandois, mais escortée seulement par cinq vaisseaux de ligne de cette dernière nation : il en enleva quatre à l'abordage, et coula à fond le cinquième, après un combat de sept heures *. La prise qu'il y fit du comte de Walstein, ambassadeur de l'empereur, et de l'envoyé de l'électeur de Mayence, ne le dédommagea pas d'avoir manqué celle du convoi qui lui échappa. Une autre flotte Hollandoise

* Le 22 mai 1703.

de deux cents voiles n'eut pas le même bonheur ; Saint-Paul en prit ou brûla trente-un; et de quatre vaisseaux dont l'escorte étoit composée , trois tombèrent au pouvoir de cet officier qui les avoit abordés.

Ces pertes ne peuvent être comparées à celle qu'une horrible tempête fit essuyer aux Anglois *. Le dommage qu'elle causa à la seule ville de Londres , fut estimé un million sterling. Le pont de cette capitale se trouva près d'être engorgé par les débris des navires qui périrent sur la Tamise. Le contre-amiral Beaumont , qui étoit à la rade des Dunes , y fut englouti avec son vaisseau. Douze autres de la marine royale coulèrent également à fond , ou furent brisés sur la côte ; enfin cet orage coûta la vie à quinze cents hommes de mer. Malgré ce désastre , l'Angleterre fut en état d'employer quarante-huit

* La nuit du 6 au 7 décembre 1703.

bâtimens de différentes grandeurs à croiser depuis les Sorlingues jusqu'au cap Finisterre, pour protéger son commerce. Une escadre, sous les ordres de l'amiral Showel, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, s'étoit mise en mer, afin d'empêcher que l'armement du comte de Toulouse ne sortît des ports François de l'Océan ; mais avant qu'elle parût sur les côtes de Bretagne, ce prince avoit déja appareillé pour la Méditerranée.

Son départ n'empêcha point les Anglois de s'emparer de Gibraltar. Quoique le gouverneur de cette place eût été averti de leur arrivée, il ne se prépara pas davantage à les recevoir. Rooke qui les commandoit, ne tarda point à bombarder et à canonner la ville. Il effectua ensuite son débarquement, que les Espagnols n'étoient pas en état d'empêcher, à cause de leur petit nombre. Ils avoient parmi eux quelques François qui s'étoient offerts généreusement à les

seconder ; mais ils ne voulurent profiter ni de leurs avis , ni de leur bonne volonté. Les Anglois appliquèrent des échelles à une tour près du môle neuf, et s'empressèrent d'y monter. Les assiégés abandonnèrent aussitôt ce poste. Un sergent fut le seul qui le défendît; en se retirant il mit le feu à une contremine , dont l'explosion fit périr deux cents assaillans. Le gouverneur, Diègue de Salinas , sommé alors de se rendre , eut la lâcheté de signer une capitulation , malgré les ressources qu'il avoit encore , et malgré les vives représentations que les François ne cessoient de lui faire (1). A cette conquête , Rooke voulut ajouter celle de Ceuta. Il se présenta devant cette ville ; mais la vigilance du commandant Espagnol , Gironella , rompit toutes ses mesures (2). L'amiral

(1) Journal manusc. du sieur du Rozel, au dépôt des archives de la marine.

(2) Mém. de Saint-Philippe, t. 1 , p. 272.

Anglois avoit imaginé que la possession de Ceuta étoit nécessaire à sa nation pour s'assurer du détroit.

Le comte de Toulouse l'avoit déja passé pour se réunir à vingt-deux vaisseaux du département de Toulon, lesquels avoient été radoubés et armés avec tant de célérité, qu'au bout de quatre mois ils furent prêts à mettre à la voile, le jour précis où l'on avoit fixé le départ de la flotte. Quoique composée de cent huit voiles, en y comprenant vingt-quatre galères, elle n'avoit que quarante-neuf bâtimens en état de garder la ligne. Celle des alliés étoit forte de cinquante-cinq, vingt Hollandois et quarante-cinq Anglois, sans compter les brûlots et les galiotes à bombes, et dix-huit bâtimens légers. L'amiral Rooke qui les commandoit, vint, après la prise de Gibraltar, chercher le comte de Toulouse, qui étoit mouillé à Velez-Malaga, d'où il appareilla. Les deux armées furent d'abord

contrariées par les courans opposés du détroit ; l'un poussoit les Anglois vers l'Afrique, et l'autre entraînoit les François vers l'Espagne. Les premiers, profitant d'un petit vent d'Est, arrivèrent sur leurs ennemis (1), et résolurent d'engager l'action ce jour-là *, veille de S. Louis. Ils redoutoient le lendemain, où, suivant l'opinion vulgaire de toute l'Europe, il ne pouvoit rien arriver de malheureux aux François.

Quoique ceux-ci n'eussent pas réussi à gagner l'avantage du vent, ils ne s'empressèrent pas moins d'en venir aux mains. Ils firent d'abord tous leurs efforts pour couper, d'avec le reste de la flotte, l'avant-garde ennemie. Showel qui la commandoit, prévit ce dessein, et le rendit inutile par l'habileté de ses manœuvres. L'action commença alors d'une manière très-vive, et dura dix

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 1, p. 274.

* Le 24 août 1704.

heures avec un égal acharnement. Champmelin aborda trois fois le vaisseau du capitaine Mills, et s'en seroit enfin emparé, si le feu qui s'y manifesta ne l'eût pas obligé de l'abandonner. Showel s'attacha au vaisseau du brave Ducasse, et eut bientôt lieu de s'en repentir. Après avoir été fort maltraité, il se vit forcé à la retraite. Le marquis de Villette, commandant l'avant-garde Françoise, fut encore plus malheureux ; tout l'arrière de son bâtiment ayant sauté en l'air par l'explosion d'une bombe, il quitta la ligne. Six autres capitaines se trouvèrent réduits à l'imiter, à cause des galiotes dont quelques momens de calme facilitoient l'usage aux ennemis. Malgré les dommages qu'elles causèrent à l'armée du comte de Toulouse, ce prince parvint à faire plier le centre de la ligne Angloise, dont plusieurs vaisseaux s'étoient déja retirés, faute de munitions. Le déclin du jour sépara les combattans, mais le

ſeu ne cessa pas tout à la fois ; celui de l'avant-garde ſinit à cinq heures ; le corps de bataille ne tira plus à sept heures, et l'arrière-garde à nuit fermante (1).

L'amiral François assembla ses officiers généraux, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Relingue, qui venoit d'être blessé à mort, vouloit qu'on recommençât le lendemain à se battre ; mais son avis ne fut pas suivi. Jamais un sentiment de vigueur n'est celui du grand nombre ; en se consultant, on perd toujours les plus belles occasions. Les ennemis étoient partis de Gibraltar, chacun de leurs vaisseaux n'ayant de boulets que pour vingt-cinq décharges : la plupart les avoient déja faites, et ils se voyoient forcés de se rendre ou de se brûler, si le combat eût recommencé. L'amiral Rooke avoit même donné ordre, dans

(1) Voyez la note XII.

ce cas, à vingt-cinq capitaines de sa flotte d'abandonner leurs bâtimens, après y avoir mis le feu. Ils durent leur salut à la retraite des François, qui se hâtèrent de revenir à Toulon, à cause de la quantité de leurs blessés, qui montoient, avec les morts, à plus de quinze cents hommes.

Leur sang fut répandu fort inutilement; il n'en pouvoit résulter aucun avantage essentiel, quand même l'action auroit été moins indécise (1). Elle ne servit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, et à donner de la réputation au comte de Toulouse (2). Ce prince eut la générosité d'écrire au roi, qu'on devoit tout ce qui s'étoit passé au comte d'Estrées, connu alors sous le nom de maréchal de Cœuvres. Il étoit sur le bord de l'amiral de France, dont il guidoit la jeunesse par sa longue expérience.

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 1, p. 282.
(2) Mém. de Berwick, t. 1, p. 255.

Après le combat, les deux flottes s'éloignèrent l'une de l'autre, et furent occupées à réparer leurs dommages. Les Anglois eurent à peine assez de mâts de rechange pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Leurs fidèles alliés, les Hollandois, n'essuyèrent pas moins d'avaries, et eurent de plus leur vice-amiral qui sauta en l'air. La perte en hommes fut proportionnée au nombre des bâtimens que les deux nations avoient dans ce combat (1). A la première nouvelle qu'on en reçut à Londres, on s'imagina avoir remporté une victoire signalée ; mais on ne fut pas long-tems à revenir de cette erreur. Le lord Haversham dit à cette occasion, dans la chambre des pairs, qu'il pouvoit seulement féliciter l'amiral Rooke sur son heureuse délivrance (2). Ce

(1) Les premiers eurent 695 hommes tués et 663 blessés ; les derniers, plus de 600 hommes tués ou blessés.

(2) Disc. du 4 décembre 1704.

général, en quittant la Méditerranée, laissa une forte escadre au contre-amiral Léake, qui, après s'être radoubé à Lisbonne, devoit veiller à la conservation de Gibraltar.

Philippe V vouloit reprendre cette ville à quelque prix que ce fût; mais la lenteur des Espagnols rendoit inutile l'habileté du chevalier Renau qui en conduisoit le siège. On n'étoit encore qu'à cent cinquante toises de la contrescarpe, après trois mois de tranchée ouverte; cependant on espéroit réduire bientôt cette place. On avoit fait venir une grande quantité de chaloupes pour y donner l'assaut du côté du nouveau môle. Sur ces entrefaites, Léake arrive; il porte du secours à ses compatriotes, et se retire, après avoir trompé la vigilance de Pointis, qui commandoit une escadre Françoise de quatorze vaisseaux de guerre, mouillée dans la rade pour protéger les opérations du siège. Renforcé par quelques vaisseaux

Hollandois et Portugais, l'amiral Anglois sort une seconde fois du Tage avec vingt-trois vaisseaux de ligne. Favorisé par un brouillard épais qui empêchoit qu'on ne l'apperçût à une certaine distance de la côte, il se présenta à l'entrée de la baie de Gibraltar, où il ne trouva que cinq bâtimens ennemis : les autres ayant chassé sur leurs ancres, avoient été forcés de les abandonner, et de gagner le large.

A la vue inopinée des ennemis, Pointis, qui étoit mouillé près du cap Carnero, coupe aussitôt ses cables, appareille, et parvient à doubler la pointe d'Europe. Mais ses équipages se trouvant fort affoiblis, soit par les maladies, soit par les détachemens qu'il avoit été obligé de faire pour le siège (1), et ses vaisseaux n'étant point carenés de frais, il est joint, après deux

(1) Lettre de Lauthier au comte de Pontchartrain, du 24 mars 1705.

heures de chasse, par ceux des alliés, qui, presque tous, étoient récemment sortis de leurs ports. Le premier bâtiment François fit peu de résistance. Les quatre autres se battirent avec vigueur ; Patoulet et de Mons ne rendirent les leurs qu'après avoir repoussé trois fois l'ennemi à l'abordage. Pointis, accompagné de Lauthier, réussit à se faire jour à travers la flotte Angloise : ils allèrent l'un et l'autre s'échouer près de Marbella, à l'ouest de Malaga, où ils brûlèrent eux-mêmes leurs vaisseaux.

Ce désastre arriva par l'entêtement du conseil de Madrid, auquel Pointis n'avoit cessé de représenter que son escadre n'étoit point en sûreté dans la rade de Gibraltar, et qu'infailliblement on viendroit l'y brûler. Ce général auroit donc dû avoir toujours hors de la baie, et principalement à la hauteur du cap Saint-Vincent, quelques bâtimens légers, pour être averti des mouvemens

où de l'arrivée des ennemis. Mais Pointis n'avoit déja que trop montré à la prise de Carthagène, qu'il étoit moins doué de vrais talens que rempli d'une aveugle présomption.

Dans les mers du Nord, les François furent plus heureux; le chevalier de Saint-Paul rencontra une flotte Hollandoise escortée par deux vaisseaux de guerre; il en enleva un avec quelques bâtimens marchands. Tous ceux qui revenoient de la Baltique en Angleterre tombèrent, quelques mois après*, entre ses mains. Trois vaisseaux de guerre qui les convoyoient, furent obligés de se rendre; mais il en coûta la vie au chevalier, dont l'habileté égaloit la valeur.

Cependant le jeune roi d'Espagne fut vivement touché de l'évènement de Gibraltar, dont la première cause étoit son obstination à ne pas lever le siège

* Le 31 octobre 1705.

de cette place, devant laquelle périssoit inutilement une partie de ses troupes. Il écrivit à cette occasion à son grand-père : » Comment pourrai-je vous » payer de toutes les pertes que vous » avez faites pour moi ? « Elles réduisirent bientôt Louis XIV à craindre pour ses propres Etats. Ses ennemis embarquèrent à Portsmouth un corps de dix mille hommes commandés par le comte de Rivers. Il devoit débarquer entre Blaye et l'embouchure de la Charente. La flotte avoit à bord des réfugiés François, dont la destination étoit de faire soulever le Quercy et les Cévennes, tandis que l'armée Angloise, après s'être emparée de Saintes, tenteroit de s'établir en Guyenne. Si elle ne pouvoit y réussir, l'incendie du port et des chantiers de Rochefort devenoit le dernier objet de cette expédition (1); mais les vents d'ouest et les

(1) Mém. de Berwick, t. 1, p. 376, 377.

délais des Hollandois, pour se joindre à leurs alliés (1), la firent manquer.

Quoique menacée d'une invasion, la France mit cependant en mer plusieurs escadres, et une flotte aux ordres du comte de Toulouse. Ce prince vint bloquer Barcelone, tandis que Philippe V en faisoit lui-même le siège. L'amiral Léake ayant paru avec trente vaisseaux, la flotte Françoise se retira aussitôt, et le monarque Espagnol abandonna trois jours après la tranchée. Dans le Nord et en Amérique, les succès furent différens; Chavagnac fit une descente dans l'île de Saint-Christophe *. Le dommage qu'il y causa fut estimé trois millions. Le brave d'Iberville attaqua Nières, obligea ses habitans à capituler, leur enleva sept mille nègres, et vingt-deux bâtimens qui étoient en rade. Des Augiers, croisant

(1) Lédiard, hist. nav. l. 5, ch. 9.

* Le 21 février 1706.

avec trois vaisseaux de ligne pour attendre la flotte du Brésil, prit trois gros navires Hollandois armés en guerre, chargés de marchandises, et allant aux Indes avec beaucoup d'argent. Deux autres qui appartenoient aux Anglois, à bord desquels on trouva quantité de pierreries et d'autres effets précieux, tombèrent au pouvoir de ce capitaine François, sous les batteries mêmes de l'île de Sainte-Hélène. Le chevalier de Forbin rencontra, à la hauteur du Texel, la flotte de la mer Baltique, escortée par six vaisseaux; il les attaqua à différentes reprises. Voyant le feu à son bord, et près de couler bas, Forbin fit un dernier effort. Son adversaire ne se rendit qu'alors, et fut, un moment après, submergé. Un autre bâtiment, à peine eut-il amené, qu'il sauta en l'air avec tout son équipage. Des quatre qui restoient, il n'y en eut qu'un seul conduit à Dunkerque; les trois autres s'échappèrent, favorisés par

le vent et la marée. Un convoi de quarante navires Anglois n'avoit pas été si heureux quelques jours auparavant ; le chevalier s'étoit emparé de dix fort richement chargés. Il avoit ensuite détruit ou dissipé les bateaux destinés à la pêche du hareng (1).

Les alliés sembloient alors oublier leurs colonies et leur commerce, pour ne s'occuper que de grands projets, dont les nouvelles victoires de Ramillies et de Turin leur faisoient espérer la réussite. C'est après cette dernière action que le duc de Savoie résolut d'assiéger Toulon. L'Angleterre seconda d'autant plus volontiers ce dessein, que l'exécution pouvoit lui procurer un grand avantage, la destruction de la majeure partie des forces navales de sa rivale. En conséquence l'amiral Showel, avec une flotte de quarante-six vaisseaux, depuis cent jusqu'à cin-

(1) Mém. du chev. de Forbin, t. 2, p. 206, 217.

quante canons, et de vingt-neuf frégates, galiotes, brûlots, etc., resserroit la place par mer. Il la bombarda avec peu de succès, et ses attaques furent inutiles. On se plaignit de lui, et la mésintelligence de cet amiral avec les généraux de terre, fut préjudiciable à ceux-ci (1). Cependant Showel n'oublia rien pour pénétrer dans le port, où cinquante-deux vaisseaux de ligne étoient désarmés. On en fit couler bas plusieurs à l'entrée; et sur d'autres on établit des batteries. Après la levée du siège, tous ne purent être relevés ou remis à flot, et quelques-uns n'ont été depuis d'aucun service. Les bombes des ennemis en incendièrent deux (2), près de l'arsenal. Pour réparer toutes ces pertes, il falloit avoir recours à de nouvelles constructions, sur-tout à des radoubs considérables, dont la France

(1) Hist. du siège de Toulon, p. 238, 239.
(2) Ibid. p. 40.

n'étoit

n'étoit pas en état de supporter la dépense : mais il lui restoit assez de vaisseaux à la mer pour y troubler le commerce de la Hollande et de l'Angleterre (1).

Un capitaine François, d'Oroigne, avec deux vaisseaux de ligne, en prit deux autres d'une force supérieure, qui convoyoient vingt-un navires Anglois, chargés d'approvisionnemens pour Lisbonne : treize de ces bâtimens furent la proie du vainqueur. Le chevalier de Forbin avec huit frégates, ayant rencontré une flotte Angloise sortant des Dunes, et escortée par trois gros vaisseaux de ligne, l'attaqua sans balancer. Le succès justifie sa hardiesse ; il ne lui échappe qu'un seul de ces vaisseaux et une frégate. Vingt-deux navires tombent en son pouvoir *. Arrivant ensuite dans des parages plus septentrionaux, il prit

(1) Cont. de Rapin Thoiras, hist. d'Angl. t. 12, p. 256.

* Le 13 mai 1707.

et brûla un grand nombre de bâtimens Anglois et Hollandois. Le commerce de ces peuples fut interrompu, et ils parurent aussi étonnés que fâchés de tant de pertes, les François n'ayant jamais poussé leurs courses si avant dans le Nord (1).

Après le siége de Toulon, l'amiral Showel retournoit en Angleterre avec une partie de son escadre, qui, en atterrissant, se jeta sur les roches de Scilly *. Cinq vaisseaux de ligne et un brûlot y périrent avec lui. Une fausse estime fut la cause de son naufrage. Il croyoit être encore loin de la terre, lorsqu'étant demeuré à l'ancre toute la journée, et ayant mis ensuite à la voile sur les six heures du soir, il apperçut les feux de cette île dangereuse, sur laquelle les courans l'entraînèrent.

Ce ne fut pas la seule perte que les

---

(1) Mém. de Forbin, t. 2, p. 259.

* Le 22 octobre 1707.

Anglois essuyèrent dans la Manche. Une flotte de deux cents voiles, chargée d'approvisionnemens de toute espèce pour l'armée de l'Archiduc en Espagne, et escortée par cinq gros vaisseaux de ligne, sous les ordres du contre-amiral Richard Edwards, rencontra Duguay-Trouin *, qui n'en avoit que quatre fort inférieurs. Cet homme que ni la force ni le nombre n'arrêtoient jamais, ne balança point à les attaquer. Il en vint, suivant sa coutume, à l'abordage; et trois vaisseaux ennemis y furent enlevés, après une vive résistance. Un quatrième, le plus gros de tous, alloit avoir le même sort, lorsque le feu s'y manifesta tout-à-coup. On ne put arrêter les progrès des flammes, dans lesquelles il périt avec tout son équipage composé de plus de mille personnes (1). Duguay-Trouin, ren-

* Le 21 octobre 1707.

(1) Voyez les Mém. de Duguay-Trouin, p. 123.

dant lui-même compte de cette action à Louis XIV, parloit d'un signal fait à la frégate que commandoit le brave chevalier de la Jaille, son frère d'armes : » J'ordonnai, dit-il, à la Gloire de me » suivre. « Elle vous fut fidèle, reprit aussitôt le monarque, qui savoit saisir avec esprit les occasions de louer les héros, qu'il méritoit d'avoir vu naître en foule sous son règne.

Une partie du convoi devint la proie du vainqueur ou des corsaires François, et il n'en arriva que très-peu en Espagne. Cet évènement y fit autant de tort aux affaires de l'Archiduc, que la défaite d'Almanza (1). Peut-être y auroit-il porté un plus grand préjudice, si Duguay-Trouin eût été secondé par le chevalier de Forbin, qui se contenta d'être simple spectateur du combat. Edwards, qui l'avoit soutenu avec

(1) Contin. de l'histoire de Rapin Thoiras, t. 12, p. 184.

plus de courage que de succès, ayant été mis au conseil de guerre, y fut honorablement acquitté (1).

Le commerce souffrit beaucoup de toutes ces pertes ; mais la marine Angloise continua d'être sur un pied respectable. Elle se trouvoit alors composée de cent vaisseaux de ligne, depuis le premier jusqu'au quatrième rang, de soixante-six du cinquième et du sixième rang, et de quatre-vingt-huit autres bâtimens de différentes grandeurs. On remarquoit, à la tête de cette liste, plusieurs navires à trois ponts, les plus grands et les plus forts qui eussent été construits en Europe. Exécutés sur les plans d'Harding, de Léa, etc., ils donnèrent de la réputation à ces habiles constructeurs, qui se distinguoient dans l'art, peut-être le plus difficile, dont le chevalier Renau avoit déja hâté les progrès en France.

---

(1) Campbell, hist. nav. t. 4, p. 103.

On s'occupoit dans ce royaume d'un nouveau projet de descente en Angleterre. Les Ecossois paroissoient desirer de voir monter sur le trône le fils de Jacques II ; mais la division s'étant mise parmi les partisans de ce prince, la reine en fut informée, et fit aussitôt équiper une forte escadre, dont George Byng prit le commandement. Il vint bloquer celle du chevalier de Forbin, sur laquelle s'étoit embarqué Jacques III, avec un corps de six mille hommes. Louis XIV, en le quittant, lui répéta ce qu'il avoit dit à son père dans une pareille conjoncture : » Qu'il espéroit » ne le revoir jamais. « Ce vœu ne put être accompli ; la fortune des Stuarts ne le permit pas.

Un coup de vent ayant éloigné la flotte Angloise, Forbin en profita pour sortir de Dunkerque * ; il arriva à la vue des côtes d'Ecosse, et mouilla, à

* Le 17 mars 1708.

l'entrée de la nuit, devant la rivière d'Edimbourg. On alluma des feux ; on tira des coups de canon : personne ne parut. Le lendemain, les vaisseaux de Byng ayant été découverts, il fallut se résoudre au départ (1), l'amiral François ne voulant pas risquer de perdre son escadre. Il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la rivière et d'y échouer ; la descente se seroit alors effectuée, quand même les Anglois eussent réussi à brûler les bâtimens. Peut-être n'auroit-on pas eu le tems d'en retirer tous les attirails de guerre et les approvisionnemens ; mais cette considération ne devoit point arrêter, l'objet essentiel étant de débarquer le jeune prince. L'Ecosse l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur (2). Le peuple y étoit très-mécontent du gouvernement, à cause de la réunion des deux

(1) Mém. de Forbin, t. 2, p. 304.
(2) Mém. de Berwick, t. 2, p. 59.

parlemens. Il y avoit à peine, en Ecosse, deux mille cinq cents hommes de troupes réglées. Le château d'Edimbourg, dépourvu de munitions, se seroit rendu à la première sommation. L'argent qui se trouvoit alors dans cette forteresse, auroit été d'une grande ressource pour Jacques. Ses partisans se seroient encore emparés de plusieurs navires Hollandois, chargés de canons, de poudre, d'armes, de sommes considérables, que les vents contraires venoient de jeter sur les côtes d'Angus. L'alarme étoit si vive à Londres, que chacun s'empressoit de retirer ses fonds de la banque. Le crédit n'en fut rétabli que par la nouvelle du mauvais succès de l'entreprise : on l'attribua moins à l'activité de la reine, qu'à la mésintelligence des ministres François, Pontchartrain et Chamillart, l'un et l'autre incapables de faire réussir de grands desseins.

Ceux que l'Angleterre avoit formés dans la Méditerranée, eurent plus de

succès qu'elle n'auroit dû en attendre. Léake y commandoit une flotte de quarante-deux voiles ; mais elle n'avoit à bord qu'un seul régiment nouvellement levé à Barcelone. Des semences de révolte qu'on n'avoit pu étouffer en Sardaigne, secondèrent mieux cet amiral que ni ses vaisseaux, ni ses troupes. A peine se fut-il présenté devant Cagliari, que les séditieux lui en ouvrirent les portes ; et toute l'île se trouva soumise sans coup férir. La lâcheté du gouverneur Espagnol lui livra le port Mahon, et Minorque dont Léake avoit osé tenter la conquête avec deux mille matelots armés (1). Les Anglois en connurent si bien l'importance, qu'ils ne voulurent jamais la remettre à l'Archiduc.

Toutes leurs forces navales ne furent cependant pas employées en Europe : ils avoient des escadres dans les

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 2, p. 203.

mers de l'Amérique, pour y protéger leur commerce, ou détruire celui de leurs ennemis. Une, aux ordres de Wager, croisant dans le golfe du Mexique, rencontra *, à la hauteur de Carthagène, les galions que le brave Ducasse n'escortoit pas; aussi ces bâtimens furent-ils vivement poursuivis. Après un engagement de quelques heures, l'amiral Espagnol sauta en l'air, et les autres vaisseaux n'échappèrent qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, à l'exception d'un seul qui tomba entre les mains du commodore. Cet officier n'étoit pas à portée de défendre les établissemens de sa nation sur les côtes de Terre-Neuve: Saint-Ovide les ravagea, après s'être emparé de Saint-Jean, le plus important de tous.

De pareils évènemens dans des contrées éloignées, sur lesquelles la politique ne jetoit point alors un regard

* Le 13 mai 1709.

attentif, intéressoient peu les François accablés de revers, et tourmentés par la famine. Un affreux hiver avoit fait périr les blés ; il fallut en apporter des pays étrangers. Cassart, chargé d'escorter vingt-cinq bâtimens qui avoient cette destination, fut rencontré seul, dans la brume, à quinze lieues des côtes de Barbarie, par quinze vaisseaux Anglois. Ils engagent le combat à six heures du soir ; trois à deux ponts tentent l'abordage, et sont repoussés. Un quatrième arrive sur lui, et en est maltraité. On se bat toute la nuit ; deux perdent leurs mâts, et sont remplacés le lendemain au point du jour par deux autres. Le brave Cassart se débarrasse encore de ces nouveaux assaillans, et se retire, après une action de douze heures, dans Porto-Farino, à la vue de l'escadre Angloise qui n'ose l'inquiéter (1). Son convoi étant en sûreté, il revient à

(1) Lettre de Cassart au ministre, du 29 avril 1709.

Toulon, puis sort avec deux vaisseaux, en prend aux Anglois un de ligne et une grosse frégate, va renforcer à Malthe l'escorte d'une flotte de quatre-vingt-quatre navires remplis de blé, et en assure l'entrée dans les ports de France.

Les Anglois méditoient une entreprise qui pouvoit avoir les plus fâcheuses suites pour Louis XIV. Des réfugiés François étoient les auteurs du projet. Le ministère Britannique se prêta à leurs vues inquiètes et vindicatives. Il fit armer une escadre de vingt-quatre vaisseaux, sous les ordres du chevalier Jean Norris, qui débarqua à Cette des troupes destinées à secourir les révoltés des Cévennes. L'entreprise étoit bien concertée; mais elle échoua par l'activité de Noailles, et l'incroyable rapidité de sa marche *. Les ennemis, repoussés avec perte, renoncèrent désormais à de semblables desseins, aussi vains que ruineux.

* Le 29 juillet 1710.

La prise de quelques pêcheurs de morue ne dédommagea pas les Anglois du naufrage que fit aux sept îles, dans le fleuve St.-Laurent, une partie des transports de la flotte, qui étoit sous les ordres du contre-amiral Walker, et destinée à s'emparer du Canada. La conquête de cette vaste contrée sembloit avoir été préparée par celle de l'Acadie. Les François n'en connoissoient point alors toute l'importance : ils ne durent la conservation de Plaisance et de leurs autres établissemens dans l'île de Terre-Neuve, qu'au désastre du contre-amiral, dont le vaisseau sauta en l'air avec tout l'équipage, à son retour, dans la rade de Spithéad.

La perte récente de la flotte marchande de Virginie que Saüs, armateur François, avoit enlevée, fit sentir plus que jamais à l'Angleterre la nécessité de donner de fortes escortes à ses convois. Trois vaisseaux de Norris, qui devoient accompagner des transports

destinés pour Barcelone, furent vivement attaqués à Vado par quatre navires de guerre sortis de Toulon, et aux ordres de Marquisan. Ils auroient succombé, si une escadre Angloise de dix voiles n'eût pas paru, et forcé les capitaines François de se battre en retraite. Marquisan seul eut affaire contre six, dont un étoit sur le point de se rendre, lorsque les autres arrivèrent au secours. Ce brave officier prit alors le parti de se réfugier dans le golfe de l'Espécia, sous les batteries Génoises.

Ces actions de valeur, sans arracher aux Anglois le sceptre des mers, portoient néanmoins leurs ennemis à des entreprises aussi hardies que lucratives. Celle de Rio-Janeiro est une des plus mémorables, et suffiroit seule pour immortaliser le nom de Duguay-Trouin. Ce général y montra toute l'énergie de son ame, une rare valeur et les grandes ressources de son génie. La célérité qu'il mit dans l'armement de ses

vaisseaux, les empêcha d'être bloqués par la flotte Angloise de Léake, qui n'arriva qu'après son départ, à l'entrée de la rade de Brest.

Si les Portugais ne partagèrent avec aucun de leurs alliés la perte considérable que leur causa cette expédition, il n'en fut point ainsi de celle que conduisit Cassart. Ce capitaine François partit avec trois vaisseaux et trois frégates. Arrivé au cap Verd *, il s'empare du fort de la Praya et de Ribera-Grande, dans l'île de San-Yago, qu'il livre au pillage; puis il continue sa route, et entre dans le golfe du Mexique. Les îles d'Antigoa et de Montserrat ne peuvent lui résister: elles sont prises et rançonnées. Il fait voile pour les côtes de la Guyane Hollandoise, et s'y rend maître de Surinam, de Berbiche et d'Essequibo. Il retourne dans le golfe, exige une petite contribution de Saint-Eustache, île pour lors

* Le 12 mars 1712.

très-pauvre, et en accepte une beaucoup plus forte du gouverneur de Curaçao *. C'est par-là que se termina cette campagne, qui coûta neuf millions, soit aux Portugais, soit aux Hollandois et aux Anglois. Cassart enrichit ses actionnaires, et mourut lui-même dans la misère. Cet homme qui, avec son seul vaisseau, valoit une escadre entière, comme le disoit Duguay-Trouin, son rival de gloire, passa les dernières années de sa vie renfermé dans une prison d'Etat, victime de la calomnie et de l'injustice de ceux dont il avoit fait la fortune.

Des succès si lucratifs auroient engagé les armateurs François d'équiper un plus grand nombre de bâtimens, pour troubler le commerce des puissances alliées dans les mers d'Europe; mais le défaut de protection de la part de la marine royale, et de nouveaux

* Le 26 février 1713.

droits sur le fruit de leurs courses, les avoient déja dégoûtés de ces sortes d'entreprises. Ils aimèrent mieux profiter de la liberté du commerce avec le Mexique et le Pérou. Quoique les Espagnols la vissent avec chagrin, et que les François se nuisissent à eux-mêmes par leur affluence dans ces pays (1) ; néanmoins ceux-ci arrivèrent souvent dans leurs ports, chargés d'or et d'argent, sans que les alliés pussent intercepter leurs vaisseaux.

Le commerce se faisoit avec d'autant plus de sûreté dans ces contrées éloignées, que la France y envoyoit de petites escadres, dont les Espagnols payoient l'armement. Les flottes qui revenoient de leurs colonies, étoient toujours sous l'escorte de vaisseaux François, que le vigilant Ducasse commandoit ordinairement. Il ne fit qu'une seule perte, la pénultième année de

---

(1) Voyage de Frézier, p. 256.

la guerre, où la division Angloise du capitaine Vernon lui enleva un galion et quelques bâtimens marchands (1). L'épuisement des finances de Louis XIV l'empêchoit d'avoir pour lui-même, en mer, des forces navales considérables. Avant sa mort, il avoit encore dans ses ports quatre-vingts vaisseaux de ligne, mais dont la moitié ne pouvoit être employée sans réparation (2). Ce prince continua d'en prêter, jusqu'à la fin des hostilités, aux armateurs de son royaume. C'étoient eux qui avoient fait tous les frais des expéditions de Duguay-Trouin et de Cassart.

Les seuls négocians de Dunkerque équipèrent deux escadres de vaisseaux du roi; mais ils ne s'en tinrent pas là, et mirent en mer, dans le cours de cette guerre, jusqu'à sept cent quatre-

(1) Campbell, hist. nav. t. 4, p. 175.

(2) Etat de la marine, en 1715, au dépôt des archives.

vingt-douze bâtimens corsaires, dont plusieurs firent trois et quatre courses dans la même année (1). Ils avoient tellement désolé le commerce de la Grande-Bretagne, que le parlement pria la reine Anne de faire tous ses efforts pour obtenir à la paix la démolition d'un port si nuisible aux intérêts de son royaume.

Combien de banqueroutes toutes ces prises ne causèrent-elles pas à Londres? combien de riches négocians n'y furent-ils pas réduits à la mendicité? Les salles de Westminster retentirent souvent de leurs plaintes. Admis en grand nombre dans la chambre des communes, ils y avoient présenté, dès la cinquième année de la guerre, des adresses très-vives, qui donnèrent lieu à des recherches dont le résultat ne dut pas être fort agréable au gouverne-

(1) On peut en voir le détail dans l'histoire de Dunkerque, par Faulconnier.

ment. Il avoit souvent refusé des escortes aux flottes marchandes, ou n'avoit donné ordre de les protéger qu'au moment où elles étoient sur le point de tomber au pouvoir des ennemis. On n'avoit pas envoyé des bâtimens pour croiser dans les endroits essentiels de la Manche. L'amirauté ayant reçu plusieurs fois des avis importans, n'en avoit pas profité ; et loin de bien accueillir ceux qui les donnoient, elle les avoit maltraités (1). Enfin on ne craignit pas d'avancer que toutes les grandes pertes qu'avoit essuyées la nation, devoient être imputées à la foiblesse et à la mauvaise volonté des ministres de la reine.

Cette princesse n'ignoroit pas que le commerce de sa nation dépérissoit tous les jours, que ses finances s'épuisoient, que les dettes de l'Etat augmentoient, et que bientôt les taxes ne seroient plus payées (2). Elle ne pouvoit se

(1) Lédiard, hist. nav. l. 5, ch. 11.

(2) Mém. de Torcy, t. 3, p. 18.

dissimuler que si elle avoit terminé la guerre six ans auparavant *, comme cela étoit alors en son pouvoir, elle auroit évité bien des pertes à son royaume, et épargné beaucoup de sang à l'Europe. Que d'avantages solides ne se seroit-elle pas procurés dans un traité que ses ennemis acceptoient avec reconnoissance? Mais l'Angleterre, enflée de ses propres succès, et troublée par les passions de ses alliés, ne savoit proportionner, ni à ses intérêts, ni à ses forces, les fins qu'elle se proposoit. La reine n'étoit pas elle-même assez éclairée pour sentir cette grande vérité: » Des victoires qui font honneur aux » armées d'une nation, peuvent faire » la honte de son conseil. «

Les nouveaux trophées que les Anglois durent aux talens supérieurs de Marlbourough, et les progrès que leurs armes firent depuis la rupture des né-

* En 1706.

gociations, leur coûtèrent plus de trente millions sterlings. Ils étoient menacés d'une ruine totale pour soutenir une confédération, dont les membres n'avoient ni la même énergie, ni les mêmes moyens qu'eux. Les Hollandois qui paroissoient si zélés pour la cause commune, ne mirent jamais en mer, durant le cours de cette guerre, le nombre de vaisseaux qu'ils étoient obligés de fournir; et au lieu de cent quatorze, ils n'en armèrent, les trois dernières années, que trente-cinq. Tout le faix retomboit sur l'Angleterre. » Il » étoit donc tems, dit Bolimbroke, de » la sauver de l'insolvabilité totale et » d'une banqueroute, en abandonnant » un plan de conduite qui n'étoit sou- » tenu que par les préjugés d'un parti, » par le caprice de quelques particuliers, » par l'intérêt personnel de plusieurs, » par l'ambition et l'avarice de nos » alliés. « Ce ministre desiroit sincèrement la paix; mais plusieurs membres

du conseil s'y opposeroit. Sommers, grand chancelier, interrogé pourquoi il étoit de leur avis, répondit froidement : » J'ai été élevé dans la haîne » contre la France. « Bolingbroke remarque que c'étoit une étrange réponse pour un homme sage. » Cependant je » ne sais, ajoute-t-il, s'il auroit pu alors » en donner une meilleure (1). «

La reine Anne ouvrit enfin les yeux, n'écouta plus les conseils de la duchesse de Marlbourough, et consentit à la signature des préliminaires. Ils furent suivis du traité de paix, dans lequel l'Angleterre acquit des possessions importantes, l'île de St-.Christophe, dont elle avoit déja une partie, la baie d'Hudson, avec les mers et terres circonvoisines, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie (2). Des personnes instruites prévirent dès-lors que la cession de cette dernière contrée

(1) Lettre huitième sur l'histoire.

(2) Traité signé à Utrecht, le 11 avril 1713, art. 10, 12 et 13.

occasionneroit un jour de sanglans démêlés, qui se termineroient par la perte totale du Canada pour la France (1). Elles pensèrent encore que les pêches de ces parages septentrionaux de l'Amérique, qui avoient fait subsister un grand nombre de matelots François, diminueroient beaucoup. Les Anglois auroient même privé entièrement de cette ressource leurs rivaux, si Ménager, plénipotentiaire de Louis XIV, n'eût pas déclaré au ministère Britannique qu'à cette condition la France ne consentiroit jamais à la paix, » et qu'elle con» tinueroit la guerre plutôt que de céder » sur un point aussi capital (2). La perte de ses gens de mer en auroit été la suite ; et le monarque François étoit assez instruit pour prévoir qu'elle entraîneroit la ruine de sa marine, en affermissant la puissance de l'Angleterre.

(1) Mém. manusc. de Challe.
(2) Mém. de Torcy, t. 3, p. 127, 129.

Dunkerque l'avoit trop bravée pendant le cours de cette guerre, pour qu'elle n'en ressentît pas les effets. On voulut faire expier à cette ville ses succès par une destruction totale de son port, le chef-d'œuvre de Vauban. Les Hollandois qui satisfaisoient une animosité passagère aux dépens d'un intérêt durable, et qui cherchoient à humilier la France pour mieux s'asservir eux-mêmes à l'Angleterre, proposèrent d'abord qu'on lui cédât cette place importante (1). Cette demande n'étoit qu'une insulte, qui annonçoit toutes celles que Louis ne tarda pas d'essuyer à Gertruydemberg, dans ces fameuses conférences où l'orgueil de ses ennemis lui devint si salutaire. On s'y contentoit néanmoins d'exiger que les fortifications de Dunkerque fussent démolies, et que l'on comblât son port. Quoique ce prince consentît alors à

(1) Mém. de Torcy, t. 1, p. 236.

tout, il lui resta cependant assez de courage pour mettre quelques restrictions à cet article. La reine Anne ne put s'en départir, à cause des représentations de son parlement, lorsqu'elle résolut de traiter séparément avec la France. Malgré des efforts réitérés de la part de Louis XIV, et toute l'habileté de ses négociateurs, » il fallut » enfin se résoudre à ratifier cette triste » condition, dit un grand ministre, » sans laquelle il étoit impossible de dé» tacher l'Angleterre de ses alliés (1) «: seul moyen qu'on avoit pour terminer le grand ouvrage d'une paix nécessaire.

En vain les Dunkerquois députèrent-ils à Londres pour obtenir quelque adoucissement à leur sort; en vain représentèrent-ils que leur port étoit avantageux au commerce d'Angleterre; la reine ne voulut rien écouter. Son inflexibilité fit ouvrir les yeux sur les

(1) Mém. de Torcy, t. 3, p. 437.

avantages que la situation de Mardik offroit. Ils frappèrent Louis XIV, qui crut y trouver de quoi se dédommager du sacrifice qu'il venoit de faire. On travailla par ses ordres à des écluses, et aux autres ouvrages qu'exigeoit la construction de ce nouveau port. L'activité qu'on y mit, et le succès qu'ils eurent, alarmèrent bientôt la cour de Londres. Son ambassadeur en France, le célèbre Prior, que son goût pour les lettres n'avoit pas rendu inutile à sa patrie, présenta un mémoire, dans lequel il avançoit que tous ces travaux étoient autant d'infractions au traité d'Utrecht. On répondit qu'ils étoient nécessaires pour garantir le pays d'une inondation. Stairs, son successeur, insista encore sur le même objet, et prétendit qu'on pourroit se délivrer du danger des eaux, en les faisant écouler par les rivières d'Aas et d'Iperlec (1).

(1) Mém. du 5 février 1715.

Ce moyen fut trouvé impraticable, par des raisons que la politique savoit faire valoir d'autant mieux, qu'il contrarioit l'exécution de son véritable projet. Cependant on répliquoit toujours de part et d'autre, lorsque la dispute fut suspendue par ces paroles si connues de Louis XIV à Stairs, qui le pressoit de s'expliquer : » Monsieur l'ambassadeur, » j'ai toujours été maître chez moi, » quelquefois chez les autres ; ne m'en » faites pas souvenir. »

Bientôt après mourut ce prince, qui sut s'approprier la gloire des grands hommes de son siècle, sans leur en rien dérober. Il inspira aux François l'enthousiasme de leur nom. Il parla toujours de lui, jamais de sa nation ; et on le servit comme s'il eût parlé au nom de la patrie. Peut-être ne fut-il pas un homme de génie ; mais ce qui vaut mieux pour un roi, il eut un grand caractère. Si sa politique flotta quelquefois au gré de l'ambition, du

moins un intérêt passager n'en étoit pas le mobile. Ce fut, au contraire, ce qui détermina Philippe d'Orléans, régent du royaume, à devenir l'allié des Anglois. Le traité qu'il conclut avec eux, et la conduite qu'il tint à leur égard, assurèrent leur prépondérance maritime. Il en ressentit les premiers effets, en se voyant forcé de détruire les travaux de Mardik.

Anne Stuart étoit alors au tombeau, laissant, après elle, le souvenir des qualités excellentes de son cœur, et de la foiblesse de son caractère. Elle n'avoit pas vu sans regret que sa mort feroit passer le sceptre entre les mains de George de Brunswick. Jacques III crut le moment favorable pour faire une nouvelle tentative; mais ayant été forcé de sortir de France après la paix d'Utrecht, et n'étant soutenu par aucune puissance, il ne pouvoit espérer un grand succès. En effet ce prince sembla n'arriver dans l'ancien royaume

de ses pères, l'Ecosse, que pour être le témoin de la consternation de ses partisans. L'affaire indécise de Dumblain * les avoit affoiblis, et la victoire de Preston ** dissipés. Afin de lui ôter toute ressource, les Anglois envoyèrent quelques vaisseaux, commandés par le contre-amiral Byng, devant le Havre-de-Grâce, avec ordre de demander les bâtimens qui s'y trouvoient, appartenans à Jacques. Quoique le duc d'Orléans refusât de les livrer, il ordonna néanmoins qu'ils fussent déchargés, et leurs cargaisons déposées dans les magasins du roi (1). Cette conduite étoit plutôt foible que modérée, par conséquent peu propre à étouffer toutes les semences de divisions.

Les prétentions de l'Angleterre sur l'Amérique septentrionale commencè-

* Le 24 novembre 1715.

** Le 20 décembre 1715.

(1) Mém. de Bolingbroke, t. 2, p. 16 et 60.

rent alors à se manifester. Déja elle pensoit à pousser jusqu'au bord du fleuve St. Laurent, les limites de l'Acadie, et à resserrer celles de la pêche, sur les bancs de Terre-Neuve, fixées par le traité d'Utrecht. Elle autorisa le capitaine Smart à s'emparer de l'île de Canceau et de deux cents bâtimens pêcheurs réfugiés dans son port. Il fut imposé des droits arbitraires sur les navires François qui venoient pêcher près d'Yarmouth ; on tâcha même de les éloigner des côtes voisines. Les vaisseaux de guerre Anglois protégèrent ouvertement la contrebande avec les iles Françoises du golfe du Mexique (1). Le ministère de Versailles, presque sans marine, étoit résolu à tout dissimuler ; il fallut donc qu'il souffrît tout. S'il réclama quelquefois ses droits, ce fut moins pour

(1) Instructions du comte de Broglio, ambassadeur extraordinaire de France à Londres, du 11 avril et du 18 mai 1724.

y rentrer, que pour en empêcher la prescription.

L'Espagne eut aussi à supporter le poids onéreux de la puissance des Anglois. Non contens d'obtenir la cession de Gibraltar et de Minorque, ils avoient demandé encore à Utrecht, dans le cours des négociations, des places de sûreté pour leur commerce en Amérique (1). Trop heureux de n'être pas forcé à ce nouveau sacrifice, Philippe V s'applaudissoit d'en être quitte pour la traite exclusive des nègres, pendant trente ans : condition la plus étrange que le despotisme maritime ait imaginée (2), et dont l'Espagne reconnut bientôt les funestes inconvéniens. Les liaisons que l'Angleterre forma avec les colonies Espagnoles, et l'abus

(1) Mém. de Torcy, t. 3, p. 96.

(2) Voyez le contrat de l'Assiento passé à Madrid le 26 mars 1713, et le 12 art. du Traité de paix entre l'Espagne et l'Angleterre, signé à Utrecht, le 13 juillet 1713.

qu'elle fit de son privilège, menaçoient leur métropole d'être bientôt privée de leur commerce, ou peut-être d'une révolution dans ses vastes territoires du Nouveau Monde. Ne devoit-on pas le craindre, lorsque le ministère Britannique y toléroit des déprédations et des pirateries fréquentes? Il venoit d'accorder la permission de retirer de la mer indistinctement tous les effets naufragés. En conséquence on équippa à la Jamaïque deux bâtimens, qui en partirent avec une commission du gouverneur, pour aller recueillir les riches débris des vaisseaux Espagnols, échoués sur la côte de la Floride. Les Anglois chassèrent d'abord, à force ouverte, ceux qui étoient occupés à retirer leurs propres effets du fond de la mer. S'étant ensuite apperçus que d'autres avoient dressé des tentes à terre, pour y ramasser leur trésor, ils attaquèrent cette espèce de camp, s'emparèrent de ce qui s'y trouva, et en

massacrèrent les gardes. Cette expédition, conduite par le capitaine Jennings, lui valut quatre cent mille pièces de huit, qui ne furent jamais restituées. Quoiqu'on la désavouât, les auteurs n'en furent point punis. Cette conduite de la cour de Londres n'étoit propre qu'à multiplier les forbans Anglois qui infestoient alors les mers des deux hémisphères.

L'Espagne sentit plus que jamais la nécessité de retirer sa marine de l'état d'anéantissement où l'avoit réduite la guerre de la succession : c'étoit le dessein du cardinal Albéroni ; et de l'exécution dépendoit la réussite de tant d'autres projets, dont l'imagination exaltée de cet homme ambitieux ne cessoit de se repaître. Arrivé dans une cour que l'intrigue gouvernoit, il crut, avec du manège et de l'audace, faire triompher sa politique de tous les obstacles que la France et l'Angleterre ne manqueroient pas de former.

Sous prétexte d'envoyer du secours aux Vénitiens, qui étoient alors en guerre avec les Turcs, Albéroni fit un armement considérable, dont l'objet étoit la conquête facile de la Sardaigne, qui devoit être suivie de celle du royaume de Naples et de la Sicile. George de Brunswick, qui avoit succédé à Anne Stuart, informé de ce dessein, se hâta d'entrer dans la quadruple alliance; et pour arrêter les progrès des Espagnols, il envoya Byng (1) avec une escadre de vingt vaisseaux de ligne, parmi lesquels on en comptoit un à trois ponts; deux seulement étoient de cinquante canons. Dès qu'il fut arrivé à la hauteur du cap Saint-Vincent, cet amiral dépêcha un gentilhomme de sa suite au lord Stanhope, ambassadeur de la Grande-Bretagne auprès de Philippe V, afin qu'il

(1) Il appareilla de la rade de Sainte-Hélène, le 14 juin 1718.

informât ce monarque de la destination de la flotte Angloise. Ce ministre porta la lettre même de Byng à Albéroni, qui parut s'en embarrasser fort peu, et répondit aux propositions qu'on lui faisoit de retirer de la Sicile les troupes Espagnoles, ou de consentir à une suspension d'armes: » Le roi mon » maître s'exposeroit à tout, même à » être détrôné, plutôt que de se sou- » mettre à une de ces conditions. » Il ajouta : » Les Espagnols ne sont pas » gens à se laisser effrayer. Je suis si » convaincu que les équipages de la » flotte feront leur devoir, que si votre » amiral juge à propos de les attaquer, » je ne m'inquiète pas du succès. « Pour toute réponse, Stanhope le pria de jeter les yeux sur la liste des vaisseaux de Byng, qu'il tenoit à la main, et d'en comparer la force avec celle de l'escadre Espagnole. Le cardinal prit cet état, et le jeta à terre avec mépris.

La comparaison des deux flottes

auroit dû cependant lui faire quelque peine. Celle d'Espagne ne consistoit qu'en onze vaisseaux du troisième, du quatrième et du cinquième rang. Six du sixième, montés de quarante-quatre à quarante-six pièces de canon, n'étoient guères plus propres à entrer en ligne que quelques frégates et sept galères inutiles. Ce qui méritoit plus l'attention du ministre, étoit l'inexpérience des officiers, dont la plupart n'avoient jamais été, pour ainsi dire, à la mer. Albéroni le savoit, et avoit peu de confiance aux talens de Castagnetta, à qui le commandement en étoit confié. Mais il espéroit tout de Cammock, qui, élevé au rang de chef d'escadre, se trouvoit à la tête d'une division. Cet homme, Irlandois d'origine, après avoir passé par tous les grades de la marine Angloise, étoit parvenu à celui de capitaine sous le règne d'Anne. Il servit avec distinction; et à la mort de cette princesse,

l'attachement qu'il avoit pour la famille de Stuart, le détermina à quitter l'Angleterre, et à se mettre au service de l'Espagne. Son courage parut l'abandonner dans le combat dont nous parlerons bientôt, et où il fut le premier à prendre la fuite. Avant qu'il commençât, il avoit écrit à Byng, pour l'engager à trahir les intérêts de George I, et à épouser ceux de Jacques III, lui promettant, au nom de ce dernier, le titre de duc d'Albermale, et une pension de cent mille livres sterlings. Dans cette lettre, il offroit encore une gratification de deux mille livres sterlings à chaque capitaine, et deux mois de paie aux matelots qui suivroient le même parti. De pareilles offres ne tentèrent personne; on les écouta avec d'autant plus de mépris, qu'elles étoient chimériques de la part de Cammock, et illusoires si elles avoient été faites de l'aveu ou par l'instigation d'Albéroni.

Peut-être ce ministre comptoit-il trouver des Jacobites sur la flotte de Byng, leur nombre étant alors considérable dans la Grande-Bretagne. La révolte de Marr, qui venoit d'être appaisée en Ecosse, le prouvoit assez; et les espérances des Stuarts n'étoient pas encore toutes évanouies. Ou Albéroni s'étoit ménagé des intelligences sur les vaisseaux Anglois, ou il se flattoit d'en avoir, dès qu'ils paroîtroient dans la Méditerranée. Sans cela, connoissant la supériorité des forces navales de l'Angleterre, et la foiblesse de celles d'Espagne, eût-il risqué de compromettre ces dernières, ou seulement osé répondre à Stanhope avec tant d'assurance et de hauteur?

A peine cet ambassadeur eut-il fait part à Byng de la réponse (1) qu'Al-

---

(1) S. M. C. m'a fait l'honneur de me dire que le chevalier Byng peut exécuter les ordres qu'il a

béroni avoit mise insolemment au bas de la lettre de cet amiral, que celui-ci entra dans la Méditerranée. Après avoir radoubé ses vaisseaux au port Mahon, il fut à Naples, d'où il fit voile pour le fare de Messine. Afin de mieux surprendre les Espagnols, il envoya un officier au marquis de Leide, qui les commandoit en Sicile, lui demander deux mois de trève ; ce que celui-ci ne pouvoit accorder. Ensuite Byng, s'avançant à petites voiles dans le détroit, s'approcha de la flotte Espagnole, qui ne pensoit point à se sauver, quoiqu'elle en eût le tems. L'arrière-garde fut d'abord coupée par les Anglois ; et Mari, qui la conduisoit, se vit forcé d'en faire échouer une partie : l'autre tomba au pouvoir des ennemis, qui attaquèrent la division de Castagnetta, à la hauteur

---

reçus du roi son maître. A l'Escurial, du 15 juillet 1718. Signé, le cardinal Albéroni.

du cap Passaro *. Jamais elle ne put se ranger en ligne, et cet amiral Espagnol eut affaire à quatre vaisseaux : il évita même deux brûlots lancés sur lui; mais ayant été dangereusement blessé, son bâtiment étant entièrement désemparé, le capitaine en second se rendit après avoir perdu deux cents hommes de son équipage. Fernand Chacon ne montra pas moins de courage, et n'eut pas un sort différent. Les autres ne se défendirent pas avec la même valeur; sept vaisseaux et trois frégates baissèrent encore leurs pavillons. « Ainsi fut » ruinée cette flotte, dit un écrivain » Espagnol, laquelle s'exposa volon- » tairement à sa perte dans le canal de » Malthe où elle se battit sans former » de ligne, et sans aucune disposition » militaire, les Anglois attaquant nos » vaisseaux à leur fantaisie, parce » qu'ils étoient séparés. Ce ne fut pas

* Le 11 septembre 1718.

» une bataille, mais une déroute qui
» augmenta la honte des vaincus, quoi-
» qu'ils y eussent montré beaucoup de
» courage (1). «

Si les Espagnols avoient suivi l'avis de Cammock, ils n'auroient pas été battus avec tant de facilité. Cet officier leur avoit proposé de s'embosser près de la côte, dont ils pouvoient approcher, au point de s'y amarrer. Au large, les courans sont si variés et si rapides, que les Anglois auroient inutilement tenté de former l'ordre de bataille, ou de jeter l'ancre. Castagnetta ne voulut point écouter ce conseil salutaire; il préfera de fuir jusqu'au cap Passaro, où Byng remporta la victoire navale la plus décisive qu'on eût vue depuis long-tems. Quatre jours lui suffirent pour réparer tous les dommages de son escadre.

Walton, qui en avoit été détaché pour

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 3, p. 307.

aller à la poursuite des ennemis, eut le plus grand succès. Il s'empara de plusieurs bâtimens, et en brûla quelques autres. Ce brave capitaine rendit compte à son général de ce succès d'une manière si laconique, qu'elle mérite d'être rapportée : » Nous avons pris et détruit, » lui écrivit-il, tous les vaisseaux Espa-» gnols qui étoient sur la côte, et dont » le nombre est en marge (1). «

Les Anglois ne purent néanmoins empêcher le marquis de Leide de se rendre maître de Messine. Comme la guerre n'étoit point déclarée, ils cherchèrent à se disculper, en prétendant que Byng s'étoit tenu sur la défensive. » S'il n'avoit pas eu l'intention d'atta-» quer les Espagnols, répondit Albé-» roni, pourquoi les a-t-il poursuivis » depuis le fare jusqu'à la hauteur de » Syracuse ? Pourquoi a-t-il détaché » quatre vaisseaux, ses meilleurs voi-

(1) Campbell, hist. nav. t. 4, p. 428.

» liers, avec leurs fanaux allumés, afin » de ne pas perdre de vue, pendant la » nuit, l'escadre Espagnole (1)? « L'Angleterre n'avoit rien à opposer à ces raisons : elle se contenta de reprocher à la cour de Madrid, d'avoir refusé des cédules aux vaisseaux de la compagnie du Sud, d'avoir confisqué deux navires de l'Assiento, et mis de nouveaux droits sur les marchandises Angloises.

Cependant la défaite des Espagnols commença à décrier Albéroni, et on la regarda comme la sienne. Il ne s'en laissa pas abattre; mais craignant les murmures de la nation, il fit défendre publiquement de parler du désastre de la flotte. C'étoit un moyen assuré de le rendre l'objet de toutes les conversations, et d'en conserver plus longtems le souvenir. Le silence ne se commande pas : les esclaves seuls le gar-

---

(1) Lettre au marquis de Monteléon, ambassadeur de S. M. C. à Londres, du 23 septemb. 1718.

dent, non par contrainte, mais par cette indifférence léthargique, fruit de l'avilissement de ces êtres malheureux, qu'une servitude longue et héréditaire a dégradés pour toujours. Avant de permettre à son ministre cet acte de despotisme, Philippe V auroit dû se rappeler ces expressions remarquables d'une lettre que Louis XIV lui écrivoit autrefois : » Il est impossible, y disoit ce » grand prince, d'ôter au public la li- » berté de parler. Il se l'est attribuée » dans tous les tems, en tout pays, en » France plus qu'ailleurs. Il faut tâcher » de ne lui donner que des sujets d'ap- » prouver et de louer (1). «

Albéroni s'embarrassoit fort peu de l'opinion publique. Les hommes aussi ardens que lui ne la consultent guères, et croient toujours approcher de leur but, lorsqu'ils s'en éloignent davantage. Alors plus ils sont contredits, plus ils

(1) Mém. de Noailles, t. 3, p. 239.

deviennent opiniâtres et entreprenans. Tel étoit ce ministre, qui fit bientôt essuyer à l'Espagne de nouvelles pertes. Cammock, qui s'étoit échappé avec trois vaisseaux du combat de Passaro, ayant été joint par des corsaires de Lipari, tint quelque tems la mer pour intercepter les convois ennemis. Byng détacha contre lui une division aux ordres du capitaine Mathews. Le commandant Espagnol en fut poursuivi avec tant de vivacité, que le vaisseau qu'il montoit fut obligé de s'échouer, qu'un autre se brisa, en fuyant, à l'entrée de la baie de Tarente. Cammock lui-même, voulant se sauver en Espagne sur une frégate, se vit forcé de l'abandonner, et n'échappa qu'avec beaucoup de peine dans une chaloupe. Sa précipitation fut si grande, qu'il n'eut pas le tems de brûler ses papiers, qui tombèrent au pouvoir des Anglois avec son bâtiment ; et l'on y trouva une commission d'amiral de l'escadre

blanche, signée par Jacques III (1); preuve des desseins chimériques du cardinal.

Le pape les lui avoit inspirés. Soit que ce pontife fût ennuyé de garder dans ses Etats le Prétendant, soit qu'il s'intéressât véritablement à lui, il s'étoit déterminé à écrire en sa faveur au confesseur du roi. Albéroni aimoit trop les entreprises d'éclat, pour ne pas saisir cette occasion avec empressement : on invita Jacques à venir en Espagne, où il fut très-bien reçu. Le duc d'Ormond qui, après la mort de la reine Anne, avoit quitté l'Angleterre, arriva à Bilbao, d'où il passa à la Corogne, pour y attendre les bâtimens qu'on armoit à Cadix : ils consistoient en deux vaisseaux de ligne, une frégate et vingt-un navires de charge. Cette petite flotte avoit à bord cinq mille hommes de troupes,

(1) Relation de l'expédition de Sicile, tirée des manusc. de George Byng.

beaucoup de munitions, et trente mille fusils. En sortant du port *, elle se partagea en plusieurs divisions, dont une qui transportoit mille soldats, presque tous Irlandois catholiques, aborda en Ecosse. Ayant été joints par deux mille habitans de ce royaume, ils s'emparèrent de quelques postes, dont ils ne tardèrent pas à être chassés, le duc d'Ormond ne paroissant point. L'amiral Norris s'étoit mis en mer avec des forces supérieures, pour combattre l'escadre Espagnole, sur laquelle ce duc devoit s'embarquer. Une violente tempête l'avoit dispersée à la hauteur du cap Finisterre; des navires de transport furent submergés, et ceux de guerre se réfugièrent, en très-mauvais état, dans les ports de Galice (1).

Non seulement Albéroni vit par-là échouer l'entreprise qu'il vouloit exé-

* Le 10 mars 1719.

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 3, p. 364.

cuter

cuter contre l'Angleterre, mais encore il perdit l'espoir de faire révolter la Bretagne comme il l'avoit projeté. Toutes les intrigues du prince de Cellamare tournèrent à la honte de l'ambitieux ministre, et au préjudice de l'Espagne. Le duc d'Orléans, régent de France, animé par la vengeance, résolut de la satisfaire, et fit déclarer la guerre à Philippe V, pour lequel il avoit lui-même combattu avec gloire. Mais pour punir Albéroni, falloit-il donc coopérer à la destruction de la marine Espagnole ? Les Anglois, aidés d'un détachement de troupes Françoises, s'étant emparés du fort de Santona, brûlèrent dans le port trois vaisseaux de ligne qu'on y construisoit. Le ministère Britannique ne se contenta point de ce petit avantage : il étoit alors occupé d'un grand projet, celui d'avoir, près du cap Finisterre, une place d'où ses vaisseaux auroient intercepté le commerce de toute l'Europe. On jeta les yeux sur la

Corogne, que son heureuse position, la sûreté et l'étendue de son port rendoient bien plus importante que Mahon et Gibraltar. L'expédition fut confiée au lord Cobham, qui s'embarqua sur l'escadre du vice-amiral Mighells. Les vents contraires l'empêchèrent toujours d'arriver au lieu de sa destination ; il essuya même une violente tempête, dans laquelle son vaisseau perdit tous ses mâts. Johnson n'ayant pu le joindre avec sa division, Cobham résolut d'aller attaquer Vigo. Cette ville tomba, sans faire presque aucune résistance, au pouvoir des Anglois, qui s'emparèrent encore de Ponte-Vedra (1). Après avoir enlevé de l'une et de l'autre tout ce qu'ils purent, ils les abandonnèrent. Ce foible succès ne les dédommagea pas des frais considérables de leur armement. Si quelque chose cependant dut

---

(1) Vigo fut pris le 11 octobre 1719, et Ponte-Vedra le 21.

consoler leur roi, ce fut d'avoir pris ou détruit tous les approvisionnemens destinés à une nouvelle tentative en faveur du Prétendant.

La prise de Messine par les Impériaux, et les vains efforts que le marquis de Leide avoit faits pour la secourir, commencèrent à ouvrir les yeux du monarque Espagnol. Il desira sincèrement la paix; mais pour la conclure, on exigeoit qu'il renvoyât Albéroni. Ce prince finit par s'y déterminer, et accéder au traité de la quadruple alliance. Par celui de Madrid *, tout lui fut restitué; et on le flatta même de le dédommager de la perte de ses vaisseaux, comme ayant été attaqués sans aucune déclaration formelle de guerre (1). L'Angleterre n'en avoit pas moins détruit la marine naissante des Espagnols.

* Du 13 juin 1721.

(1) Ce dédommagement ne fut fixé que dans le traité du Pardo; mais il n'a jamais eu lieu.

Lorsque George I commença la guerre contre les Espagnols, il venoit d'être débarrassé d'un ennemi entreprenant, Charles XII, qui, malgré ses malheurs, ceux d'un aventurier plutôt que d'un roi, toujours enivré de la gloire militaire, avoit résolu de rétablir sur le trône la famille des Stuarts. Par la mort de ce prince, la couronne de Suède passa sur la tête d'Ulrique sa sœur, qui fit alliance avec George. Le congrès d'Aland ayant été rompu, le monarque Anglois envoya dans la mer Baltique l'amiral Norris. Son escadre se joignit aux forces navales de la reine; mais comme cet amiral n'avoit pas ordre d'attaquer les Russes, sa présence devint plus nuisible qu'utile aux Suédois.

Après la mort du czar Pierre, Wager parut une seconde fois dans la Baltique avec une escadre de vingt-trois vaisseaux de ligne. Ayant été joint, près de l'île de Nargin, par la flotte

Danoise, il renferma dans les ports de Revel et de Cronstatd la marine naissante des Russes. Elle ne put servir à l'exécution des vastes projets que Catherine, leur impératrice, avoit formés de concert avec Philippe V. Ils consistoient à mettre sur le trône de Suède le duc de Holstein, ensuite à rétablir les Stuarts sur celui d'Angleterre. L'argent que les galions devoient rapporter en Espagne, étoit destiné aux frais de cette grande entreprise (1).

L'Autriche en avoit desiré la réussite, dans l'espérance qu'on lui donnoit de laisser subsister la compagnie d'Ostende, dont le commerce aux Indes orientales avoit eu des succès qui alarmoient celles d'Angleterre et de Hollande. La dernière prétendoit que les traités de Munster et d'Anvers avoient dérogé, en sa faveur, au droit commun que toutes les nations ont de faire par-

(1) Mém. de Montgon, t. 2, p. 84, etc.

tout le commerce maritime. On lui répondit que l'empereur n'étoit point garant des engagemens que le roi d'Espagne avoit pu prendre autrefois, comme souverain des Pays-Bas, et que le traité de Munster n'excluoit point les habitans de ces provinces du commerce des Indes. Cette dispute, que la jalousie mercantile pouvoit seule susciter à la maison d'Autriche, l'intéressoit cependant moins que la garantie de la Pragmatique-Sanction qui devoit la terminer.

Quoiqu'elle fût contraire aux vues de l'Espagne sur l'Italie, Philippe V sembloit s'en inquiéter peu, et n'être mu que par l'espérance de rentrer en possession de Minorque et de Gibraltar. Le duc d'Orléans avoit paru même s'employer à lui faire rendre cette dernière place; mais le parlement d'Angleterre s'y étoit opposé (1). A son

(1) Mém. de Saint-Philippe, t. 4, p. 81.

insu, George écrivit au monarque Espagnol en ces termes : » Je ne ba-
» lance plus à assurer votre majesté de
» ma promptitude à la satisfaire sur la
» démarche qui a été faite, et dont
» l'objet est la restitution de Gibraltar.
» Je lui promets de saisir la première
» occasion favorable pour régler cet
» article, du consentement de mon
» parlement (1). « En vain les ministres Espagnols avoient depuis insisté sur cette promesse ; ils se convainquirent qu'elle n'étoit qu'illusoire. Philippe, déchu de son espoir, fit arrêter, dans la rade de la Vera-Cruz, le vaisseau de l'Assiento, et ordonna au comte de Las Torrès d'attaquer Gibraltar.

Les Anglois envoyèrent une escadre commandée par Wager au secours de cette place, devant laquelle les Espagnols avoient ouvert la tranchée *, et

(1) Lettre datée de Saint-James, le 1 Juin 1721.
* Le 23 janvier 1727.

qu'ils assiégèrent vainement pendant six mois. Une seconde division, aux ordres du contre-amiral Hosier, fut en Amérique bloquer Porto-Bello et Carthagène. Hopson croisoit avec une troisième sur le cap Finisterre. Ces deux dernières avoient pour objet d'intercepter les galions; mais elles n'y purent réussir, Castagnetta les ayant heureusement ramenés en Europe. Ces dispositions hostiles firent cependant répandre peu de sang, et ces premières étincelles ne causèrent aucun embrâsement. Rien n'ayant été décidé aux congrès de Cambrai et de Soissons, tous les différends furent terminés par le traité de Vienne. L'Angleterre y donna la loi à l'Europe entière. L'octroi de la compagnie d'Ostende fut révoqué, et la Pragmatique-Sanction garantie. L'Espagne ne pensa plus à la restitution de Gibraltar, et se trouva encore fort heureuse de souscrire aux arrangemens qu'on y prit relativement

à la succession des duchés de Parme et de Toscane. La France sentit alors tout ce qu'elle avoit à craindre de la prépondérance que sa rivale devoit uniquement à l'état florissant de sa marine. Mais le cardinal de Fleuri, occupé à contrarier les vues de l'empereur, s'obstinoit à méconnoître le véritable intérêt de sa nation, celui de diminuer le nombre de ses ennemis dans le continent, pour pouvoir porter ses principales forces sur mer.

Lorsque ce dernier traité se conclut, George II étoit monté sur le trône (1). Il donna, ainsi que son père, toute sa confiance à Robert Walpole, qui, accusé de s'être laissé corrompre, avoit été mis à la tour, et chassé de la chambre

---

(1) Les préliminaires de la paix avoient été signés à Paris et à Vienne dans le mois de mai 1727. Le traité définitif ne fut conclu à Séville, que le 9 novembre 1729; les articles en furent confirmés par celui de Vienne, le 22 juillet 1731. George I étoit mort le 22 juin 1727.

des communes sous le règne d'Anne. Ce ministre, alors ennemi de la paix, et qui avoit tant persécuté les auteurs de celle d'Utrecht, chercha, pendant toute la durée de son administration, à maintenir le repos de l'Angleterre. Pour arriver à son but, il faut quelquefois se contredire, l'ambition ne laissant pas toujours le choix des moyens. Quand celle de Walpole parut satisfaite, il consulta, dans sa conduite pacifique, autant son inclination naturelle, que son intérêt personnel. L'un et l'autre lui faisoient regarder la guerre comme l'écueil de son autorité : mais pour la maintenir, il employa la corruption. A ses yeux, tout étoit vénal; chaque homme avoit son tarif. Il acheta une partie de la nation aux dépens de l'autre. Le feu sacré de la liberté parut un moment s'éteindre. Les mœurs publiques s'altérèrent; l'amour des richesses embrâsa toutes les ames; et bientôt rien ne put résister à cette cupidité

générale dont un peuple commerçant est tourmenté, et qui finit par devenir le mobile de ses actions.

La conduite que les Anglois tinrent à l'égard de l'Espagne, nous offre une preuve frappante de cette vérité. La contrebande fut l'unique cause de la guerre qu'ils ne tardèrent pas à lui déclarer, et toute la dépense qu'elle leur occasionna peut être regardée comme une gratification accordée pour soutenir le monopole. Par le contrat de l'Assiento, Philippe V avoit donné non-seulement à une compagnie Angloise le droit de porter des nègres aux colonies Espagnoles, mais encore le privilège aussi extraordinaire d'envoyer tous les ans à Porto-Bello un navire de cinq cents tonneaux, chargé des marchandises d'Europe. D'abord le port de ce bâtiment doubla, ensuite plusieurs autres l'accompagnèrent jusqu'à une certaine hauteur. Ils étoient mouillés dans quelque anse voisine, et leur

cargaison remplaçoit celle du premier, à mesure qu'on la débitoit. Encouragés par l'exemple de cette compagnie, des interlopes vinrent en foule sur les côtes du Mexique et de Terre-ferme. Le commerce des galions alloit passer entre leurs mains, si l'Espagne, frappée de ces usurpations, et vivement touchée de leurs pernicieux effets (1), n'eût pas fait des efforts pour les réprimer. Des vaisseaux gardes-côtes établirent leur croisière dans les parages fréquentés par les contrebandiers, dont ils arrêtèrent une partie des déprédations : ce qui excita des plaintes et des réclamations de la part des négocians de la Grande-Bretagne. De quel droit, disoient-ils, le roi d'Espagné affecte-t-il l'empire maritime de l'Amérique? Tout notre commerce ne sera-t-il que précaire? la mer n'est-elle donc pas libre?

Sur ces entrefaites, parut, à la

(1) Robertson, hist. de l'Amérique, t. 4, p. 280.

barre de la chambre des communes, un capitaine Ecossois, nommé Jenkins. Il avoit été pris par des gardes-côtes Espagnols, qui, n'ayant trouvé aucun objet de contrebande sur son vaisseau, l'insultèrent dans les termes les plus outrageans, lui coupèrent une oreille, en lui disant : » Porte-la au roi » ton maître, et déclare lui, de notre » part, que nous le traiterions de la » même manière, si jamais l'occasion » s'en présentoit. « On appliqua ensuite ce malheureux capitaine à la torture, et on le menaça de le mettre à mort. Interrogé par un membre du parlement sur ce qu'il pensoit dans cette affreuse situation, il répondit : » Je recommandois mon ame à Dieu, et ma cause » à ma patrie. «

Ce récit échauffa tellement les esprits, qu'on ne voulut point regarder cette action de cruauté, comme une représaille des traitemens à peu près

semblables auxquels s'étoit portée la cupidité inhumaine de quelques contrebandiers. Contentons-nous de citer l'exemple de ce capitaine Anglois qui, après avoir invité, sous prétexte de commerce, deux gentilshommes Espagnols de venir à son bord, les y laissa deux jours sans nourriture pour leur extorquer une rançon. Comme cet expédient ne lui réussissoit pas, il coupa, à l'un d'eux, les oreilles et le nez; ensuite le força, le couteau sur la gorge, à les manger. » Si tous nos brigandages » commis dans les mers de l'Amérique » étoient connus, s'écrioit alors un écrivain Anglois (1), en rapportant ce trait de barbarie, » la nation se trouveroit » surprise d'avoir produit tant de scé- » lérats qui ont violé les droits les plus

(1) L'auteur de l'examen des préjugés vulgaires contre le nouveau traité signé au Pardo, le 14 janvier 1739; ouvrage publié par l'ordre secret du M. B.

» sacrés des gens. Qu'on ne se flatte » donc point ; le peuple Anglois n'est » pas moins vicieux qu'un autre. Le » nombre de nos bâtimens est cinq fois » plus grand dans ces mers, que celui » des vaisseaux de toutes les autres na- » tions ensemble ; aussi le nombre d'An- » glois qu'on a justiciés , ou qui ont » obtenu le pardon de leurs pirateries, » excède-t-il de beaucoup celui de quel- » que autre peuple que ce soit. «

Cette observation impartiale et cet aveu sage auroient dû produire une sensation favorable aux vues du ministère, et déterminer la nation à accepter les offres pacifiques des Espagnols qui n'avoient cessé d'agir avec beaucoup de circonspection ; mais le parlement étoit trop disposé à épouser cette querelle mercantile, pour ouvrir les yeux sur les suites qu'elle auroit , encore moins sur la contradiction frappante qu'il montroit dans sa conduite. Il vou-

loit paroître le vengeur de la liberté générale du commerce, tandis que, par l'acte de navigation, il en étoit regardé depuis long-tems comme l'oppresseur. Walpole négocioit cependant avec l'Espagne, et parvint à conclure avec elle le traité du Pardo. Celle-ci s'y engageoit de payer à l'Angleterre quatre-vingt-quinze mille livres sterlings en forme d'indemnité, pour les pertes que les négocians avoient souffertes. Les Anglois promettoient aussi de donner soixante-huit mille livres pour l'Assiento, ou la traite des nègres dans les pays que les Espagnols possèdent en Amérique. Il ne restoit donc plus qu'à déduire cette dernière somme de la première ; mais la nation Angloise prétendit devoir être payée, sur le champ, du total, sans aucune déduction, et sans parler du terme du paiement qu'elle étoit obligée de faire.

Cependant on n'éleva cette étrange

difficulté, qu'après que le ministère Britannique eut résolu, malgré lui, de déclarer la guerre. Du moins falloit-il chercher un motif de rupture plus raisonnable. Le parlement avoit d'abord approuvé ce traité; mais une grande partie de la chambre haute, où Walpole avoit le plus d'ennemis, ne tarda point à manifester son mécontentement. Quarante pairs signèrent une protestation, dans laquelle ils cherchoient à justifier les entreprises des négocians Anglois. Ils y assuroient que les vents et les courans détournant les bâtimens de leur route d'une manière irrésistible, il n'étoit pas possible qu'ils naviguassent avec sûreté dans les mers de l'Amérique, sans passer près des côtes Espagnoles, pour en observer les fanaux (1). Ils n'eussent alors servi qu'à éclairer les monopoleurs, dont le parti prévalut si fort, qu'on

---

(1) Art. III de cette protestation.

étoit sur le point de restreindre, par un coup d'autorité, la prérogative qui laisse au roi la disposition de la guerre et de la paix.

Pour appaiser cet orage, George II manqua aux engagemens qu'il venoit de prendre avec l'Espagne. Il laissa dans la Méditerranée la flotte de l'amiral Haddock, qui bloquoit, en pleine paix, tous les ports de ce royaume. Non seulement ce prince ne la rappela point, comme il l'avoit promis, mais encore il résolut aussitôt de faire passer plusieurs escadres en Amérique. Anson reçut ses instructions (1) sept jours après la signature du traité du Pardo, espace de tems trop court pour qu'on en reçût à Londres la nouvelle. Le ministère Britannique avoit donc projeté de violer les engagemens qu'il paroissoit vouloir

(1) Datées du 31 janvier 1739. Voyage autour du monde, par Anson, t. 1, p. 8.

contracter, ou il prévoyoit que la nation refuseroit de les tenir: en conséquence il croyoit devoir profiter de la sécurité de l'Espagne, au mépris de la foi publique.

L'Angleterre se mit bientôt en état de soutenir cette guerre mercantile. Avant les premières négociations, on ne comptoit, dans tous ses ports, que quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne. Près de la moitié étoit encore sur les chantiers, ou avoit besoin de grandes réparations. Il y avoit trente-quatre vaisseaux de cinquante canons, et dix-huit de quarante; mais la plupart de ces bâtimens ne pouvoient tenir la mer sans des radoubs considérables. Un petit nombre de frégates très-foibles, et quelques corvettes achevoient de porter la totalité de ces forces navales à deux cent neuf voiles. On travailla, avec activité, à réparer ces anciens vaisseaux, et on en construisit de nou-

veaux. Des sommes considérables furent versées dans la caisse de la marine, dont la dépense monta à cent quarante-deux millions tournois, les cinq premières années de la guerre.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

HISTOIRE
DES PROGRES
DE
LA PUISSANCE NAVALE
DE L'ANGLETERRE.

LIVRE SIXIÈME.

PLEINE de confiance en ses forces, et de mépris pour celles de ses ennemis, l'Angleterre se promettoit les plus grands succès de cette guerre. Dès que la déclaration en fut rendue publique, le peuple fit éclater sa joie, et le ministère hâta ses préparatifs. L'amiral

Vernon, l'un de ses plus fameux antagonistes dans la chambre des communes, y ayant proposé de s'emparer de Porto-Bello avec six vaisseaux de ligne, son offre fut acceptée. Il tint parole, et l'entreprise réussit, comme il l'avoit annoncé. Mais une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne, commandée par le marquis d'Antin, vice-amiral de France, s'étant montrée dans les mers de l'Amérique, Vernon crut qu'il étoit prudent d'attendre des renforts, avant de pousser plus loin ses conquêtes. En effet, bientôt après, se trouvant à la tête d'une nouvelle flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne, et de plusieurs bâtimens qui transportoient un corps de douze mille hommes, il parut à l'entrée de la baie de Carthagène, et s'empara du fort de Boca-Chica qui la défendoit. Wentworth, officier sans talens et sans expérience, qui commandoit les troupes de débarquement, s'avança vers le fort Saint-Lazare. Egaré par ses guides,

il ne s'approcha de cette place que pour en essuyer tout le feu *. La vigilance et la bravoure de Sébastien d'Eslaba, gouverneur de Carthagène, ne lui laissèrent bientôt plus aucun espoir de réussir. Le général Anglois se plaignoit de n'être pas secondé par Vernon. Cet amiral n'avoit été heureux que par un caprice de la fortune. Dur, présomptueux et entêté, il fut contraint de lever le siége, après avoir vu périr par le fer des ennemis, ou par l'intempérie du climat, une grande partie de ses troupes et de ses équipages.

La nation s'attendoit si peu à ce revers, qu'on avoit déja frappé une médaille avec cette légende, *Carthagène prise*, et sur le revers de laquelle on voyoit l'amiral Vernon, avec ces mots, *au vengeur de la patrie*. L'illusion étant dissipée, on s'en vengea par des murmures et des calomnies. Le minis-

---

* Le 17 avril 1741.

tère fut accusé d'avoir fait manquer cette importante entreprise, pour justifier ses négociations pacifiques, et dégoûter les Anglois de la guerre. Cependant le plan de cette campagne montroit assez combien il en avoit à cœur le succès. Suivant ses instructions, Anson, après avoir doublé le cap Horn, devoit s'avancer dans la mer du Sud jusqu'à l'isthme de Darien, pour y être à portée d'agir de concert avec Vernon. Les vents délivrèrent les colonies méridionales de l'Espagne d'un si grand péril. Celles du Nord furent mises à l'abri d'une invasion par Facédène, qui obligea le général Ogléthorpe de lever le siége de Saint-Augustin, dans la Floride occidentale. La flotte des galions avoit heureusement échappé à la vigilance du vice-amiral Haddock ; il manqua encore par sa lenteur Majorque. Sur ces entrefaites, une escadre Françoise, aux ordres de Court, s'étant jointe aux vaisseaux Espagnols, le

le vice-amiral, qui avoit mis à la voile de Gibraltar, n'osa les attaquer. Il se retira au port de Mahon, laissant transporter en Italie tous les renforts de troupes, et toutes les munitions dont les armées de la maison de Bourbon y avoient besoin.

L'amiral Norris ne fut pas plus heureux dans l'Océan ; deux fois il fit voile avec une forte escadre, vers la côte d'Espagne, sans y rien entreprendre. Il ne put même protéger le commerce de la Grande-Bretagne, auquel les corsaires, sortis principalement des ports de Biscaye, enlevèrent plus de quatre cents bâtimens, estimés quatre millions de piastres. Les négocians Anglois se plaignirent amèrement : il sembloit, selon eux, que la seule intention du ministère étoit d'exposer la nation au mépris et à la raillerie de ses ennemis.

De pareils reproches ne pouvoient regarder que Walpole, dont la retraite fut regardée, par la plupart de ses com-

patriotes, comme un heureux évènement. L'amiral Haddock s'étant aussi retiré, Matthews prit à sa place le commandement des forces navales de l'Angleterre dans la Méditerranée. Il y signala son arrivée par une action dont le souvenir n'a pu encore s'effacer. Je veux parler de l'insulte faite au roi des Deux-Siciles. Le capitaine Martin, détaché par l'amiral, vint sommer ce prince de rappeler ses troupes prêtes à entrer en Lombardie, et de garder une exacte neutralité. Tout étoit disposé au bombardement de Naples, et on n'avoit donné qu'un court espace de tems pour délibérer. Charles se vit donc forcé de promettre tout ce qu'on lui demandoit, et d'expédier la nuit même à ses généraux des ordres conformes à l'engagement qu'il venoit de prendre.

La tempête qu'Anson avoit essuyée en doublant le cap Horn, fut aussi funeste à Pizarre, qui le suivoit avec une escadre Espagnole ; mais l'amiral

Anglois y perdit de plus l'espoir de faire réussir de vastes projets. Vernon voulut seul les exécuter ; et quoiqu'après la levée du siège de Carthagène, il eût encore manqué par sa faute l'expédition de Cuba, il n'eut pas moins de confiance en lui-même. Sa flotte ayant été renforcée de plusieurs vaisseaux, elle mit à la voile de la Jamaïque * pour Porto-Bello. Elle devoit y débarquer des troupes destinées à aller attaquer Panama, en traversant l'isthme de Darien. Une épidémie qui se déclara bientôt parmi elles, empêcha de les débarquer, et Vernon s'en retourna sans avoir fait d'autre exploit que la conquête facile de la petite île de Ruatan, dans le golfe de Honduras.

Les évènemens qui se passoient alors en Europe, rendoient moins attentive la nation Angloise sur la conduite de ses généraux en Amérique. George II,

* Le 9 mars 1742.

ayant pris parti, comme électeur d'Hanovre, pour la reine d'Hongrie, se mit à la tête de ses troupes, avec le projet d'aller renforcer l'armée Autrichienne. Les François l'arrêtèrent au passage du Mein, où ils auroient eu leur revanche de la défaite de Poitiers, sans l'imprudent courage du duc de Grammont. Le maréchal de Noailles qui, par l'habileté de ses manœuvres, avoit triomphé de l'expérience du vieux comte de Stairs, vit avec désespoir George échapper au sort de Jean II; mais le monarque Anglois ne se tira de ce danger imminent, que pour courir le risque de perdre sa couronne.

Dans l'espérance de remonter sur le trône de ses pères, le prince Édouard, petit-fils de Jacques II, vint à cette époque en France, où on lui promettoit des secours. Des troupes étoient déja rassemblées, des bâtimens de transport préparés, et une escadre se trouvoit prête à les convoyer; lorsque l'amiral Norris

parut avec des forces supérieures, et qu'un coup de vent avaria les vaisseaux mouillés dans la rade de Dunkerque. Les plaintes des alliés (1), jointes à ce fâcheux contre-tems, empêchèrent cet armement d'avoir lieu. Le jeune prince se vit forcé de passer sur un petit bâtiment en Ecosse. Il eut bientôt rassemblé un corps de quinze cents hommes, et le gain de l'affaire de Preston * lui ouvrit les portes d'Edimbourg. Il marche ensuite jusqu'à Carlile, qui ne peut lui résister. Londres et toute l'Angleterre sont dans la consternation : on fait venir des troupes de Flandres et d'Allemagne. Les Gallois ne faisant aucun mouvement en sa faveur, les chefs des montagnards Ecossois commençant à murmurer, et leurs Clans à se mutiner, Edouard, au lieu de s'avancer, est obligé de rétrograder. Il entre dans

(1) Mém. de Noailles, t. 6, p. 18.

* Le 27 septembre 1745.

Glascow, et remporte une victoire signalée à Falkirk *. Elle auroit pu être décisive, si le duc de Cumberland n'eût pas marché en Ecosse avec un corps assez considérable de troupes réglées. Ayant passé la Spey, rivière profonde et rapide, sur les bords de laquelle le prince auroit dû l'attendre, Cumberland arrive à Culloden, et se dispose à livrer bataille. Les amis d'Edouard, les chefs Ecossois, vouloient qu'il se retirât; mais les conseils de quelques Irlandois s'accordoient trop avec ceux que son courage lui inspiroit, pour qu'il ne les suivît pas. Il résolut donc d'en venir aux mains. Sa défaite ** étoit inévitable, une partie des siens l'ayant lâchement abandonné dans l'action, et les ennemis étant fort supérieurs par le nombre et la discipline. Après avoir été témoin de la bravoure des Ecossois,

* Le 28 février 1746.

* Le 27 avril 1746.

ce malheureux prince apprit ce qu'il devoit attendre de leur fidélité incorruptible. Leurs montagnes et leurs rochers furent pour lui un asyle assuré. Malgré le prix attaché à la trahison, il ne se trouva point parmi eux un seul traître ; par-tout le même intérêt à sa conservation, par-tout le même zèle pour son salut. Puisse le souvenir de ce peuple vertueux et magnanime ne s'effacer jamais de la mémoire des hommes !

La France avoit cependant fait quelques efforts pour secourir Edouard. Elle s'étoit empressée de lui envoyer des officiers, de l'argent et des munitions ; mais les bâtimens qui les transportoient, étant sans escorte, tombèrent la plupart au pouvoir de l'ennemi. Dufresne et Beaulieu, capitaines Malouins, ayant trompé sa vigilance, pénétrèrent dans la baie de Lok-Nouer, et sauvèrent le dernier rejeton des Stuarts, contre lequel la fortune vouloit encore sévir, en l'arrachant d'un asyle toujours

ouvert aux princes malheureux, et jusqu'alors inviolable.

Le secours des François auroit été sans doute plus efficace, s'ils eussent été moins dépourvus de vaisseaux de guerre. Ce fut alors qu'ils sentirent les funestes effets de la mauvaise politique du cardinal de Fleuri : ce ministre avoit cru, par une économie mal entendue, guérir les plaies du règne précédent, lorsqu'il ne faisoit qu'en préparer de nouvelles. Il avoit laissé la marine royale dans un tel anéantissement que, malgré tout le zèle du comte de Maurepas, il étoit presque impossible de l'en tirer. On manquoit d'argent pour construire de nouveaux bâtimens, et même pour réparer les anciens. Depuis le commencement des hostilités entre l'Angleterre et l'Espagne, on n'avoit accordé par an que quatre millions d'extraordinaire au département de la marine. Cette somme modique fut néanmoins si bien employée, que la France

eut en mer plusieurs escadres, qui firent respecter son pavillon. L'Epinay, Caylus et Roquefeuille en soutinrent l'honneur avec autant de courage que de succès.

La guerre n'étoit point encore déclarée, et ne le fut qu'après les premiers préparatifs de la France, pour seconder les desseins du prince Edouard. Le combat naval dont je vais rendre compte, ne permit plus à l'Angleterre de dissimuler. Les deux nations en vinrent aussitôt à des hostilités ouvertes. Matthews qui commandoit la flotte Angloise dans la Méditerranée, en avoit déja commis plusieurs sur les côtes d'Italie : il força les Génois de faire sortir de leur port des bâtimens chargés d'artillerie et de munitions pour l'armée Espagnole. Ayant appris qu'on en avoit débarqué une certaine quantité à Civita-Vechia avec la même destination, il résolut de bombarder cette ville. Rome étoit dans la consternation. Le

pape eut recours à la médiation du roi de Sardaigne. Matthews se laissa fléchir, rappela ses vaisseaux, et vint bloquer dans le port de Toulon l'escadre Espagnole, qui s'y étoit réfugiée. Après un assez long séjour qu'elle fut contrainte d'y faire, l'amiral François, de Court, reçut enfin ordre d'en protéger la sortie, avec les forces navales de sa nation.

Les escadres Françoise et Espagnole ayant appareillé *, formèrent trois divisions. Les Espagnols devoient être à l'avant-garde ; mais, par un changement de vent, ils se trouvèrent à l'arrière-garde. Navarro, officier Milanois, qui, du service de terre, avoit passé dans celui de mer, les commandoit. Ils avoient douze vaisseaux, dont un étoit à trois ponts. Parmi ceux des François, il ne s'en trouvoit aucun de cette force, mais seize de tout rang en deux divisions. L'une formoit l'avant-garde, con-

* Le 29 février 1744.

duite par Gabaret; et l'autre, le corps de bataille, sous les ordres de leur général, de Court, avec quatre frégates.

Le surlendemain, la flotte Angloise, qui étoit mouillée aux îles d'Hières, leva l'ancre. L'amiral Matthews qui la commandoit, se plaça au corps de bataille; Rowley conduisit l'avant-garde, et Lestock l'arrière-garde. Ces trois divisions se trouvoient formées par trente vaisseaux de ligne, parmi lesquels on en comptoit sept à trois ponts. Quinze frégates, corvettes ou brûlots, faisoient encore partie de cette armée navale.

Les Espagnols, allant à petites voiles, se trouvèrent bientôt éloignés de leurs alliés. L'amiral Anglois, qui avoit l'avantage du vent, profita de cette faute pour couper cette arrière-garde, dont les vaisseaux n'ayant point assez serré la ligne, furent bientôt exposés à essuyer chacun le feu de plusieurs ennemis. Navarro eut seul affaire à trois gros bâtimens; mais ayant reçu deux

légères blessures, l'une à l'oreille, l'autre au pied, et une contusion à la joue, il descendit aussitôt à la cale pour s'y faire panser. Après en avoir forcé l'entrée qu'on lui disputoit, ce général, tranquillement assis sur un cable, demeura dans cet endroit pendant le reste de l'action (1). Ainsi l'escadre Espagnole se vit sans chef; mais son principal vaisseau trouva un intrépide défenseur dans la personne de de Lage, qui venoit d'en prendre le commandement.

Peu secondé par les autres bâtimens Espagnols qui, à l'exception de trois, dont l'un fut démâté et pris, n'eurent pas grande part à l'action, ce brave officier François soutint avec vigueur tous les efforts des ennemis. Quoique son vaisseau eût été désemparé, il les força néanmoins de l'abandonner un

(1) Consultez les Mém. ou Journ. de la campagne navale de 1744, par de Lage de Cueilly, p. 39, 114, 127 et 128.

instant. Matthews s'étant réparé, l'assaillit derechef avec quatre ou cinq vaisseaux. Le péril devint alors imminent; déja un brûlot n'étant éloigné que de quinze pas de la poupe de l'amiral Espagnol, alloit l'embrâser, et l'équipage délibéroit de se rendre, quand de Lage en releva le courage par son exemple et ses discours (1). Il fit pointer ses canons contre ce brûlot, qui auroit été coulé à fond, s'il n'eût pas tout-à-coup sauté en l'air, sans produire aucun effet. On admira l'intrépidité de trois officiers de ce bâtiment qui, manœuvrant pour l'accrocher à l'amiral Espagnol, ne désespérèrent pas jusqu'au dernier moment d'y réussir. Plutôt que de renoncer à leur entreprise, et de se sauver à la nage, ils se dévouèrent à une mort certaine. Enveloppés de flammes, ils furent enlevés par l'explosion des matières com-

(1) Voyez la note XIII.

bustibles, et retombèrent bientôt après en cendres dans la mer.

Les François furent pendant ce tems aux prises avec Rowley et l'avant-garde qu'il commandoit. Trois vaisseaux à trois ponts attaquèrent l'amiral François, qui, après un combat de trois heures, les obligea de se retirer avec toute leur division. De Court s'étant alors apperçu que les Espagnols étoient vivement pressés, revira de bord pour les dégager, quoique le feu eût pris à sa galerie, et qu'un boulet eût emporté la roue de son gouvernail. L'incendie du brûlot lui avoit fait connoître le danger où ils se trouvoient; mais en étant éloigné d'une lieue, et le vent soufflant foiblement, il ne put arriver à leur secours qu'à l'entrée de la nuit.

En le voyant approcher, Matthews tâcha de rallier sa flotte, et abandonna le vaisseau dont il s'étoit emparé. Après l'avoir repris à la vue des Anglois, de Court y fit mettre le feu, et ne pensa

plus qu'à sauver l'amiral Espagnol, à bord duquel il envoya cent cinquante hommes pour le mettre en état de manœuvrer. L'escadre Espagnole étoit alors réduite à sept vaisseaux, les autres ayant quitté la ligne. Cependant Matthews n'osa pas recommencer l'action, quoiqu'il en eût fait le signal. Il se contenta de donner chasse à un de ces bâtimens qui se trouvoit parmi les siens, ayant gouverné, pendant la nuit, sur son fanal. De Court se disposoit à forcer de voiles pour le dégager, lorsque l'amiral Anglois s'en étant apperçu, fit aussitôt cesser la poursuite.

Après être demeuré deux jours en présence des alliés, les Anglois gagnèrent le port Mahon, où ils débarquèrent sept cents blessés, et travaillèrent à se radouber. D'un autre côté, les François escortèrent l'escadre Espagnole jusques dans le port de Carthagène. La mer Méditerranée devint libre pendant quelque tems, et l'armée de

Don Philippe reçut des côtes de Provence toutes les provisions dont elle avoit besoin. L'avantage du combat ne pouvoit donc être disputé aux flottes unies. Navarro s'en attribua seul toute la gloire, et l'Espagne retentit d'invectives contre les François. Ils furent accusés d'avoir eu le dessein de sacrifier leurs alliés : on assura même qu'ils avoient tiré sur eux, et qu'ils s'étoient battus avec les Anglois sans boulets. Toujours la calomnie se prévaut de la crédulité des hommes, pour les porter à la haîne, et leur en inspirer toutes les aveugles fureurs. Les François se virent insultés dans quelques villes d'Espagne, et furent sur le point d'être brûlés dans leurs propres maisons (1).

Navarro, promu au grade de lieutenant général, et décoré du titre de Castille, reçut par-tout les plus grands applaudissemens. Les prédica-

(1) Mém. de de Lage, p. 95, 96.

teurs montèrent en chaire, et y changèrent son nom en celui de la *Vittoria*. Le traitement qu'éprouva de Court fut bien différent. De retour dans sa patrie, il n'y trouva que des désapprobateurs, perdit son commandement, et eut ordre de se retirer dans sa terre. Le sort des amiraux Anglois, Matthews et Lestock, eut assez de ressemblance avec celui des généraux leurs ennemis, c'est-à-dire, qu'il fut à peu près aussi injuste. Ce dernier, qui n'avoit point pris de part à l'action, fut justifié, et parut à la tête d'une nouvelle flotte, tandis que son général se vit réduit à perdre son état, ayant été jugé incapable de servir. Il s'étoit néanmoins conduit avec beaucoup de valeur, et à la fin du combat il avoit été forcé de changer de vaisseau. Parmi tous les reproches peu fondés qu'on lui fit, on n'oublia pas celui de n'avoir pas étendu sa ligne. L'espoir de séparer les Espagnols d'avec les François l'en empêcha : d'ailleurs au-

roit-il pu exécuter cette manœuvre, Lestock, son vice-amiral, étant plus de cinq milles en arrière, lorsque la bataille commença?

Pendant que la Méditerranée étoit le théâtre des premières hostilités maritimes entre la France et l'Angleterre, Anson revint dans sa patrie, après un voyage de trois ans et neuf mois, dans lequel il ne conserva que son propre vaisseau, la tempête ayant fait périr tous les autres. La prise du galion de Manille, estimé plus de sept millions, le dédommagea bien de tous ses malheurs. Devenu par là très-riche, il acquit beaucoup de crédit, et on n'entreprit plus rien sans le consulter. Balchen eut un sort bien différent; l'escadre qu'il commandoit ayant été dispersée par la violence des vents, son vaisseau (1), le plus beau du premier rang qu'il y eût alors, fut le seul qui n'échappa

(1) La Victoire, de 100 canons.

point. Onze cents hommes y périrent avec cet amiral, aussi brave qu'expérimenté.

Vainqueur à Fontenoi et à Rocoux, Louis XV étoit trop occupé de la guerre de terre, pour agir offensivement sur mer. Il se contenta d'y protéger le commerce de ses sujets, et de défendre ses possessions. Le petit nombre de vaisseaux que ce prince employa pour cela, eut d'abord tout le succès qu'il pouvoit en espérer. Macnémara sauva une flotte marchande, et repoussa avec vigueur des ennemis supérieurs qui la poursuivoient *. Le chevalier de Conflans, commandant deux vaisseaux de ligne, et ayant sous son escorte un convoi nombreux, rencontra, sur la côte de l'ouest de Saint-Domingue, une escadre de cinq gros navires de guerre, aux ordres du contre-amiral Mitchel. Elle ne tint pas devant le chevalier,

* Le 25 décembre 1745.

qui seul eut un engagement de près d'une heure avec les trois plus considérables *. Ayant été joint par son second bâtiment, l'action recommença, et les Anglois profitèrent de la nuit pour se retirer. Comme il revenoit en France, il eut connoissance de plusieurs navires marchands, escortés par deux vaisseaux de ligne. Il les approche, les attaque aussitôt, et en prend un avec quelques bâtimens du convoi. Il s'étoit emparé d'un autre du troisième rang, au commencement de cette guerre, où cet officier (1) se signala par son activité et son courage.

Le premier revers que le commerce de France éprouva, fut la prise de Louisbourg, dont les Bostoniens entreprirent le siège à leurs propres dépens. Les Anglois conçurent alors le dessein de s'emparer du Canada, dont cette

---

* Le 16 août 1746.

(1) Depuis maréchal de France, et vice-amiral.

ville étoit regardée comme le principal boulevard ; mais la saison la plus propre à cette expédition ayant été employée aux préparatifs, ils furent obligés d'y renoncer ; et pour ne pas perdre tous leurs frais, qui montoient à dix millions tournois, ils firent sur l'Orient une tentative qui ne leur réussit pas.

Lorsque l'amiral Lestock parut sur les côtes de Bretagne, l'escadre Françoise, aux ordres du duc d'Anville, en étoit partie pour l'Amérique septentrionale : composée de dix vaisseaux de ligne, de cinq frégates, et de plusieurs bâtimens chargés de troupes, elle étoit destinée à mettre le Canada à l'abri des entreprises de l'ennemi. S'il ne paroissoit point, ces forces navales avoient pour objet non seulement de reprendre Louisbourg, mais encore de s'emparer de l'Acadie et de Terre-Neuve (1). Pour exécuter de si grands projets, il falloit

(1) Instruct. du 21 mars 1746.

un général plus habile ; le duc n'avoit qu'un grand nom et du courage : il étoit sans talens et sans expérience. La mésintelligence des officiers qu'on lui donna pour conseil, fut la première cause de ses malheurs. Ayant mis trop tard à la voile, il se jeta fort imprudemment au sud des Açores, où ses vaisseaux restèrent vingt-deux jours en calme. La mauvaise qualité des vivres et la disette d'eau occasionnèrent le scorbut, qui fit des progrès rapides dans les équipages ; une partie avoit péri avant d'entrer au port de Chiboucton. D'Anville y mourut pénétré de douleur, et près de huit mille hommes succombèrent à la fatigue ou à l'épidémie : à peine en eut-on assez pour ramener cette malheureuse escadre, dont trois des principaux bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois.

La Jonquière, qui la commandoit au retour, eut bientôt après, sous ses ordres, cinq vaisseaux de ligne et une

frégate, destinés à convoyer une flotte considérable de bâtimens marchands. Il fut rencontré, à la hauteur du cap Finisterre, par les amiraux Anson et Warren, dont les escadres réunies se trouvoient composées de seize vaisseaux de ligne. Il n'étoit guère possible de résister à des forces si supérieures. La Jonquière fit signal à son convoi de passer sous le vent, en forçant de voiles. On n'y obéit point; alors il résolut de se battre en retraite, ayant renforcé sa ligne de sept vaisseaux de la compagnie des Indes. Après une action de trois heures, il rendit son vaisseau qui se remplissoit d'eau, parce que sa batterie basse s'étoit engagée (1). Aucun des autres bâtimens n'échappa, et le convoi auroit eu le même sort, sans une circonstance qu'il n'est pas inutile de rapporter. Le matin du jour de l'action, Anson ayant envoyé un lieutenant

(1) Lettre de la Jonquière, du 28 mai 1747.

dans une chaloupe, pour s'informer de Warren de la découverte qu'il venoit de faire, celui-ci l'efflota imprudemment avec les siennes, afin de n'être pas embarrassé dans la poursuite des ennemis. Déja même il étoit en leur présence, sans qu'il eût pensé de renvoyer à l'amiral son officier, qu'il attendoit avec impatience, pour donner le signal du combat. Les Anglois passèrent quelques heures dans cette attente, et la Jonquière sut en profiter pour couvrir la retraite de ses navires marchands, qui, fuyant à toutes voiles, arrivèrent, sous l'escorte d'une seule frégate, au lieu de leur destination; neuf seulement, et sept de la compagnie des Indes, devinrent la proie du vainqueur. Dans ces derniers, il s'y trouva beaucoup d'or et d'argent en lingots, qui remplirent vingt chariots, et furent transportés à la bourse de Londres.

Cette guerre fut la première où la France

France adopta l'usage salutaire des autres nations commerçantes, de faire escorter les flottes marchandes par des escadres, ou un certain nombre de bâtimens de guerre proportionné à leurs richesses. L'Angleterre, qui en a toujours senti l'avantage, ne s'est jamais départie de cet excellent systême; mais on a remarqué que toutes les fois que ses convois ont été rencontrés par des forces supérieures, leurs vaisseaux d'escorte ont moins pensé à les défendre, qu'à chercher leur propre salut dans une prompte retraite. La marine Angloise ne s'est donc pas sacrifiée pour le commerce, comme celle de France l'a constamment fait, quand on en a employé les vaisseaux à convoyer des flottes marchandes. Pour leur donner le tems de s'échapper, ils se sont toujours exposés aux périls les plus imminens. Le combat dont je vais parler, offre un nouvel exemple de ce généreux dévouement.

On travailla avec tant d'activité dans les ports de France, que quatre mois après la prise de la dernière escadre, une autre de huit vaisseaux de ligne appareilla * de la rade de l'île d'Aix, ayant sous son escorte deux cent cinquante-deux voiles. Le cap Finisterre étoit devenu fatal aux François; à peine en furent-ils à quatre-vingt-dix lieues, que parut une escadre Angloise, forte de vingt-trois vaisseaux, conduite par le contre-amiral Hawke. L'Etenduère, qui commandoit les François, se voyant sur le point d'être attaqué, fait aussitôt signal aux bâtimens de son convoi de passer sous le vent. Mais pour faciliter cette manœuvre, les vaisseaux d'escorte s'éloignèrent trop les uns des autres. L'arrière-garde n'étant pas assez ralliée au centre, les Anglois en enveloppèrent sur le champ une partie : ce qui engagea le combat.

* Le 17 octobre 1747.

Quatre vaisseaux François, dont l'un fut démâté, et les trois autres entièrement désemparés, se virent d'abord contraints de se rendre. Tous les efforts de l'amiral Hawke se portèrent alors sur celui que montoit l'Etenduère, et qui avoit déja eu affaire à trois, à quatre bâtimens, et successivement à tous ceux de la ligne Angloise. Le mauvais état où il étoit réduit, ne permit pas à son brave commandant de joindre le reste de son escadre. Il avoit à peine commencé à se réparer, que les Anglois revinrent à la charge. Ce fut avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils avoient été renforcés par leurs vaisseaux qui venoient d'amariner les prises. L'amiral François, pris à la fois par les hanches et le travers, entouré de toutes parts, combattu à demi-portée du pistolet, et ayant perdu son grand mât de hune, couroit risque de succomber, lorsque Vaudreuil vola à son secours.

Falloit-il suivre la flotte marchande,

pour la protéger jusqu'à sa destination, ou se poster auprès de son général pour le défendre jusqu'à l'extrémité ? Ce dernier parti, quoique le plus périlleux, mais inspiré par l'honneur, et dicté par le devoir, fut celui que Vaudreuil embrassa avec un courage digne de son nom (1). Il revire de bord, vient à toutes voiles au secours de son général, et se met dans ses eaux, en faisant feu des deux bords sur les vaisseaux Anglois, au milieu desquels il est obligé de passer. Duguay et d'Amblimont tentent en vain de l'imiter ; leurs bâtimens étant bientôt désemparés, ils ne peuvent se défendre, et se trouvent forcés de se rendre. Le premier ne baissa néanmoins son pavillon qu'à l'entrée de la nuit, où les ennemis recommencèrent à canonner avec une nouvelle viva-

(1) Il fit une manœuvre admirable et l'action la plus brillante, dit l'Etenduère dans sa lettre au ministre, du 9 novembre 1747.

cité le commandant François et son généreux défenseur. Aussi étonnés de la manière fière de celui-ci, que fatigués d'un combat meurtrier, ils avoient donné à l'un et à l'autre le tems de respirer, et avoient même paru un instant les abandonner.

Ce dernier effort ne réussit pas mieux à Hawke que les premiers ; cinq de ses vaisseaux, après un engagement d'une demi-heure, se retirèrent encore avec de nouveaux dommages. L'Etenduère profita de leur retraite pour faire fausse route, et se dérober pendant la nuit à ses ennemis. Son équipage ayant combattu toute la journée, sans prendre aucune subsistance, avoit besoin de repos. Le nombre de ses morts et de ses blessés étoit peu considérable. Quoique le corps de son navire eût reçu cent quarante-cinq boulets, et dix-huit à la flottaison (1), cependant il lui donnoit

(1) De 4000 boulets qu'on tira à ce vaisseau,

moins d'inquiétude que le délabrement de toutes ses manœuvres; ce qui l'obligea de se faire prendre à la remorque par celui de Vaudreuil. S'étant ensuite régréé, l'Etenduère voulut être pourtant mené de cette manière et comme en triomphe dans la rade de Brest. Un pareil ordre honore infiniment ce général : c'étoit un rayon de plus à sa gloire, que la jalousie seule auroit pu ternir. Si, dans ce combat, les François perdirent, à cause de l'infériorité de leurs forces, plusieurs vaisseaux de ligne ; du moins retirèrent-ils de leur valeur un grand avantage, celui de sauver toute leur flotte marchande.

Celles qu'escortoit le brave Dubois de la Motte furent aussi heureuses. N'ayant avec lui qu'un vaisseau et une frégate,

---

appelé le Tonnant, de 80 canons, il en reçut 800, soit dans sa mâture, soit dans le corps : il en envoya 1842.

cet officier avoit été attaqué, au sortir de la Martinique *, par quatre navires du troisième et du quatrième rangs. Attirant sur lui tout leur feu, il les empêcha d'entamer son convoi destiné pour Saint-Domingue. Sur la côte de cette île, il eut encore à repousser les efforts de trois autres vaisseaux. Les siens, alors en nombre égal, revirèrent par la contre-marche, et serrèrent toujours, le plus qu'ils purent, les ennemis **. Cette manœuvre fut répétée six fois ; et l'escadre Angloise, après s'être battue durant quelques heures, tint le vent pour gagner la Jamaïque. Les bâtimens confiés à la vigilance du capitaine François, échappèrent une seconde fois au péril qui les menaçoit. A son retour, il ne se conduisit pas avec moins d'habileté. Neuf vaisseaux parurent dans le dessein d'intercepter sa flotte : ils ne remportè-

* Le 29 novembre 1746.

** Le 5 avril 1747.

rent d'autre avantage que celui de la disperser, parce qu'il avoit évité de faire aucun signal de nuit, pour ne pas donner connoissance de sa marche. Les Anglois ne laissèrent pas de le poursuivre ; mais il leur en coûta la perte d'un vaisseau commandé par le lord Keppel, qui périt sur des rochers à l'entrée de la Loire.

Cette guerre se passant de la part des alliés à défendre leurs convois, et de la part des Anglois à les attaquer, ces derniers étoient donc maîtres de la mer. Dans presque tous les parages, ils avoient des vaisseaux. Erskine, qui en commandoit deux, ayant rencontré un navire du troisième rang, qui transportoit de la Havane en Europe un trésor considérable, fit ses efforts pour s'en emparer ; mais il fut désemparé et obligé de se retirer. Le capitaine Espagnol, Pierre de la Cerda, après avoir laissé son précieux chargement à Cadix, alloit désarmer au Ferrol,

lorsqu'il trouva sur sa route une escadre Angloise, dont Hamilton se détacha avec un bâtiment du quatrième rang et deux frégates pour le poursuivre. Le combat s'engagea bientôt, et ne finit que par le désastre de ce vaisseau qui sauta en l'air. Les mêmes frégates, accompagnées d'un navire à trois ponts, commandé par Buckle, atteignirent encore le lendemain * la Cerda. Il montra le même courage dans cette nouvelle action, qui dura six heures. Le vaisseau ennemi y reçut plusieurs coups de canon à fleur d'eau, et Buckle se disposoit à faire passer son équipage à bord des deux frégates, et à prendre la fuite, au moment que le brave officier Espagnol se vit contraint d'amener son pavillon, n'ayant plus ni poudre ni boulets. De pareils combats, en honorant le vaincu, doivent toujours faire craindre au vainqueur quelques revers de fortune.

---

* Le 19 octobre 1747.

Les Anglois en venoient d'essuyer un aux Indes, capable d'y ruiner entièrement leur commerce, si la Bourdonnais eût été mieux secondé dans l'exécution de ses desseins. Cet officier François étoit d'une activité d'esprit peu commune, d'un génie fécond en ressources. Egalement infatigable dans les préparatifs, et intrépide dans l'action, aussi propre à établir une colonie, à fonder une ville, à créer des arsenaux, qu'en état d'assiéger une place, de commander une armée et de faire manœuvrer une flotte, il avoit montré combien étoient utiles ses vastes connoissances, et ses rares talens, dans le gouvernement de l'île de France, où il se trouvoit lorsque la guerre fut déclarée.

A peine la Bourdonnais en est-il informé, qu'il médite des projets, dont l'exécution auroit entraîné infailliblement la perte des établissemens des Anglois aux Indes, si l'espérance chimérique d'une neutralité dans cette

partie du monde, n'eût pas d'abord empêché le ministère de les suivre. Mais bientôt détrompé, il envoie des ordres pour agir offensivement, et promet des secours. Ils arrivent enfin, après s'être long-tems fait attendre : c'étoit un seul vaisseau de ligne, et quelques bâtimens marchands. La Bourdonnais entreprend d'en former une escadre : il n'a point de matelots ; il compose ses équipages, ou il en augmente le nombre avec des noirs. Il manque de canons ; il prend ceux destinés à la défense de l'île de France. Il n'a point de vivres ; il va en chercher à Madagascar. Dans cette traversée, assaillis d'une violente tempête *, ses vaisseaux sont tous désemparés, plusieurs démâtés, un fait naufrage, et celui qu'il monte est sur le point d'être englouti dans les flots. Rien ne l'étonne, rien ne l'embarrasse. Arrivé dans la baie d'Antongil,

* Le 5 avril 1746.

et mouillé près de l'île Marotte, dont les bords sont escarpés, aussitôt il choisit le seul endroit propre à un quai. Des ateliers s'élèvent pour y travailler aux mâtures qu'on tire du sein des terres, à travers les marais et les fondrières, où il pratique des chaussées. Il rend même une rivière navigable pour faciliter les transports. Une corderie est établie ; et en dédoublant ses cables, il se procure des agrès. Il rassemble tous les vieux fers, ceux du lest, construit des forges, dresse des ouvriers ; et les cercles de ses mâts sont façonnés. Tout cela, malgré des pluies continuelles, une épidémie, la nonchalance ou la mauvaise volonté de quelques officiers, fut exécuté avec tant de diligence et un travail si opiniâtre, qu'en quarante-huit jours son escadre, composée de neuf bâtimens, put tenir la mer.

Celle que commandoit le capitaine Anglois, Peyton, étoit inférieure en nombre de voiles, mais bien supérieure

par le calibre des canons, d'ailleurs mieux approvisonnée et bien équipée. Ses vaisseaux plus légers et plus faciles à manœuvrer joignirent, à tous ces avantages, celui du vent, lorsqu'ils rencontrèrent la Bourdonnais à la hauteur de Négapatan *. Cependant les Anglois ne s'approchoient de lui qu'avec circonspection, et ne commencèrent le combat qu'à quatre heures du soir, afin de pouvoir se dérober, à la faveur des ténèbres, aux coups de leurs ennemis, s'ils ne pouvoient leur résister : c'est ce qui arriva, après une canonnade très-vive de part et d'autre. Quoique Peyton eût assisté à plusieurs actions, il avoua qu'il n'en avoit jamais vu une aussi chaude. Autant les François furent d'abord empressés d'en venir à l'abordage, autant les Anglois cherchèrent à l'éviter, et l'on ne put jamais les approcher qu'à portée de mitrailles.

* Le 7 juillet 1746.

Déterminés enfin à la retraite, ils se réfugièrent dans la baie de Trinquemalé, où la Bourdonnais, après avoir débarqué ses malades et ses blessés à Pondichéri, étoit résolu d'aller les brûler. A son approche, ils évitèrent un pareil malheur par la supériorité de leur marche, et laissèrent le général François maître de la mer, sans opposer d'autres obstacles à l'exécution de ses projets.

Le premier étoit de faire le siége de Madras. Malgré la foiblesse de ses moyens, et le petit nombre de ses troupes, il força cette place à capituler *. Le gouverneur lui ayant proposé de se retirer moyennant une somme d'argent, la Bourdonnais répondit : » Je ne » vends point l'honneur ; le pavillon de » mon roi sera arboré sur Madras, ou je » mourrai au pied de ses murs (1). «

---

* Le 21 septembre 1746.

(1) Mém. pour le sieur de la Bourdonnais, p. 72.

De malheureuses jalousies, un contre-ordre secret de la cour, et une horrible tempête l'empêchèrent de continuer ses conquêtes.

Les Anglois se flattèrent de mieux réussir, et d'enlever, dans une seule campagne, tous les établissemens François au-delà du cap de Bonne-Espérance. En conséquence Boscawen parut dans ces parages avec les plus grandes forces navales qu'aucune nation Européenne eût encore rassemblées dans les Indes orientales. Sa flotte se trouva composée de trente vaisseaux, dont il y en avoit treize de ligne, et dont les moindres étoient de cinq cents tonneaux. Après une tentative inutile sur l'île de France, il vint assiéger Pondichéri. Ayant voulu commander lui-même l'armée, son ignorance dans les opérations de terre, lui fit commettre des fautes dont les François surent profiter. Le long séjour de cet amiral au cap de Bonne-Espérance l'avoit empêché

d'arriver assez tôt dans l'Inde. Le tems de la mousson orageuse approchant, il en craignit les effets, soit pour ses troupes, soit pour ses vaisseaux, et se retira * avec une perte considérable d'hommes.

Dupleix, sans s'être jamais exercé au métier des armes, eut toute la gloire de la défense de Pondichéri. Il dut en partie ce succès aux troupes que la Bourdonnais avoit laissées dans l'Inde, et au secours qu'y conduisit Bouvet, marin habile et expérimenté. En arrivant de l'île de France, celui-ci apprit qu'une escadre Angloise, fort supérieure à la sienne, étoit sur la côte de Coromandel. Aussitôt il fit voile directement au fort Saint-David, auprès duquel les ennemis, que Griffin commandoit, étoient mouillés et retenus par le vent qui souffloit du côté de la mer, ou brise du large. Ce dernier croyant que le commandant François vouloit engager l'ac-

---

* Le 6 octobre 1747.

tion, s'y prépara; mais Bouvet mit pendant la nuit toutes ses voiles dehors, et débarqua le lendemain * à Madras les troupes et l'argent qu'il avoit à bord de ses vaisseaux. Ayant ainsi rempli l'objet de sa mission, il s'en retourna tranquillement, avec la gloire d'avoir trompé, par l'habileté de ses manœuvres, un amiral Anglois.

En Amérique, les Anglois eurent des succès, qui ne purent les dédommager des revers qu'ils avoient éprouvés en Asie. Knowles, informé par les contrebandiers qui approvisionnoient la partie du sud de la colonie Françoise de St.-Domingue, du mauvais état du fort St.-Louis, s'y présenta, le prit sans peine, et le démolit. Ayant ensuite mis à la voile pour Saint-Jago de Cuba, il fit de vains efforts pour s'emparer de cette ville. De retour à la Jamaïque, il en appareilla bientôt après avec sept

* Le 11 juin 1748.

vaisseaux de ligne. Etant en croisière près de la Havane, il eut connoissance d'une escadre Espagnole, composée de six vaisseaux et d'une frégate, aux ordres de Reggio. Celui-ci se battit *, pendant cinq heures, avec beaucoup de courage ; mais, pressé par les ennemis, et ayant perdu tous ses mâts, il fit échouer, ensuite brûler son bâtiment. Knowles, désespéré de n'avoir pas eu dans cette action plus de succès, eut l'imprudence de mettre tous ses capitaines au conseil de guerre. Il y fut lui-même admonété avec deux de ses officiers. Des récriminations souvent injustes et toujours amères, produisent, dans de pareilles circonstances, des haînes particulières, aussi funestes au bien du service qu'au repos des familles. L'amiral eut une affaire d'honneur, dont il se tira sans effusion de sang. Deux capitaines de son escadre, Innes et Clarke, se battirent

* Le 12 octobre 1748.

au pistolet ; le premier fut blessé grièvement, et mourut le lendemain ; le second fut jugé, condamné pour meurtre, et obtint sa grâce, au mépris de tous les principes de justice et de politique.

Malgré leur supériorité, les Anglois n'avoient pu garantir leur commerce des pertes que les corsaires, sortis des ports de France et d'Espagne, n'avoient cessé de leur faire essuyer durant le cours des hostilités. Plusieurs familles de négocians se trouvèrent par là réduites à la mendicité. Le parlement recevoit tous les jours de nouvelles plaintes, sans pouvoir en tarir la source. Leurs ennemis évitèrent de pareilles extrémités, en donnant des escortes à leurs flottes marchandes. Leurs colonies furent approvisionnées, et leurs manufactures travaillèrent. Des négocians François firent même d'assez grosses fortunes, et leurs vaisseaux ne manquèrent jamais d'assurance.

La guerre de terre duroit depuis

long-tems, et la France s'épuisoit à la soutenir. La paix étoit pour elle nécessaire, mais il ne falloit pas en précipiter la conclusion. Il n'y a point de congrès où les affaires aient été traitées avec moins de patience, et moins de maturité que dans celui d'Aix-la-Chapelle (1). Les plénipotentiaires se contentèrent d'ébaucher les matières les plus importantes, et signèrent à la hâte des articles défectueux. Une femme, célèbre par ses charmes et par une place enviée, laissa perdre aux François le fruit de leurs conquêtes, pour assurer mieux la sienne. Tout céda à son impulsion secrète, et tout fut conclu avant que d'avoir rien terminé.

Quoique les Anglois eussent reçu d'abord la nouvelle de la paix avec joie, cependant bientôt des politiques du parti de l'opposition, parmi lesquels on comptoit le prince de Galles lui-même,

(1) Mably, droit public de l'Europe, t. 3, p. 156.

prétendirent que l'honneur et l'intérêt de la nation avoient été sacrifiés par les négociateurs Anglois. La condition vaine et inutile que la France exigea de garder deux personnes de distinction en ôtage, jusqu'à ce qu'on lui eût restitué Louisbourg, parut humiliante. La manière dont ses anciens différends avec l'Espagne avoient été arrangés, fut blâmée avec encore plus de raison : on ne les termina que quelques années après, par le traité de Buen-Retiro*. Cette dernière Puissance s'y débarrassa enfin de l'Assiento, et demeura libre de régler le commerce de ses colonies, sans être gênée par aucun engagement.

Ce traité assuroit le repos de l'Espagne, que les Anglois ne cherchoient pas alors à troubler. Toute leur politique paroissoit n'avoir d'autre objet que d'étendre leurs possessions dans l'Amérique

* Signé le 5 octobre 1750.

septentrionale, quoique leur véritable dessein fût d'anéantir le commerce et la marine de la France, en abusant des dispositions pacifiques de Louis XV. La nation Angloise se plaignoit hautement de n'avoir retiré aucun fruit des dépenses immenses que la dernière guerre lui avoit occasionnées. Mécontente de la conduite de ses plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, elle ne leur pardonnoit pas de s'être pressés de conclure un traité dont une seule clause pouvoit lui devenir avantageuse. » Toutes choses d'ailleurs, y lisoit-on, seront » remises sur le pied qu'elles étoient, » ou devoient être avant la présente » guerre. « Cette manière de s'exprimer servit bientôt de prétexte aux demandes de l'Angleterre.

Elle revendiqua non seulement l'Acadie, ou nouvelle Ecosse, qui lui avoit été cédée par le traité d'Utrecht, en poussant les limites de cette contrée jusqu'à la rive méridionale du fleuve

Saint-Laurent, mais encore une vaste étendue de pays au-delà des Monts-Apalaches, et la possession des bords de l'Ohio, rivière importante, qui servoit de canal de communication entre le Canada et la Louisiane. Portant ensuite leurs regards sur le golfe du Mexique, les Anglois prétendirent que les îles, appelées alors neutres, leur appartenoient, parce qu'ils prévoyoient combien la culture en seroit avantageuse à leur commerce ; et qu'en étant les maîtres, ils nuiroient beaucoup à celui de leurs rivaux. Des commissaires furent nommés de part et d'autre : ils ne convinrent de rien, et publièrent de longs mémoires plus propres à satisfaire la curiosité des politiques oisifs, qu'à terminer les différends des deux nations. Le ministère Anglois ne cherchoit point à en tarir la source ; il ne vouloit que gagner du tems, pour profiter de la sécurité dans laquelle ces négociations plongeoient le conseil de Louis XV,

toujours se confiant en la justice de sa cause, toujours livré aux incertitudes de la foiblesse.

Les premières étincelles d'une guerre sourde se manifestèrent alors en Amérique. Les Anglois franchirent les Monts-Apalaches. Le meurtre de Jumonville et la vengeance qu'en tira son frère, Villiers, furent les effets de cette démarche. Des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par les deux cours commencèrent à cette époque. Les François se virent attaqués dans les forts qu'ils avoient bâtis dans l'isthme de l'Acadie, pour servir de barrières aux entreprises de leurs ennemis qui s'en emparèrent. Le général Braddock s'étant avancé sur les bords de l'Ohio, y perdit la vie avec la plus grande partie de ses troupes. On trouva dans ses papiers l'ordre qui lui avoit été donné, d'enlever tous les habitans du Canada, de les transporter à bord des vaisseaux de sa nation, pour les conduire en

France

France (1) ; et c'étoit au moment que le duc d'Albermale, ambassadeur d'Angleterre, y déclaroit que » le roi son » maître avoit envoyé des ordres positifs pour faire cesser toute voie de fait, » en attendant que les difficultés fussent » terminées à l'amiable. «

Pendant que la possession de quelques pays incultes de l'Amérique septentrionale étoit encore l'objet des négociations en Europe, entre deux peuples rivaux, ils étoient en armes, l'un contre l'autre, dans les riches contrées de l'Asie. Les Anglois, uniquement occupés de leur trafic, y payoient tribut à plusieurs Puissances, lorsque les François accordoient un asyle généreux à la famille du nabab d'Arcate, et que leur chef, Dumas, répondoit au général Marate qui lui demandoit une somme d'argent, « que sa patrie ne

(1) Pièces justific. du Mémoire de la France, n°. XIII.

» produisoit que du fer et des soldats. «
Dupleix profita de la considération qu'avoit donnée à sa nation la conduite de son prédécesseur, et l'augmenta lui-même par la défense de Pondichéri. On le vit bientôt former les plus vastes projets, et les exécuter avec autant d'activité que de sagesse. Chandasaëb lui dut la nababie d'Arcate, et Mousafertzingue la soubabie du Dekan. Le premier lui donna en reconnoissance un grand nombre d'aldées, ou villages, aux environs de Pondichéri; et le second, l'administration souveraine de tout le pays au sud de la rivière de Khrisna, c'est-à-dire, une étendue de terrein presque aussi considérable que la France, et assura à la compagnie Françoise l'importante ville de Mazulipatan. Il n'en falloit pas davantage pour réveiller la jalousie des Anglois; aussi ne tardèrent-ils pas à épouser la querelle des princes Indiens, ennemis de ceux dont Dupleix avoit appuyé les

prétentions. Les hostilités durèrent près de cinq ans, et avec divers succès: elles ne furent terminées que par un traité provisionnel (1), où les François firent bien des sacrifices ; mais leur plus grande perte fut celle de Dupleix, qui avoit appris aux Européens à mépriser les nombreuses armées des Indiens, et osé former un plan de domination sur ce peuple, dans un tems où l'on avoit une haute idée du gouvernement Mogol, et où l'insolence de ses plus bas officiers étoit honteusement soufferte. Le plan adopté aujourd'hui par les Anglois auroit dû mériter un meilleur traitement à celui qui le conçut et l'exécuta le premier. Le rappel de cet homme d'un rare génie porta un funeste coup aux intérêts de la France dans cette partie du monde (2).

---

(1) Signé à Pondichéri, le 26 décembre ; et à Madras, le 31 du même mois 1754.

(2) Hist. des guerres de l'Inde, t. 2, p. 401, etc.

Les Anglois y employèrent leurs forces navales, après la conclusion du traité dont je viens de parler, à réprimer les brigandages des Angrias, pirates d'origine Marate, qui infestoient la côte de Malabar. Ils n'avoient que des bâtimens appelés grabs, dont les plus forts étoient du port de trois cents tonneaux. Les autres consistoient en galivats, barques à rames, de soixante-dix tonneaux. Les premiers portoient du canon de douze, et les seconds en avoient jusqu'à six ou huit de deux à quatre livres de balles. Ces navires, d'une construction particulière, tirant peu d'eau, fort légers et faciles à manœuvrer, attaquoient par l'avant et l'arrière de gros vaisseaux Européens, les dématoient, ensuite les enlevoient à l'abordage. Les Portugais et les Hollandois, avec des escadres bien armées, n'avoient pu réduire ces corsaires qui venoient tout récemment de livrer un combat à trois bâtimens de cette der-

nière nation, un de cinquante canons, et deux de trente-six et de dix-huit. Ils s'étoient emparés de celui-ci, et avoient brûlé les autres. Le pavillon Anglois n'avoit pas été plus respecté ; et afin d'en tirer vengeance, James partit de Bombay. De concert avec les Marates, il se présenta devant les forts des Angrias, et en prit plusieurs. Ces brigands restèrent encore les maîtres de Gériah, leur principale place d'armes et leur répaire ordinaire, d'où ils ne sortoient avec huit grabs et quarante à cinquante galivats, que pour courir les mers. L'amiral Watson, ayant sous ses ordres quatorze voiles, dont quatre étoient des vaisseaux de ligne, parut à la vue de ce port, et y trouva la flotille ennemie à l'ancre. Il fit aussitôt avancer ses galiotes. Dix minutes après qu'elles eurent commencé à tirer, une bombe tomba sur un des grabs, et y mit le feu. Les bâtimens Angrias étant attachés les uns aux autres, l'incendie se

communiqua rapidement ; et en moins d'une heure cette petite flotte qui, depuis cinquante ans, étoit la terreur de la côte de Malabar, fut entièrement détruite. Le lord Clive débarqua avec un corps de troupes ; et la forteresse, malgré sa situation avantageuse, ne fit qu'une légère résistance. Plus de deux cents pièces d'artillerie, des provisions militaires et navales de toute espèce, etc., devinrent la récompense du vainqueur (1).

Dans le tems que les Anglois châtioient les pirates en Asie, on les accusoit d'en exercer eux-mêmes la profession dans les mers de l'Europe et de l'Amérique. En moins de neuf mois, ils équipèrent six escadres, toutes destinées à détruire le commerce des François, et à protéger les essains de corsaires qui sortoient de leurs propres

(1) Mém. du colonel Lawrence, t. 1, p. 233. Horme, hist. des guerres de l'Inde, t. 2, p. 468, etc.

ports. Avant la déclaration de guerre, leurs prises montèrent à trois cents bâtimens, dont cent quatre-vingt-cinq étoient richement chargés; les autres appartenoient à de simples caboteurs, ou à des pêcheurs de morue. La valeur totale en fut estimée trente millions tournois. L'amiral Boscawen ayant rencontré, près des bancs de Terre-Neuve, deux vaisseaux de ligne, que le brouillard avoit séparés d'une flotte Françoise, les assura qu'on étoit en paix; ensuite il les attaqua et les prit. Une conduite si étrange étoit conforme à celle du ministère Britannique, qui, ne cessant de faire de nouveaux armemens, protestoit toujours au trop crédule ambassadeur de France, le duc de Mirepoix, » que son intention n'étoit pas de donner atteinte à la paix générale, ... et » que certainement les Anglois ne commenceroient pas les hostilités. «

A cette époque, combien de négocians François, victimes de cette poli-

tique insidieuse, furent ruinés ! Que de matelots de cette nation, entassés dans différentes prisons, y souffrirent du défaut de subsistances, ou n'eurent d'autre ressource que de servir contre leur patrie ! Ces procédés inhumains, avouons-le pour l'honneur de la nation Angloise, furent désapprouvés par ceux qui en étoient la partie la plus éclairée. Le ministère Britannique, pour avoir l'apparence de justice, fit mettre en séquestre les cargaisons des navires pris avant la déclaration, promettant de les livrer aux capteurs, si la rupture avoit lieu. Celles qui se trouvèrent composées de poissons, et d'autres denrées faciles à se corrompre, se pourrirent ; et afin d'éviter la contagion, on fut obligé de les jeter à la mer, ensorte que les armateurs Anglois et les propriétaires François en furent également frustrés.

Les premières années de la guerre répondirent à ces commencemens. A

la fin de la seconde, les négocians de France avoient déja perdu cinq cent dix navires expédiés pour différentes colonies, sans y comprendre tous ceux qu'on employa au grand cabotage, et aux pêches de Terre-Neuve. Les assurances qui avoient d'abord été à quarante-cinq, à cinquante pour cent, finirent par cesser entièrement. On crut alors suspendre la ruine totale, et sauver de la disette, les îles Françoises en Amérique, par l'admission des neutres. Le mal ne fit qu'empirer : tout resta dans une fatale inaction : on n'équipa plus de vaisseaux ; l'industrie languit, et l'espoir même d'un heureux changement s'évanouit. L'état de la marine royale ne permettoit pas aux flottes marchandes d'en attendre une protection nécessaire.

Cet état n'étoit pas florissant, lorsque les hostilités commencèrent : on ne comptoit, dans tous les ports de France, que soixante-trois vaisseaux

de ligne, dont trois étoient hors de service, et trois autres venoient d'être pris. Huit avoient besoin de refonte, et quatre se trouvoient encore sur les chantiers. La plupart des quarante-cinq qui restoient, ne pouvoient aller à la mer sans radoub. Il n'y avoit ni mâtures, ni agrès, et l'artillerie manquoit. On étoit dans une si grande disette de bois de constructions, qu'on désespéroit de voir la marine royale s'augmenter. Enfin le ministère ne prenoit aucune mesure pour combattre les ennemis à forces égales. » J'ignore, disoit dans cette circonstance le maréchal de Noailles, » si l'on a un projet fixe et bien médité. » On ne pense à rien ; on désapprouve » même ceux qui se donnent la peine » de penser à quelque chose (1). «

Un spectacle bien différent s'offroit en Angleterre aux observateurs ; ils y appercevoient des plans combinés

(1) Mém. de Noailles, t. 6, p. 240.

avec habileté, et des forces capables de les mettre en exécution. Celles de mer montoient à quatre-vingt-neuf vaisseaux de ligne, dont seize étoient à trois ponts; à trente-deux bâtimens de cinquante canons, à quatre-vingt-onze frégates, etc. Les arsenaux étoient pleins d'approvisionnemens de toute espèce, et les chantiers couverts de bois. Tout étoit en activité dans les ports, soit pour réparer les anciens vaisseaux, soit pour en construire de nouveaux. L'escadre de l'amiral Byng en étoit sortie depuis quelque tems, pour venir au secours de Mahon que les François menaçoient.

Par les efforts de l'actif Machaut, ils venoient de mettre à la mer douze vaisseaux de ligne, qui avoient escorté un corps de troupes aux ordres du maréchal de Richelieu, et protégé sa descente dans l'île de Minorque. Ils y trouvèrent une division de deux vaisseaux et de deux frégates, que le marquis de

la Galissonnière, commandant l'escadre Françoise, laissa échapper : ayant été trompé par de faux avis, il les croyoit désarmés. Cette division se joignit à Byng, qui se trouva avec treize vaisseaux de ligne, dont un étoit à trois ponts. Cet amiral appareilla de la rade de Gibraltar, et arriva devant le port Mahon, non seulement avec le dessein d'y jeter du secours, mais encore avec l'intention de combattre les forces navales qui bloquoient cette importante place.

A la vue des ennemis, la Galissonnière cherche à gagner l'avantage du vent, ce qui l'oblige à s'éloigner de sa station ; ainsi Byng auroit eu, pendant trente-six heures, le tems de secourir Mahon (1), s'il avoit su profiter de cette circonstance : mais cet amiral ne pensoit qu'à se disposer au

(1) Observ. sur la marine militaire de France, p. 85, etc.

combat. Le lendemain * les deux escadres s'étant approchées, celle de France sous le vent, et l'autre au vent, l'action commença. L'arrière-garde Angloise essuya la première tout le feu de l'avant-garde Françoise que commandoit le chevalier de Glandeves. Son adversaire West fut si maltraité, qu'il ne lui riposta bientôt plus. Quoique Byng ne se trouvât pas secondé par tous les vaisseaux de sa division, deux n'ayant pas tardé à quitter la ligne, il ne laissa pas d'attaquer le corps de bataille des François avec assez de résolution ; mais ce fut sans succès. Tous les efforts se portèrent alors sur leur arrière-garde : elle étoit si serrée, et la Clue, son chef, se conduisit avec tant de vigueur, que l'amiral Anglois se détermina à la retraite. Il avoua depuis, » qu'une » grande partie de son escadre étant » hors de combat, il y auroit eu de l'im-

* Le 21 mai 1756.

» prudence à retourner à la charge sur
» un ennemi qui, dès le commence-
» ment de l'action, avoit toujours eu
» l'avantage, et qui n'avoit encore rien
» perdu de ses forces (1). «

En voyant les Anglois se retirer, après une action de deux heures et demie, la Galissonnière crut devoir s'approcher d'eux; mais une partie de ses vaisseaux étoit trop sous le vent, il ne put exécuter la manœuvre qu'il s'étoit proposé de faire (2). Il avoit ordre de ne point s'éloigner de Mahon; en conséquence il reprit sa station à l'entrée de ce port, et laissa Byng continuer tranquillement sa route jusqu'à Gibraltar. Trois vaisseaux de cet amiral étoient fort maltraités, et couroient vent arrière sur la côte d'Afrique, pompant des voies d'eau considérables. Si

---

(1) Discours prononcé devant ses juges, le 18 janvier 1757.

(2) Voyez la note XIV.

les François, au lieu de bloquer la place assiégée avec quelques frégates, eussent poursuivi leurs ennemis, ces trois bâtimens seroient vraisemblablement tombés en leur pouvoir.

Malgré la fuite de Byng, le général Blackeney, qui commandoit dans le fort Saint-Philippe, la principale défense de l'île, ne se résolut à capituler, que lorsque les assiégeans, conduits par le prince de Beauveau et plusieurs autres officiers, en eurent enlevé les ouvrages extérieurs, avec ce brillant courage qui distingue leur nation. La nouvelle de la perte de cette place ne parvint en Angleterre qu'après la déclaration de guerre *. Les ministres, pour se soustraire eux-mêmes à la censure, cherchèrent à attirer sur Byng toute l'indignation publique.

Les instructions de cet amiral por-

* Le 17 mai 1756.

toient de bloquer les vaisseaux François dans le port de Toulon, ou de les faire suivre jusqu'es dans l'Océan, s'ils osoient franchir le détroit. On ne pouvoit rendre Byng responsable de pareils ordres, dont les ministres auroient bien voulu dérober la connoissance à la nation ; mais il fallut les produire au conseil de guerre, devant lequel cet officier comparut. Il y fut condamné à mort pour n'avoir pas fait tous les efforts qu'on devoit attendre de lui. Ce manque d'énergie méritoit-il donc un jugement si sévère ? Les membres du conseil en témoignèrent assez leurs remords, en écrivant au roi, qu'ils ne pouvoient lui cacher le trouble de leurs ames, lorsqu'ils s'étoient vus forcés de condamner un homme suivant l'excessive rigueur des ordonnances militaires. Quel contraste n'offroit pas ce jugement avec la sagesse des institutions civiles de leur patrie, où la loi tend elle-même une

main secourable aux accusés (1)? Ces juges finissoient leur lettre par implorer la clémence du monarque en faveur de Byng, » autant pour le repos de » leur conscience, que pour lui rendre » justice. « Ce prince fut inflexible, croyant faire cesser par là les murmures de son peuple. La suite prouva que cet exemple lui avoit été salutaire. On mit toute la dureté de la haîne dans l'exécution de la sentence, à laquelle l'amiral Forbes, un des commissaires, refusa de mettre son nom, disant que » lorsqu'il s'agissoit de signer un acte » pour répandre du sang, un homme » ne doit être guidé que par le mouve- » ment de sa propre conscience, et non » par l'opinion d'autrui. «

Le mécontentement ne fut cependant point appaisé, et George II se trouva forcé de changer de ministres. Telle est l'influence de la nation An-

(1) Voyez la note XV.

gloise sur ceux qui la gouvernent ; influence salutaire, qui, chez elle, devient un principe toujours actif de patriotisme. Pitt, appelé d'abord au conseil d'état, ensuite obligé d'en sortir, reprit alors sa place à laquelle le vœu général le portoit. Il s'y maintint autant par la force de son éloquence et l'ascendant de son caractère, que par l'heureux succès de ses entreprises. Cet homme d'un rare génie savoit non seulement former de bons plans, mais encore en assurer l'exécution. La sagesse et l'harmonie de ses mesures offrirent bientôt un contraste frappant avec la conduite du ministère François. Celui-ci venoit de s'engager imprudemment dans une guerre de terre dont l'Allemagne étoit le théâtre. Le gain de la bataille d'Hastembeck, et la capitulation des troupes Angloises et Hanovriennes à Closter-Seven sembloient justifier ses vues ; lorsque, par sa négligence à ratifier les articles de cette

convention, les vaincus profitèrent de la victoire du roi de Prusse à Rosbak, pour reprendre les armes. Dès lors on prévit, et le maréchal de Noailles osa l'écrire à Louis XV, » qu'une division » si funeste absorberoit tout, et que le » dénouement seroit de laisser les An- » glois plus puissans qu'ils n'avoient ja- » mais été, par conséquent les maîtres » du sort de la France en particulier, » et de l'Europe en général (1). «

Cependant l'Amérique fixoit encore tous les regards, et l'Angleterre avoit résolu d'y faire les plus grands efforts. Quoique ses colons s'y fussent apperçus qu'elle avoit entrepris cette guerre moins pour leur conservation, que pour son propre agrandissement (2), ils concoururent cependant à ses vues ambitieuses par des levées considérables

(1) Cette lettre est datée du 27 janvier 1757.

(1) Dickenson, VIII lettre d'un fermier de Pensilvanie.

de troupes. N'auroit-elle pas dû prévoir qu'en leur faisant prendre les armes, elle alloit nécessairement les aguerrir et aiguiser, pour ainsi dire, de ses propres mains, le fer qui trancheroit bientôt après le lien de leur dépendance? La crainte d'un pareil évènement n'agitoit point l'ame des ministres Anglois; ils ne pensoient qu'à préparer la conquête du Canada, en s'emparant de Louisbourg.

Dans ce dessein, l'amiral Holburne étoit parti avec une forte escadre. A son arrivée, il fut très surpris de trouver dans le port de cette ville des forces supérieures. Formées de différentes escadres qui paroissoient chacune avoir une destination particulière, elles s'étoient réunies à l'insu des Anglois, qui essuyèrent, à la vue même de Louisbourg, un furieux coup de vent qui dispersa toute leur flotte, et fit périr un de leurs vaisseaux de ligne. Dubois de la Motte, qui commandoit les François, vouloit en profiter, et attaquer sur le

champ les ennemis ; mais il manquoit de vivres, et il lui falloit six ou sept jours pour se disposer à appareiller ; ce qui leur donna le tems de se réfugier dans la rade d'Halifax. S'ils avoient rencontré l'escadre Françoise, lorsqu'elle retournoit en Europe, ils s'en seroient rendus facilement les maîtres, de l'aveu même de son amiral (1). Une maladie épidémique en avoit gagné les équipages ; les vaisseaux n'étoient que des hôpitaux, et la conduite en devenoit de jour en jour plus difficile, faute de bras pour les manœuvrer. Ils ne parvinrent pas sans peine au port de Brest, où la contagion fit encore bien du ravage. Quatre mille matelots que cette épidémie emporta, furent pour la France une perte irréparable.

Les côtes de ce royaume venoient d'être insultées par une flotte de dix-

(1) Lettre au ministre de la marine, du 24 novembre 1757.

huit vaisseaux de ligne et d'un grand nombre de bâtimens de transport, sous les ordres de l'amiral Hawke. Elle menaça d'une invasion le pays d'Aunis, qui étoit dégarni de troupes. L'alarme fut générale, et la maison du roi eut ordre de marcher. On craignoit surtout pour Rochefort laissé presque sans défense. Cette ville ne dut son salut qu'à une terreur panique des Anglois: ils crurent appercevoir de nombreuses troupes, où il n'y en avoit pas; et ils se retirèrent après avoir rasé les fortifications que l'on commençoit alors d'élever à l'île d'Aix. Au retour de la flotte, on établit une cour d'enquête, pour découvrir les prétendus coupables d'une fuite aussi précipitée. L'amiral s'étoit mis à l'abri de toute recherche sur sa conduite, par une déclaration de ses propres officiers; et tout le poids de l'accusation tomba sur Mordaunt, général des troupes de débarquement, qui fut absous dans un conseil de guerre.

Le peuple ne se contint plus, et ses clameurs ne cessèrent que lorsqu'il put s'amuser des pamphlets, où l'on tournoit en ridicule les généraux de la nation, et les vains projets de son gouvernement.

On les attribuoit à l'ancien ministre Fox, et non à Pitt, son successeur; aussi ménagea-t-on beaucoup ce dernier. Son premier plan de campagne maritime justifia l'idée qu'on avoit conçue de lui. Des escadres furent envoyées pour bloquer les forces navales de la France, et protéger des descentes sur ses côtes, tandis qu'une flotte, commandée par Boscawen, mettoit à la voile pour Louisbourg. Ce fut en Europe, que commencèrent les brillans succès de l'Angleterre. Hawke y força sept vaisseaux de ligne à rentrer dans la Charente; et Osborne en empêcha d'autres, que commandoit la Clue, de sortir du port de Carthagène où ils s'étoient réfugiés. Duquesne parut à la

vue de cette ville pour les renforcer ; mais connoissant les dangers de la rade d'Escombréra, il résista aux sollicitations de la Clue, qui vouloit l'engager d'y mouiller (1). Le vent étoit contraire à celui-ci, et favorable à l'autre. Tout-à-coup il change, et souffle avec violence *. La division de Duquesne se trouve au milieu des ennemis ; elle prend chasse, et lui-même se rend, après s'être battu quelque tems, avec ses canons de retraite. De ses trois vaisseaux, deux tombent au pouvoir des Anglois, qui en avoient quinze à lui opposer.

Quoique cet avantage fût peu considérable, néanmoins ces fiers insulaires s'en glorifièrent beaucoup. Ils auroient eu plus de raison de s'applaudir de la prise de Louisbourg, aussi funeste à la colonie du Canada, que préjudiciable à la marine Françoise. La flotte destinée

(1) Voyez la note XVI.

* Le 26 juillet 1758.

à cette expédition étoit composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, et de dix-huit frégates. L'amiral Anglois, Boscawen, les disposa si bien au moment de l'attaque, qu'ils couvroient toute la côte voisine de cette ville, et en menaçoient à la fois plusieurs points. On tenta de faire descendre les troupes à l'ance du Cormorant ; mais elles en furent repoussées. Peut-être qu'on auroit alors renoncé à l'entreprise, si le jeune Wolfe, plein d'ardeur et de courage, n'eût pas imaginé de pénétrer par un endroit qu'on avoit cru inaccessible. Le major Scott y grimpa avec un petit nombre d'hommes, et fraya le chemin au reste de l'armée, qui investit bientôt après la place. Trois vaisseaux de ligne furent mis en feu par les bombes dans le port de cette ville, et deux autres enlevés par les capitaines Balfour et Forest, qui, à la faveur des ténèbres, s'étoient glissés dans le havre avec un grand nombre de bateaux ou chaloupes.

L'un de ces derniers navires étant engagé sur un bas fond, fut brûlé; et le second, conduit à la remorque jusqu'à la flotte de Boscawen, servit au triomphe de cet amiral. Le lendemain les assiégés voyant leur rade couverte des débris des vaisseaux incendiés ou coulés à fond, furent si frappés de ce spectacle, qu'ils résolurent aussitôt de capituler (1). Drucourt, leur commandant, s'étoit défendu avec valeur; mais réduit alors à l'extrémité, il n'eut point d'autre parti à prendre. Pendant le siége, une seule frégate s'évada; ce qui fit croire qu'elle auroit pu être suivie du reste de l'escadre. Quel qu'eût été le succès de cette tentative, on n'auroit pas manqué d'y applaudir. Après être sortie de la rade, cette division se seroit jointe à celle du comte Duchaffaut, qui n'avoit pu y entrer. Cet officier échappa, par l'habileté de ses manœuvres, à la

(1) Lettres et Mém. sur le Cap-Breton, p. 305.

flotte de Boscawen, au milieu de laquelle il passa avant d'arriver en France.

Les troupes qui avoient fait la conquête de Louisbourg et de l'île Royale passèrent dans le continent; ce qui en changea la face des affaires. Les François y avoient eu jusqu'alors des succès aussi éclatans qu'inespérés. Le brave Montcalm les commandoit, et s'étoit emparé, dans les deux premières campagnes, de Chouegen et du fort George, défendus l'un et l'autre par de nombreuses garnisons. Il venoit de remporter une victoire signalée à Ticondérago*, où, avec quatre mille cinq cents hommes, il en avoit défait vingt-trois mille, aux ordres d'Abercombie. Pour être justement célébrée, il n'a manqué à cette action que d'avoir eu un théâtre moins éloigné.

L'affaire de Saint-Cast fit plus de sensation sur les François, parce qu'elle

* Le 8 juillet 1758.

les vengeoit des insultes qu'ils venoient tout récemment d'essuyer sur leurs propres foyers. Le vieux lord Anson avoit pris le commandement d'une flotte qui transportoit un corps de troupes, sous les ordres du jeune duc de Malborough. Ce général, qui n'avoit pas hérité des talens militaires de son aïeul, débarqua à la baie de Cancale, et s'avança jusqu'à Saint-Servant, fauxbourg de Saint-Malo. Le seul fruit de cette première expédition fut de détruire deux frégates, quelques corsaires, et quatre-vingts petits bâtimens ou chaloupes. La crainte d'être attaqués engagea les Anglois de se rembarquer, après avoir commis bien des désordres. Howe, qui avoit remplacé Anson, menaça successivement Granville et le Havre, parut ensuite devant Cherbourg, qui fut pris et rançonné. Cet amiral se trouvant contrarié par les vents, fit mettre le feu à une trentaine de navires marchands ou pêcheurs, et se retira. Il vint mouiller

à la rade de Weymouth, d'où il partit pour seconder les opérations de Bligh, nouveau général des troupes de terre, destinées à faire une seconde tentative contre Saint-Malo. Après être débarquées, elles s'approchèrent de cette ville ; mais n'ayant aucun espoir de réussir, elles revinrent sur leurs pas, dans l'intention de regagner leur flotte. Trop de lenteur dans leur marche, et trop de sécurité de la part de leur chef, donnèrent aux François le tems d'arriver. Le duc d'Aiguillon ayant rassemblé, avec beaucoup d'activité, quelques bataillons ; et la noblesse Bretonne témoignant le plus grand zèle pour la défense de son pays, on atteignit bientôt l'arrière-garde Angloise, qui fut rompue sur le champ *. Le désordre et la précipitation y firent périr un grand nombre de soldats. Tous vouloient se rembarquer à la fois. Les matelots qui

* Le 11 septembre 1758.

conduisoient les chaloupes, ne pouvoient agir, étant pressés de toutes parts. On étoit obligé de couper de droite et de gauche les mains des malheureux qui croyoient déja être sauvés, parce qu'ils avoient eu le bonheur de saisir un bateau. Plusieurs s'étant réfugiés sur un rocher, y furent tués (1). Le massacre auroit continué, si le canon des vaisseaux n'eût pas cessé de tirer sur le vainqueur. Alors un sentiment d'humanité prit dans son cœur la place de celui de la vengeance, que le lâche seul conserve, lors même qu'il n'a plus rien à craindre de son ennemi.

Cette défaite tempéra un peu la joie que leurs succès maritimes inspiroient aux Anglois. Leurs corsaires avoient été aussi heureux que hardis. Le capitaine Forest n'ayant qu'un bâtiment, s'étoit emparé de neuf richement chargés dans le port même du

(1) Etat polit. d'Angl. t. 8, p. 49.

petit Goave. La nation fut dédommagée des pertes qu'avoit causées à son commerce l'actif Kersaint sur la côte de Guinée, par la prise du fort Saint-Louis du Sénégal et de l'île de Gorée. Les François auroient pu aisément rentrer en possession de l'un et de l'autre, s'ils y avoient envoyé quelques vaisseaux ; mais il n'en sortoit presque plus de leurs ports, qu'ils ne tombassent au pouvoir des Anglois. C'étoit l'effet des fausses mesures des ministres de France, qui se succédoient rapidement, et changeoient tous de système. Le conseil de Versailles n'avoit point de plan suivi d'attaque ni de défense. Louis XV y ouvroit souvent d'excellens avis ; mais il n'exigeoit pas qu'on s'y conformât, et voyoit sans peine qu'on n'y eût aucun égard. Jamais prince ne fut moins attaché à sa propre opinion, et jamais prince n'auroit dû moins s'en écarter dans la conduite des affaires.

A la vérité, les forces navales des

François n'avoient point encore reçu d'échec aux Indes ; mais il étoit déja facile de prévoir qu'elles n'y pourroient sauver leurs établissemens, fort augmentés par les cessions que Salabetzingue, soubab du Dekan, avoit faites à leur compagnie. Malheureusement pour elle, Bussi qui étoit auprès de ce prince, se brouilla avec lui, et le quitta. A son retour, cet officier qui jouissoit alors d'une grande réputation, s'empara de Chicakol et de plusieurs autres comptoirs Anglois. Sa nation se vit en possession par là d'une étendue considérable de côte, depuis Ganjam, jusqu'à Masulipatan. Le seul revers qu'elle eut au commencement de cette guerre, fut à Trichenapaly, dont son armée fut obligée de lever le siége. Mais les Anglois lui firent bientôt essuyer une perte plus considérable, en manquant à la foi des traités. Ils étoient convenus d'observer une parfaite neutralité dans le Bengale. Le soubab de cette province

sollicita en vain les François de la violer. Ils donnèrent même un asyle généreux à leurs rivaux, après la prise de Calcutta. A peine ceux-ci eurent-ils conclu la paix avec ce prince, qu'ils méditèrent d'attaquer le principal établissement François. L'amiral Watson remonta le Gange avec une escadre de neuf vaisseaux, et se présenta devant Chandernagor. On avoit coulé bas dans le lit du fleuve, près de cette ville, plusieurs bâtimens, afin d'en défendre les approches. Cela n'empêcha point Clive de débarquer à la tête de ses troupes, et de forcer les assiégés à capituler *. Il entre ensuite dans la place, en chasse les habitans, et ordonne de la raser, après en avoir emporté un butin de trois millions. Le soubab, indigné d'un procédé si barbare, se préparoit à venger les François, lorsque Watson l'arrêta, en lui écrivant » qu'il alloit

* Le 24 janvier 1757.

» causer dans son pays un incendie,
» que toutes les eaux du Gange ne
» pourroient éteindre. «

Pour tenir un pareil langage, il falloit être bien assuré d'une grande supériorité de forces. Les François l'avoient alors aux Indes; mais ils étoient résolus de ne l'employer que dans la presqu'île. Elle augmenta encore par l'arrivée d'un corps de troupes aux ordres du comte de Lally. Ce général mit aussitôt le siége devant le fort Saint-David, que le comte d'Aché bloquoit par mer avec une escadre de huit vaisseaux. Les Anglois vinrent pour secourir cette place; et quoiqu'ils n'eussent qu'un nombre égal de voiles, ils étoient néanmoins plus forts. L'amiral François n'avoit proprement qu'un seul vaisseau de ligne, les autres n'étant que des bâtimens de la compagnie, armés en guerre, incapables, par la foiblesse de leurs membrures au dessus de la partie submergée, de porter une artillerie assez forte

pour tenir en ligne. Aussi l'action fut-elle à peine commencée *, que trois navires François abandonnèrent leurs postes. Pocock, qui commandoit l'escadre Angloise, s'avança avec le sien, et se battit contre le vaisseau que montoit d'Aché. Trois fois celui-ci le repousse, et l'oblige enfin de se retirer. Le contre-amiral Stewens prend sa place, et soutient avec valeur cette espèce de combat singulier. Le feu des deux armées continua jusqu'au moment où celle des Anglois se retira, ayant quatre bâtimens fort maltraités (1). Au lieu de reprendre leur première station, les François allèrent mouiller à sept lieues sous le vent de Pondichéri, où un de leurs vaisseaux se brisa à la côte. Après s'être regréé, leur amiral, vivement sollicité par le comte de Lally, appareilla, et reparut devant le fort

* Le 3 avril 1758.

(1) Mém. du colonel Lawrence, t. 1, p. 301.

Saint-David, qui capitula le lendemain. Divicoté, place beaucoup moins importante, suivit cet exemple, à la seule vue de l'escadre Françoise (1).

Les Anglois qui étoient alors à Madras, en partirent pour aller chercher leurs ennemis. Les deux flottes se rencontrèrent à la hauteur de Négapatan*. Elles étoient l'une et l'autre aussi fortes qu'auparavant, avec cette différence que Pocock avoit plus renforcé ses équipages. Il avoit encore l'avantage du vent : mais il ne s'en servit que pour se tenir à une certaine distance des François. Par là leurs canons, étant d'un calibre bien inférieur, lui causoient peu de dommages, tandis que les siens pouvoient leur en faire beaucoup. Cet amiral ne s'approcha qu'afin de jeter quantité de feux d'artifice, qui atteignirent

(1) Lettre du comte d'Aché au ministre, du 30 octobre 1758.

* Le 3 août 1758.

deux vaisseaux François, dont l'un quitta la ligne. L'autre, celui du comte d'Aché, auroit sauté en l'air, sans le courage réfléchi d'un écrivain nommé Guillemin, qui parvint à étouffer une flamèche tombée au milieu de la soute aux poudres. Le tiers de l'équipage de ce bâtiment étant tué ou hors de combat, et le général François lui-même blessé, son escadre se retire en désordre, et n'évite la poursuite des ennemis, qu'à la faveur des ténèbres de la nuit (1). Réfugié dans la rade de Pondichéri, d'Aché est pressé de s'y arrêter. On le veut engager à ne point abandonner l'Inde; mais frappé du mauvais état de ses vaisseaux, n'ayant pu obtenir ni hommes ni vivres, manquant de mâtures et d'agrès, il hâte son départ, et retourne à l'île de France.

L'Angleterre ignoroit le succès de ses armes aux Indes, lorsqu'elle reje-

(1) Mém. de Lawrence, t. 1, p. 323.

toit en Europe des propositions avantageuses de paix. Louis XV, n'espérant plus rien que de la force, fit faire d'immenses préparatifs dans presque tous les ports de son royaume. On y construisit quantité de bateaux plats destinés au transport d'une armée qu'on rassembloit sur les côtes. Tous les navires de guerre furent équipés, et on en forma deux escadres, dont l'une devoit sortir de Brest, et l'autre de Toulon. Celle-ci, composée de douze vaisseaux de ligne, et sous les ordres de la Clue, étoit attendue au détroit de Gibraltar par Boscawen, qui en avoit quatorze. Ce fut pendant la nuit que les François se hasardèrent à franchir ce passage. Afin de leur montrer la route qu'il falloit prendre, leur général alluma ses trois fanaux de poupe, qu'il éteignit peu de tems après pour dérober sa marche aux ennemis. L'obscurité profonde empêcha cinq vaisseaux et trois frégates, que la force du vent tenoit éloignés,

d'appercevoir le signal. Ils perdirent bientôt de vue les autres, et entrèrent dans la rade de Cadix, le rendez-vous en cas de séparation (1), et l'endroit où la Clue devoit lui-même recevoir ses dernières instructions (2).

Le lendemain, cet amiral s'imagina qu'ils venoient le joindre, lorsqu'on découvrit, au point du jour, huit navires. En conséquence il gouverna au plus près du vent, et se mit sous ses basses voiles pour les attendre. Le nombre des bâtimens qui avoient été signalés, augmentant d'un moment à l'autre, il revint de son erreur, soupçonna que c'étoient les Anglois, et chercha à les éviter. Mais leurs vaisseaux étant meilleurs voiliers que les siens, ils ne tardèrent pas à arriver sur lui, et à l'attaquer *. De sept qui lui restoient, quatre se battirent des deux bords, et

(1) Voyez la note XVII.

(2) Voyez la note XVIII.

* Le 17 août 1759.

soutinrent tous les efforts de l'ennemi. La Clue traita si mal Boscawen, qu'il s'en fit abandonner. Le général Anglois vint alors tomber sur le brave Sabran, qui avoit déja affaire contre quatre vaisseaux. Ce cinquième à trois ponts en reçut de tels dommages, que Boscawen fut obligé de passer sur un autre. Ce qu'il exécuta dans un simple canot, son pavillon déployé à la poupe, traversant les deux lignes, dont le feu ne se ralentissoit pas. Celui des Anglois paroissoit dirigé principalement contre Sabran, qui, loin de s'y soustraire, cherchoit à l'attirer tout sur lui, pour donner le tems aux navires François de s'échapper. Sa résistance dura six heures; et, quoique près de couler bas, il ne se rendit que lorsqu'il crut avoir réussi dans son généreux dessein (1). En effet si Boscawen n'eût pas violé le droit des gens, le reste de l'escadre Françoise se

(1) Voyez la note XIX.

seroit sauvée. Quatre vaisseaux s'étant réfugiés à la côte de Lagos, deux y furent enlevés, et deux autres brûlés sous le canon des forts Portugais. Ces derniers s'y étoient échoués, suivant le signal qu'en avoit donné la Clue, qui fut grièvement blessé dans ce combat malheureux (1).

Les préparatifs de la France n'en furent pas ralentis, et l'alarme qu'ils causèrent en Angleterre y parut aussi grande qu'auparavant. Le roi avoit déja fait part à son parlement du danger dont il se voyoit menacé. Les deux chambres approuvèrent d'avance toutes les mesures qu'il jugeroit à propos de prendre. Elles consistèrent à bloquer les ports d'où ses ennemis pouvoient sortir pour effectuer leur invasion. Il paroît qu'ils en avoient changé plusieurs fois le plan. Le dernier auquel le ministère François s'arrêta, mérite d'être connu. Dès que le maréchal de Conflans

---

(1) Voyez la note XX.

auroit appareillé avec la flotte de Brest, il avoit ordre d'en détacher un certain nombre de vaisseaux destinés à escorter les bâtimens sur lesquels le duc d'Aiguillon s'embarqueroit avec un corps de douze mille hommes. Après avoir parcouru le canal Saint-George, et reconnu le cap Cantyr, cette escadre se seroit enfoncée dans le golfe de la Clyde. Le débarquement étant fait dans cette partie de l'Ecosse, on devoit s'y emparer de quelque poste essentiel. Si des forces navales très-supérieures étoient apperçues, les instructions des capitaines François les obligeoient de remonter aussitôt la rivière de Clyde, de s'y mettre sous la protection des batteries, même d'y brûler leurs vaisseaux, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi. En cas de séparation, le rendez-vous général étoit la baie d'Irwin. La prise de la ville de ce nom, et de Glascow, devenoit alors le but principal de l'entreprise qu'on auroit

terminée en levant des contributions. Si des obstacles imprévus ne permettoient pas d'aborder aux lieux qui avoient été désignés, les généraux pouvoient de concert faire des tentatives ou sur les côtes d'Angleterre, ou sur celles d'Ecosse, dans les endroits qui leur paroîtroient le plus favorables (1). L'Irlande seule étoit exceptée, parce qu'on la réservoit sans doute pour servir de théâtre aux exploits du petit corps de troupes que devoit y conduire le capitaine Thurot. Quelles qu'aient été les vues secrètes du conseil de Louis XV, on n'en sera pas moins étonné qu'il ait regardé de semblables projets comme assez importans, pour exposer dans une saison orageuse, à un péril certain, des forces navales considérables, l'unique ressource de la marine Françoise.

L'amiral Hawke, qui croisoit à l'entrée de la rade de Brest avec une flotte

(1) Instruct. du 26 août, et du 7 septembre 1759.

de vingt-trois gros vaisseaux de ligne, ayant été forcé, par un coup de vent, de relâcher à Torbay, le maréchal de Conflans crut que le moment étoit favorable pour sortir avec la sienne composée de vingt. Mais il tarda trop à appareiller. Son dessein étoit d'aller au Morbihan dégager les bâtimens sur lesquels l'armée du duc d'Aiguillon devoit s'embarquer. Ils étoient étroitement bloqués par une division Angloise que commandoit le capitaine Duff. A peine celui-ci eut apperçu les François qui venoient de doubler la pointe du sud de Belle-Ile, qu'il prit chasse, et fut assez heureux de joindre Hawke, qui arrivoit sur eux à toute voile. Pour éviter cet amiral, et croyant n'en être pas suivis, ils passèrent par les Cardinaux, entre les Anglois et la côte, sous le vent, le tems étant orageux et la mer fort grosse. Gêné par les bancs et les récifs, le maréchal se trouvoit dans une position très-critique. Il n'avoit pu

former sa ligne de bataille, et les ennemis attaquoient déja son arrière-garde, dont St.-André du Verger étoit le chef. Cet officier prit aussitôt la résolution de se sacrifier pour le salut de sa flotte, et soutint seul les efforts de douze ou quinze vaisseaux. Ayant été tué, son frère lui succéda dans le commandement, et continua de se battre pendant plus d'une heure. Sur le point de couler bas, ayant son gouvernail brisé et un grand nombre d'hommes tués ou blessés, il amena son pavillon; et un moment après, il fut lui-même emporté par une décharge que firent trois bâtimens Anglois qui arrivoient sur son vaisseau (1).

Cependant Hawke pénètre jusqu'au centre de l'armée Françoise, et ordonne la manœuvre pour joindre le maréchal. Son pilote lui représente le danger auquel il s'expose entre des bas

(1) Voyez la note XXI.

fonds. » Vous avez fait votre devoir, lui répond l'intrépide général » en m'aver-» tissant du péril ; obéissez à présent, et » portez sur l'amiral François. « Le brave Kersaint se trouve sur son passage, en reçoit la bordée, lui riposte avec la sienne, et veut faire revirer son vaisseau, qui coule bas dans l'instant. Deux de ses enfans et tout l'équipage périrent. Kersaint fixe sur eux ses derniers regards, se jette à la nage, et est lui-même englouti. Ce spectacle que la tempête sembloit encore rendre plus affreux, n'empêche pas les deux généraux de se battre. Tout étoit alors dans la plus étrange confusion. Un second vaisseau François venoit d'être submergé ; plusieurs alloient s'échouer à la côte. Le maréchal ayant essuyé deux fâcheux abordages, prend le parti de se réfugier dans une ance, près du Croisic (1). L'action continue pourtant

(1) Voyez la note XXII.

entre quelques navires. Sansay et Saint-Allouarn se défendent vaillamment sans pouvoir sauver les leurs. L'un va se perdre sur le Four, et l'autre se briser à l'embouchure de la Loire. Ce dernier capitaine ayant été tué, son frère le remplace; et quoique grièvement blessé, il s'occupe du salut de ses gens, et reste seul sur les débris de son bâtiment, qui deviennent le jouet des flots. Les Anglois se rallient, la nuit arrive, et le combat cesse au moment qu'Hawke se flattoit d'atteindre l'avant-garde Françoise (1).

Le chevalier de Beaufremont qui la commandoit, s'étoit battu, dans la journée, contre un navire à trois ponts. Sur le soir, considérant le danger qu'il couroit près de la côte, il se dé-

(1) Si nous eussions eu seulement deux heures de jour, dit l'amiral Hawke dans sa relation, toute sa flotte étoit détruite ou prise; car nous avions presque atteint son avant-garde, quand la nuit nous surprit.

termine à gagner le large, et va se réfugier dans le port de Rochefort avec sept vaisseaux (1). Villars de la Brosse, suivi d'un pareil nombre, ayant été obligé de faire diverses manœuvres pour éviter les fréquens abordages et les rochers qui l'environnoient, est conduit à l'entrée de la Vilaine, où il trouve un asyle assuré (2). De son côté, Hawke n'est pas sans alarme; il passe la nuit à l'ancre, au milieu des écueils. Les signaux d'incommodité que faisoient plusieurs bâtimens, l'ignorance où il est des pertes de sa flotte, l'horreur des ténèbres, le mugissement des flots, tout semble devoir répandre l'effroi dans son ame. Elle peut être agitée; mais rien ne la trouble. Le lendemain au point du jour, appercevant l'amiral François, qui travailloit à se faire

(1) Voyez la note XXIII.

(2) Voyez la note XXIV.

échouer,

échouer, il détache contre lui deux vaisseaux, qui se perdent sur des bancs de sable. D'autres s'en approch nt. Après avoir mis le feu à ce beau navire, l'équipage venoit d'en sortir ; et les Anglois n'eurent que le tems d'enlever la figure du soleil qui se trouvoit à la proue. C'étoit une espèce de trophée que la vanité nationale n'avoit garde de négliger ; aussi fut-il placé dans un de leurs arsenaux.

Cette victoire mérita de justes éloges à l'amiral Hawke, et le fit parvenir à tous les honneurs auxquels il pouvoit aspirer. Son adversaire, le maréchal de Conflans, d'un âge avancé, et arrivé au grade le plus élevé de la milice Françoise, n'avoit plus à ambitionner que l'approbation de son souverain et le suffrage de sa nation. Il n'obtint ni l'un ni l'autre. Louis XV refusa même de le voir. L'infortuné général s'en plaignit au ministre, et tâcha de se justifier auprès de lui. « J'ai

» suivi ponctuellement mes ordres, lui » écrivoit-il ; j'ai été forcé de combat- » tre, et suis resté sur le champ de ba- » taille. Sans doute que les autres ont » eu des raisons qui les ont obligés de » me quitter ; sans cela le combat auroit » recommencé le lendemain, et peut- » être que les deux armées se seroient » perdues. L'action auroit été alors plus » éclatante, mais elle seroit aussi de- » venue plus préjudiciable (1). «

Malgré la rigueur de la saison, les Anglois continuèrent à croiser sur les côtes de France, et à en bloquer les ports. Hawke envoya quelques bombes sur le Croisic. Rodney en avoit jeté un plus grand nombre au Havre-de-Grâce, cinq mois auparavant. Elles brûlèrent des bateaux plats, que l'on comptoit employer à une descente, dont les préparatifs furent aussi dispendieux que le projet en étoit mal conçu et hasar-

(1) Cette lettre est du 15 décembre 1759.

deux. L'exécution d'une partie avoit été confiée au capitaine Thurot, qui s'étoit acquis de la réputation en troublant, dans les mers du nord, le commerce des ennemis de sa patrie. Il commandoit une petite escadre de six frégates ou corvettes, sur lesquelles étoient embarqués sept cents hommes de troupes. Que pouvoit-on espérer de si foibles moyens? Thurot trompe la vigilance du contre-amiral Boys, sort de Dunkerque, paroît à la vue d'Aberdeen, répand l'alarme en Ecosse, et se retire à Gottembourg. Après avoir quitté ce port, il est battu de la tempête, exposé à un naufrage, et menacé de la famine. Réduit à trois frégates, il n'en est pas moins déterminé à suivre son entreprise. En vain les officiers lui font des représentations; il ne les écoute pas, et refuse de retourner en France, avant d'avoir tenté un débarquement. Ses troupes l'effectuent à Carrickfergus en Irlande. La garnison de cette ville veut la défen-

dre, et l'on se bat dans les rues. A l'instant d'une charge très-vive, un jeune enfant se jette au milieu des combattans, n'ayant aucune idée du danger qu'il couroit. Aussitôt un soldat du régiment des gardes Françoises s'avance, et le prend dans ses bras. Après l'avoir mis en lieu de sûreté, il retourne à son poste, et l'action, qui sembloit être suspendue, recommence. Les Anglois furent forcés de se retirer dans le château, et ne tardèrent pas à capituler. Thurot ayant mis à la voile, rencontre le capitaine Elliot, qui l'attaque au sortir de la baie. Les forces étoient égales de part et d'autre; mais le commandant François, qui avoit pour maxime de ne prendre jamais conseil que du moment, ne s'étoit point préparé au combat. Il se défend pourtant avec courage, et perd la vie dans l'action. Sa division se rendit à celle des Anglois *, qui, déli-

* Le 28 février 1760.

vrés de leur crainte, n'eurent plus qu'à s'applaudir du succès de leurs armes dans les quatre parties du monde.

Les corsaires de la Martinique troubloient le commerce des colonies Angloises; ils attirèrent sur cette île les forces de l'Angleterre. Le contre-amiral Moore n'ayant pas réussi contre la Martinique, alla attaquer la Guadeloupe. Celle-ci résista long-tems. Les colons François s'y défendirent avec courage; et Nadau, leur gouverneur, ne se rendit qu'à l'extrémité, lorsque Barington eut enlevé la plupart des postes. Ce général montra dans cette occasion autant de fermeté que d'habileté. Moore l'avoit abandonné, et s'étoit retiré à la Dominique avec dix vaisseaux, apprenant que Bompar, qui en commandoit huit, se préparoit à secourir les assiégés; mais celui-ci partit trop tard; la capitulation avoit été signée * avant son arrivée.

* Le 21 avril 1759.

Le Canada étoit une conquête plus difficile. Les Anglois n'avoient pu encore se rendre maître de ce vaste pays, quoiqu'ils eussent fait de grands et dispendieux efforts. Pitt résolut alors de changer de plan ; celui qu'il adopta, réussit. Il consistoit à diriger la principale attaque vers le centre de la colonie Françoise, tandis que les postes éloignés devoient être enlevés par plusieurs corps de troupes. Les François en abandonnèrent la défense, excepté celle du fort de Niagara, où le brave Pouchot arrêta la première impétuosité des ennemis. Bourlamaque, de son côté, les tint en échec à l'île aux Noix. La réunion de leurs différens corps ne put donc avoir lieu, comme on l'avoit projeté. Wolfe fut réduit aux seules forces qu'il amenoit d'Angleterre. Elles montoient à dix mille hommes embarqués sur plus de cent bâtimens de transport, sous l'escorte de vingt-cinq vaisseaux de ligne. L'amiral Saunders,

qui les commandoit, eut d'abord à lutter contre les glaces. Quand il en fut débarrassé, il remonta le fleuve Saint-Laurent, s'engagea dans les passes les moins fréquentées, et arriva à l'entrée du bassin de Québec. L'armée étoit à peine débarquée, qu'il s'éleva une violente tempête; plusieurs petits navires coulèrent bas, et quelques vaisseaux de ligne perdirent leurs ancres. Les François veulent profiter de cette circonstance, et lancent sur le champ huit brûlots pour incendier la flotte Angloise. Leur précipitation la sauva, le feu ayant été mis trop tôt à ces bâtimens, qui se consumèrent sans fruit. Des radeaux enflammés qu'ils envoyèrent de nouveau contre elle, n'eurent pas un meilleur succès. Après cette dernière tentative, rien ne troubla plus les opérations navales des Anglois. L'artillerie de leurs vaisseaux protégea l'attaque du camp François au saut de Montmorenci, d'où le brave Mont-

calm repoussa les troupes de Wolfe.

Ce dernier général n'est pas découragé par cet échec ; il cherche à surprendre quelque poste. Un capitaine François lui livre le sien par sa négligence. Wolfe s'en saisit, et se hâte d'y débarquer son armée. A cette nouvelle, Montcalm accourt, et attaque les ennemis, sans considérer le petit nombre des troupes qui le suivoient, et qu'une marche trop précipitée avoit fort harrassées. On se bat de part et d'autre avec beaucoup de valeur. Au premier rang et au premier choc le général François reçoit une blessure mortelle. Ses soldats sont ébranlés. Wolfe les presse ; ils cèdent, mais cet officier est tué au moment qu'ils prennent la fuite. Montcalm respiroit encore : il donne des conseils aux siens ; et avant de rendre le dernier soupir, il écrit à Townshend, qui venoit de prendre le commandement de l'armée Angloise, pour lui recommander les prisonniers François.

Québec ne tarde pas à capituler *; et Saunders, qui, craignant la mauvaise saison, vouloit depuis long-tems partir, retourne en Angleterre, où la joie fut d'autant plus vive, qu'on y désespéroit du succès de l'entreprise.

Cependant pour achever la conquête du Canada, il restoit encore une grande partie de cette vaste contrée à soumettre. Le dévouement généreux de ses habitans, le courage infatigable des troupes Françoises, le zèle et la fermeté de leurs chefs étoient ses uniques boulevards. Cette malheureuse colonie, abandonnée de sa métropole, livrée aux brigandages d'avides monopoleurs, en proie à des concussionnaires aussi barbares qu'audacieux, environnée d'ennemis puissans, sans armes, sans munitions, dans une disette affreuse de toutes choses, auroit dû attendre avec impatience le moment de sa reddition.

* Le 18 septembre 1759.

Elle fit au contraire de nouveaux efforts pour en reculer le terme. Le chevalier de Lévis, digne successeur de Montcalm, au milieu des glaces, malgré les obstacles de tout genre, se met en marche pour surprendre Québec. Un accident qu'il étoit impossible de prévoir, fait manquer son dessein; il n'en conçoit pas moins l'espoir de recouvrer cette ville. Murray, qui y commande, s'avance au devant de lui; mais il est battu, et obligé de se renfermer dans ses murs. Le siége commence, et le succès en dépend des premiers bâtimens qui remonteront le fleuve Saint-Laurent. Des discussions minutieuses et déplacées sur le prix du fret, retardent le départ de ceux que le ministère François vouloit bien encore envoyer en Canada. Ils ne peuvent arriver assez tôt pour entrer dans ce fleuve, et vont se brûler au nombre de vingt-deux dans la baie des Chaleurs.

Le lord Colwille étoit déja, avec l'escadre Angloise, dans le port de

Québec. Le contre-amiral Swanton, qui l'avoit devancé, attaqua une flotille employée à seconder les opérations de l'armée Françoise. Un capitaine Diépois, le brave Vauquelin, soutint avec une frégate ce combat inégal. Ayant perdu la moitié de son équipage, il fit embarquer l'autre dans ses chaloupes, mit lui-même le feu à son bâtiment, et y resta seul, résolu de périr. Les Anglois l'en retirèrent malgré lui, et s'emparèrent des autres navires qui n'avoient ni armes ni munitions. Le chevalier de Lévis se voit alors forcé de replier ses postes, et de chercher un asyle dans l'île de Montréal. Il y est investi de toutes parts; et ne pouvant plus être secouru, il signe *, avec le marquis de Vaudreuil, gouverneur du Canada ou Nouvelle-France, la capitulation qui fait passer, sous un joug étranger, cette colonie dont la métropole

* Le 8 septembre 1760.

n'avoit jamais connu les avantages. Depuis deux ans, elle ne prenoit aucun moyen efficace pour en conserver la possession. Ne valoit-il donc pas mieux l'évacuer, et épargner ainsi beaucoup de sang et d'argent ?

Les François, avec plus de ressources aux Indes, n'y étoient pas moins malheureux que dans l'Amérique septentrionale. Après la prise du fort Saint-David, ils auroient dû profiter de la consternation de leurs ennemis pour assiéger Madras. Mais le comte de Lally, séduit par les discours des gens qui avoient intérêt à le tromper, se détermina à marcher contre Tanjaor. Obligé d'en lever le siége, il ne ramena son armée qu'à travers mille dangers. Dès qu'elle fut rétablie de ses fatigues, il vint attaquer Madras, et s'empara de la ville Noire, qu'il laissa inhumainement saccager. Le colonel Lawrence s'étoit réfugié dans la ville Blanche, ou le fort St.-George, qu'il défendit avec valeur.

Le feu des assiégés, la désertion et les maladies emportèrent le tiers des troupes Françoises dans l'espace de six semaines. Six vaisseaux qui venoient de Bombay, et portoient quelque secours à la place, ayant paru *, Lally abandonna la tranchée, encloua ses canons, et se retira avec précipitation. Ce nouvel échec fut suivi de la perte de Masulipatan, dont les François ne purent être dédommagés par la prise d'Arcate. Leurs affaires étoient en très-mauvais état, lorsque le comte d'Aché arriva de l'île de France avec son escadre.

Sa navigation n'avoit été que de vingt-deux jours; et en attérissant sur l'île de Ceylan, il apprit que les forces des ennemis ne consistoient qu'en neuf vaisseaux de ligne. Quoiqu'il en eût deux de plus, il évita le combat. Avant de l'engager, il vouloit débarquer à Pondichéri les secours qu'il avoit pour

---

* Le 16 février 1759.

cette place. Mais, pressé par les Anglois, il vint à eux, et attaqua * si brusquement leur escadre, toujours commandée par Pocock, que deux vaisseaux de cet amiral n'eurent pas le tems d'arriver et de se mettre en ligne (1). Quatre autres de son arrière-garde furent bientôt hors d'état de le seconder. Le comte d'Aché, malgré la retraite d'un des siens auquel le feu avoit pris, étoit sur le point de remporter un avantage décisif, lorsqu'un capitaine de la compagnie des Indes quitta son poste, sans y être forcé par aucun accident: ni prières, ni menaces, pas même les coups de canon que lui tira le chevalier de Monteil, ne purent le ramener à son devoir. Cet exemple devint contagieux; » et en un moment, dit le général François, toute mon arrière-garde » s'éclipsa. Ce fut alors que j'admirai

* Le 10 septembre 1759.

(1) Mém. de Lawrence, t 2, p. 110, 111.

» la bravoure et la fermeté du chevalier de Rhuis qui la commandoit. Se » voyant en proie à l'ennemi par la lâ» cheté et la mauvaise manœuvre de » ceux qui l'environnoient, il s'avança » seul sous le feu de la moitié de la ligne » Angloise, et serra sur moi (1). «

Par cette honteuse défection, l'escadre Françoise se trouve réduite à sept vaisseaux. Les Anglois en ont neuf, les deux qui n'avoient point eu de part au commencement de l'action s'y étant réunis. Le comte d'Aché, canonné d'abord par le contre-amiral Stewens, se voit ensuite attaqué par Pocock luimême et le capitaine Brereton. Il est blessé, et son vaisseau dégréé. Dans ce moment le chevalier de l'Eguille s'approcha pour le couvrir, et protégea la retraite des François, qui se rallièrent à une lieue des ennemis. Quoique avec l'avantage du vent, ceux-ci ne

(1) Lettre au ministre, du 15 décembre 1759.

furent pas en état de les poursuivre. Tous leurs vaisseaux, à l'exception de deux, étoient fort endommagés, soit dans leurs agrès, soit dans leurs mâtures (1). Ils ne virent pas sans douleur Pondichéri ravitaillé par le secours qu'ils avoient eu dessein d'intercepter, en livrant ce dernier combat. Après s'être réparé, Pocock résolut ou d'engager une nouvelle action, ou d'enlever les bâtimens de charge qui étoient dans la rade de cette ville. Mais appercevant l'escadre Françoise en ordre de bataille, et le vent soufflant du côté de terre, il renonça à son projet.

Cependant le comte d'Aché, ayant débarqué les renforts de troupes et de munitions qu'il avoit apportés, résolut de prendre sans délai la route de l'île de France. Tous les efforts qu'on fit pour l'en empêcher furent inutiles. Une protestation du conseil de Pondichéri

(1) Mém. de Lawrence, t. 2, p. 111.

n'eut pas plus de succès. Cette ville ne lui offrant aucun secours pour réparer son escadre, et la saison des orages n'étant pas fort éloignée, il falloit nécessairement qu'il quittât la côte de Coromandel *. D'ailleurs cet amiral croyoit laisser les affaires de sa nation en meilleur état qu'il ne les avoit trouvées. Les François, commandés par le chevalier de Géoghan, venoient de battre leurs ennemis à Vandavachi. Mais les soldats victorieux, n'étant ni payés, ni habillés, se révoltèrent bientôt après, et abandonnèrent leurs drapeaux. On ne les engagea pas sans peine à revenir dans leur camp. Leurs officiers avoient porté le mécontentement jusqu'à envoyer en Europe un député qui devoit travailler secrètement à faire mettre l'actif Bussi à la place du comte de Lally.

L'ordre qu'avoit donné ce dernier

---

* Le 1 octobre 1759.

général d'évacuer Sheringhan, ne fut pas moins funeste aux intérêts de sa nation, que la perte de la seconde bataille de Vandavachi, où il commandoit en personne. Les Anglois étoient sous les ordres du colonel Coote, qui, après s'être emparé de Valdaour et de Vilnour, commença le blocus de Pondichéri. L'amiral Cornish venoit de remplacer Pocock, et se trouvoit à la tête des forces navales de l'Angleterre dans l'Inde. Il les employa d'abord à la prise de Karikal, puis à seconder les opérations de l'armée de terre.

Pendant ce tems-là, le comte d'Estaing qui avoit été prisonnier à Madras, partit de l'île de France avec un bâtiment de la compagnie armé en guerre, et une petite frégate. Il arriva à Mascate, et enleva sous ses murs un gros navire Anglois, malgré les efforts des Arabes pour l'en empêcher. Il pénètre ensuite dans le golfe Persique, et force la garnison du fort de

Gombron et du comptoir de Bendérabassi à se rendre. Par la capitulation (1), il fait ratifier son échange, dont il n'avoit pu encore avoir de nouvelles certaines. Un prince Persan vient au secours des Anglois, avec un corps de huit mille hommes ; mais ayant apperçu que la place étoit prise, il se retire sans rien entreprendre. Le comte d'Estaing détruit Gombron, et met à la voile pour l'île de Sumatra. Accompagné d'un très-petit nombre de soldats, il y enleva le fort Marlborough, qui étoit défendu par cinq cents hommes, et força, l'épée à la main, les retranchemens de Tapanooly *. Plusieurs autres comptoirs fortifiés (2),

(1) Voyez dans les Mém. du colonel Lawrence, t. 2, p. 90, les articles de cette capitulation, signés le 14 octobre 1759.

* Le 4 février 1760.

(2) Saloma, Manna, Cahors, Groës, Macomoco, Ypon-Pali, Caytone, Sablat, Bantaar et la Haye.

tombèrent en son pouvoir. A l'attaque de celui de Macomoco, il se sauva d'un naufrage, en faisant à la fois le métier de matelot, et l'emploi de pilote. Quelques navires de la compagnie Angloise, dont un se trouva richement chargé, plus de quinze cents milliers de poivre, et d'autres marchandises furent encore le fruit de cette expédition, que ce hardi et brave général acheva dans l'espace de quatre mois (1).

Le comte d'Estaing, à son retour, trouva l'escadre Françoise mouillée dans la rade de l'île de France, où elle avoit essuyé un terrible ouragan *. Trente-deux bâtimens avoient été jetés à la côte, les uns sur des rochers, les autres sur des vases. Un navire de la compagnie fut totalement brisé, et une île de corail s'éleva sur ses débris. Les

---

(1) Relat. de la prise de tous les forts Anglois de la côte de Sumatra, etc., par le chef du comptoir Hollandois de Padang, imprimée en françois à Batavia en 1760.

* La nuit du 27 au 28 février 1760.

chaloupes et tous les bateaux coulèrent bas, ou se fracassèrent contre le rivage. Les maisons, les cases à nègres, les magasins, etc., tout avoit été renversé. Les rivières débordées avoient entraîné les bestiaux, et les vivres s'étoient avariés (1). La désolation fut générale, et ne cessa qu'au moment où le calme fit succéder le courage à l'abattement. Aussitôt on relève les navires; on répare ceux qui se trouvent endommagés, et l'on en expédie d'autres pour aller chercher des provisions. Bientôt après, le ministre de la marine, trompé par un faux avis, écrivit que les Anglois se préparoient à attaquer la colonie, qui se voyoit encore menacée de la famine. Son conseil avoit fait de vives représentations au comte d'Aché, pour l'engager à partir; mais l'énergie d'ame n'accompagne pas toujours la valeur la plus brillante. Ce général qui en avoit

(1) Mém. pour le comte d'Aché, p. 63, 64.

donné les preuves les moins équivoques, ne sut pas prendre une résolution vigoureuse, celle de voler au secours des établissemens de sa nation dans l'Inde. En butte aux contradictions, et livré aux perplexités de la foiblesse, il resta quinze mois dans le port, et n'en sortit que pour retourner en France sur une frégate.

Pondichéri étoit alors dans un état déplorable. Coote resserroit de plus en plus cette place, où la disette commençoit à se faire vivement sentir. La désertion y augmentoit chaque jour, et le mécontentement s'y manifesta au point, que le comte de Lally craignit une révolte générale, et d'être lui-même assassiné *. Cette terreur mal fondée n'étoit que trop propre à aigrir l'infortuné général. La haîne, le désespoir l'agitent tour à tour. Les noirs pressentimens de

(1) Exposé du comte de Lally au conseil de Pondichéri, du 9 février 1760.

l'avenir semblent troubler son ame. Il n'écoute personne, et ne prend aucun parti. Il ne profite pas du secours qu'Ayder-Ali lui envoie, et se trouve bientôt réduit à la plus affreuse extrémité, Cornish l'empêchant de recevoir des vivres par mer. Cependant la vigilance de cet amiral lui coûta bien cher. Une horrible tempête dispersa son escadre *, et de quatre vaisseaux de ligne qui périrent, deux furent engloutis par les flots avec leurs équipages ; on retira des deux autres les hommes et les agrès. Malgré cette perte et des avaries considérables, la flotte reprend aussitôt la station qu'elle avoit auparavant. Le comte de Lally désespère alors d'être secouru, et se détermine à ouvrir les portes aux Anglois. Sous prétexte qu'ils avoient violé la capitulation de Chandernagor, il refuse de leur en demander

* Le 1 janvier 1761.

une pour Pondichéri (1). Cette dernière ville, naguère si florissante, respectée du grand Mogol, redoutée même des Marates, donnant des lois à une partie de l'Inde, est ainsi livrée à la merci d'un ennemi jaloux, qui la détruit de fond en comble.

Lorsque la nouvelle de cette importante conquête parvint en Europe, George II étoit mort *. Ce prince adopta cette maxime de Guillaume III, » qu'il falloit occuper les Anglois hors » de chez eux, « et la mit en pratique, pour travailler secrètement à reculer les bornes de son autorité. Ayant d'ailleurs un génie médiocre, il ne dut le succès de ses armes, dans les dernières années de son règne, qu'au ministre habile que la nation l'avoit presque forcé de choisir. En montant sur le

(1) Lettre à M. de Leyrit, du 13 janvier 1760.
* Le 25 octobre 1760.

trône, son petit-fils, le vertueux George III, trouva les forces navales de l'Angleterre dans un état formidable. Elles sembloient lui assurer l'empire de toutes les mers. Dans celles de l'Amérique, on comptoit trente-deux vaisseaux de ligne appartenant aux Anglois. Ils en avoient dix-sept aux Indes orientales, onze dans la Méditerranée et soixante-un sur leurs côtes, ou dans leurs propres ports. Un grand nombre de frégates, de brûlots, de chaloupes armées, de galiotes à bombe et d'allèges, faisoient encore partie de la marine royale, et la portoient à quatre cent vingt-une voiles (1). Les uns étoient destinés au service des flottes, et les autres à protéger le commerce contre les armateurs François.

Ceux-ci s'étoient assez multipliés depuis la déclaration de guerre, et au tems des plus grands revers de leur na-

(1) Voyez la note XXV.

tion, ils avoient fait essuyer des pertes considérables à son ennemi. Dans l'espace de quatre ans (1), ils lui prirent ou rançonnèrent environ trois mille navires. Neuf cent cinquante, dont deux cent quarante étoient des corsaires, tombèrent entre les mains des Anglois. On ne comprend pas dans ce nombre les chasse-marées, les barques de pêcheurs, et autres bâtimens côtiers, dont la valeur dédommageoit à peine des frais qu'il en coûtoit pour les faire déclarer de bonne prise. Cette différence de succès étonneroit, si l'on n'observoit pas que les négocians François équipoient fort peu de vaisseaux, et ne commerçoient que par l'entremise des neutres. La Grande-Bretagne, sans avoir recours à ces derniers, avoit vu sortir de ses ports ou de ceux d'Irlande, suivant un calcul peut-être exagéré, jusqu'à huit

---

(1) Depuis le 1 juin 1756, jusqu'au 1 du même mois 1760.

mille navires marchands, l'année de la mort de George II. Quelque tems auparavant, Pitt n'avoit pas craint de dire dans la chambre des communes : » Notre commerce devient chaque jour » plus florissant ; nos richesses, malgré » toutes les dépenses de la guerre, sont » multipliées ; les droits de la douane » pour l'année présente ont déja rendu » plus d'un million de livres ster- » lings, au-delà de ce qu'ils montoient » les années précédentes. Je vous pro- » mets, Messieurs, que ceux de l'an- » née prochaine seront encore plus con- » sidérables. « Ce langage étoit celui d'un ministre ambitieux, qui vouloit persuader à sa nation qu'elle trouveroit dans la durée des hostilités une source de prospérités et de richesses.

Cependant les finances de l'Etat étoient épuisées, et la dette nationale montoit à près de cent millions sterlings. Le parlement avoit autorisé un emprunt de huit millions, en quoi la

dépense excédoit les revenus annuels. Les impôts s'accumuloient de jour en jour. Le peuple Anglois croyoit acheter à ce prix l'empire de la mer, et payoit sans murmure. La victoire de Minden sembloit même avoir étouffé les plaintes qu'on avoit si souvent faites dans la chambre des communes, sur les efforts ruineux que coûtoit la guerre d'Allemagne. On alloit jusqu'à oublier les subsides onéreux accordés au roi de Prusse, Frédéric II, qui fixoit sur lui l'admiration de l'Europe entière. D'abord vaincu, ensuite vainqueur, dans l'espace de deux jours *, il venoit de se signaler à Torgaw, par une action mémorable, dont les fastes de l'histoire n'offroient point encore d'exemple.

Quoique la guerre continentale absorbât une partie des fonds, néanmoins il en restoit encore assez à l'Angleterre pour équiper des escadres, dont plu-

* Le 3 et 4 novembre 1760.

sieurs avoient leurs stations sur les côtes de France. Une de huit vaisseaux, sous les ordres du lord Keppel, fut destinée à convoyer des bâtimens chargés d'un corps considérable de troupes, et à protéger leur descente à Belle-Ile. Un transfuge avoit proposé de s'en emparer pour y faire un port, qui, selon lui, auroit été plus utile que la possession éloignée de Gibraltar (1). Pitt, saisissant toujours avec ardeur les moyens de nuire aux ennemis de sa patrie, adopta trop facilement ce vain projet, dont il confia l'exécution à Hogdson.

Ce général voulut d'abord effectuer sa descente au port Andro; mais il en fut repoussé avec perte *. Sans être découragé par cet échec, il attendit de nouveaux renforts; et dès qu'ils furent

(1) Lettre du maréchal de Belle-Ile au duc d'Aiguillon, du 3 mars 1759.

* Le 8 avril 1761.

arrivés, il résolut de faire une seconde tentative. Le succès en paroissoit d'autant plus assuré, que dans l'intervalle les François ne reçurent du continent aucun des secours qu'ils devoient espérer. Les troupes Angloises ayant débarqué au pied de l'escarpement de la pointe de Locmaria, commencèrent à gravir au sommet par des endroits qu'on avoit regardés jusqu'alors comme inaccessibles, et sur lesquels on avoit négligé de veiller. Informé de cet évènement, le chevalier de Sainte-Croix, qui commandoit dans l'île, accourt sur le champ, culbute tous les ennemis qui se présentent; mais leur nombre croissant à chaque instant, il est repoussé à son tour. Cet officier rallie ses soldats, les mène trois fois à la charge, et jamais ils ne peuvent soutenir le feu prodigieux des vaisseaux, qui les prenoit en flanc. Obligé enfin de céder, il se retire, dispute pied à pied le terrein, et ne se renferme dans la citadelle, qu'après avoir

construit des redoutes pour en défendre l'approche. Elles auroient résisté long-tems aux ennemis, si la lâcheté d'un capitaine François ne leur eût pas livré celle du centre. Ils ne cessèrent malgré cela d'être fatigués par des sorties fréquentes et meurtrières. Hogdson ne se rebute pas ; il redouble d'efforts, et parvient à réduire le corps de la place dans un état de délabrement, qui en faisoit craindre la ruine totale. Le chevalier de Sainte-Croix, désespérant d'être secouru, fut alors forcé de se rendre, et obtint une capitulation honorable *.

Cette conquête dont les Anglois ne pouvoient tirer l'avantage qu'ils s'en étoient promis, fut tout le fruit des dépenses énormes que leur coûta l'entretien de leurs forces navales sur les côtes de France. Ils avoient été trop long-tems occupés au siége de Belle-Ile, et

* Le 7 juin 1761.

leurs troupes y avoient trop souffert pour qu'ils pussent attaquer l'Orient. La destruction de ce port essentiel entroit dans le projet dont ils venoient d'exécuter une partie, pendant que la France négocioit avec eux la paix. Cette puissance étoit déterminée à faire les plus grands sacrifices pour l'obtenir. Elle consentoit à la démolition de Dunkerque. La liberté de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve, et un abri sans fortifications pour ses pêcheurs, formoient le seul objet de compensation qu'elle demandoit pour la cession totale du Canada. Elle offroit d'évacuer la Hesse, le comté d'Hanau et Gottingen, pourvu que l'un des deux établissemens qu'elle avoit perdus en Afrique, lui fût rendu. Enfin le ministère François insistoit sur la restitution des vaisseaux pris avant la déclaration de guerre; ce qui étoit devenu presque impossible: mais l'inflexible Pitt n'auroit dû jamais répondre que cette pré-

tention n'étoit » ni juste, ni soutenable, » selon les principes les plus incontestables du droit de la guerre et des nations (1). «

Pour éviter de nouvelles causes de rupture, et étouffer même tout germe de dissentions prochaines, la France desira que l'Angleterre prît des arrangemens définitifs avec l'Espagne, relativement à la prise de quelques bâtimens sous pavillon Espagnol, à la liberté de la pêche de Terre-Neuve, en faveur de cette nation, et aux établissemens formés sur son territoire dans la baie de Honduras (2). Pitt se hâta de répondre qu'il regardoit cette proposition comme blessant la dignité du roi son maître, et comme incompatible avec la bonne

(1) Réponse à l'Ultimatum de la France, article 10.

(2) Mém. hist. sur la négociation de la France et de l'Angleterre, depuis le 26 mars 1761, jusqu'au 20 septembre de la même année, p. 99, 100.

foi de la négociation. » Au surplus, ajouta-t-il fièrement, » on n'entend pas » que la France ait, en aucun tems, » droit de se mêler de pareilles discus- » sions entre la Grande-Bretagne et » l'Espagne. » Ce ministre fut cependant enchanté de cette ouverture. Elle lui fournissoit des preuves de l'engagement que les deux branches de la maison de Bourbon étoient sur le point de contracter par le pacte de famille (1). Peut-être que la connoissance certaine qu'il vouloit en avoir, étoit l'unique fruit qu'il se proposoit de retirer des négociations. Pitt paroissoit ne sentir que le besoin d'opprimer; aussi fut-il accusé d'être moins touché des malheurs de l'humanité, qu'animé des sentimens d'une haîne farouche. Portant l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme, il ne mit point de bornes aux prétentions de sa nation, et ne craignit pas les vengeances qu'elle se préparoit.

(1) Signé le 15 août 1761.

Cet homme aussi entreprenant que ferme dans la poursuite de ses desseins, vouloit que l'on commençât tout de suite les hostilités contre l'Espagne, en lui enlevant, par un coup de main, Carthagène ou Cadix. La plupart des membres du conseil n'ayant pas été de son avis, il quitta sur le champ le ministère. Sa retraite ne produisit aucun changement dans les affaires. On mit seulement plus de modération dans les démarches que la circonstance exigeoit de faire. On demanda communication du pacte de famille au monarque Espagnol, qui répondit que ce traité n'avoit pas le moindre rapport aux différends de la France et de l'Angleterre. Ce prince chargea en même tems son ambassadeur, le comte de Fuentes, de déclarer que les calamités auxquelles une nouvelle guerre alloit exposer les deux nations, devoient être attribuées à l'orgueil et à l'ambition démesurée de celui qui avoit

tenu les rênes du gouvernement Britannique, et qui paroissoit encore les tenir, quoiqu'elles fussent en d'autres mains. Ce ministre ajouta que le roi son maître ne pouvoit s'empêcher de faire éclater son juste ressentiment de la manière insultante que Pitt s'étoit permise dans le cours des négociations, donnant toujours pour dernière réponse, » qu'il » ne se relâcheroit sur rien, jusqu'à ce » que la tour de Londres fût enlevée » l'épée à la main. « Aussitôt après cette déclaration, le comte de Fuentes se retira, et la guerre fut déclarée *.

L'Espagne ne pouvoit cependant se flatter d'un heureux succès. Ses colonies n'étoient pas suffisamment approvisionnées; le désordre régnoit dans leur administration; la défense des places les plus importantes y avoit été négligée. Ses forces navales trop foibles ou dispersées n'étoient pas en état de

* Le 2 janvier 1762.

les secourir. La dernière flotte de l'Amérique, attendue avec impatience, n'avoit rapporté que huit ou neuf millions tournois pour le trésor royal; ce qui n'étoit pas capable d'en remplir les vides, et de fournir aux dépenses de la guerre. Enfin Wal, qui avoit le département des affaires étrangères, se prêtoit avec peine aux dispositions hostiles de sa cour contre l'Angleterre. Ce ministre, Irlandois d'origine, secondant les vues de la reine (1), avoit empêché Ferdinand son mari de se déclarer en faveur de la France, lorsqu'une pareille démarche auroit été efficace. Il n'étoit plus tems alors de la faire. Non seulement Louis XV, qui en prévoyoit les suites, avoit cessé de la desirer, mais même il avoit voulu en détourner Charles III, son nouvel allié.

Le duc de Choiseul, dont le pacte de famille étoit l'ouvrage, avoit eu beau-

---

(1) Marie-Barbe de Portugal, morte le 27 août 1758.

coup de part à toutes ces négociations. Il venoit d'avoir le département de la marine Françoise qui se trouvoit dans un état déplorable. Son prédécesseur, méconnoissant toute l'étendue des ressources de sa patrie, avoit cru qu'accablée de ses pertes, elle ne disputeroit jamais plus à sa rivale l'empire de la mer. En conséquence d'une si fausse prévoyance, ce ministre pusillanime avoit livré aux armateurs particuliers les vaisseaux du roi, et les avoit ainsi exposés à tomber entre les mains de l'ennemi ; ce qui ne manqua point d'arriver à plusieurs. Il avoit ensuite vendu à différens négocians tous les agrès et les apparaux des magasins. Ceux de Brest furent bientôt aussi vides que son port. Dans cette triste circonstance, un orateur François osa dire avec autant de vérité que de courage : » Ah ! » si Duguay-Trouin revivoit aujour- » d'hui, s'il erroit parmi nos ports et » nos arsenaux, quelle seroit sa dou-

» leur ! François, s'écrieroit-il, que » sont devenus ces vaisseaux que j'ai » commandés, ces flottes victorieuses » qui dominoient sur l'Océan ! Mes » yeux cherchent en vain ; je n'apper- » çois que des ruines. Un triste silence » règne dans vos ports. (1) «

Pendant le cours de cette malheureuse guerre, la France avoit perdu trente-sept vaisseaux de ligne, et cinquante-six frégates. Les uns avoient été pris, les autres avoient péri, soit par les flammes, soit dans les flots, ou contre les écueils. Les côtes de ce royaume étoient désertes ; les matelots gémissoient dans les prisons d'Angleterre, ou servoient sur ses flottes ; l'Etat étoit sans argent et sans crédit (2). Quel remède à tant de maux ? quelle ressource ? le cœur des François. Leur zèle se réchauffa, et ils firent de généreux efforts. Des provinces, des villes donnèrent des sommes

(1) Eloge de Duguay-Trouin, par Thomas.

(2) Cette guerre coûta à la France 1,350,000,000l.

suffisantes pour construire dix-sept vaisseaux de ligne, et acheter les agrès de quelques autres. Mais la création d'une nouvelle marine n'étoit pas l'ouvrage du moment. Il falloit avoir des forces navales toutes prêtes à s'opposer efficacement aux entreprises des ennemis qui menaçoient alors la Martinique. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à équiper à Brest une foible escadre; encore arriva-t-elle trop tard pour secourir cette île.

L'amiral Rodney avoit escorté, avec dix-huit vaisseaux de ligne, les bâtimens qui transportoient un corps de troupes que commandoit Monckton. Ce général dont l'activité égaloit la valeur, s'empara, quinze jours après son débarquement *, des mornes Garnier et Tartanson, postes les plus avantageux de la Martinique. Le Fort-Royal se rendit ensuite ; ce qui détermina

* Le 8 janvier 1762.

une grande partie des habitans à mettre bas les armes. Le gouverneur François, le Vassor de la Touche, ne consentit qu'alors à signer une capitulation générale *. La seule perte considérable que firent les Anglois fut celle d'un vaisseau de ligne, qui se brisa contre les roches. Parmi les avantages qu'ils retirèrent de cette importante conquête, on doit compter celui d'avoir délivré leur commerce d'un essain de corsaires dont la Martinique étoit le refuge. La France sentit vivement la perte de cette florissante colonie, qui fut suivie de celle de la Grenade et des autres îles circonvoisines.

Les Anglois mirent tant de célérité dans ces expéditions, que trois mois et demi après la prise de la Martinique, ils eurent rassemblé toutes leurs forces au mole Saint-Nicolas, sur la côte de Saint-Domingue. Ils en partirent aussi-

* Le 14 février de la même année.

tôt pour aller attaquer la Havane, l'entrepôt du commerce de l'Amérique Espagnole, et la clef du golfe du Mexique. On venoit récemment d'y être informé de la déclaration de guerre. Les François qui en portèrent la nouvelle à leurs alliés, offrirent en même tems de se joindre à eux. Les Espagnols le refusèrent, et ne pensèrent même pas à rappeler leurs vaisseaux qui étoient dans les ports de la Vera-Cruz et de Saint-Yago. Réunis à ceux du Cap-François et de la Havane, ils auroient formé une escadre de vingt-trois vaisseaux de ligne. Les ennemis n'en ayant que dix-neuf, il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent tenté cette entreprise, dont le soin fut confié au duc d'Albermale. Les troupes de ce général montoient à plus de quatorze mille hommes. On les avoit embarquées sur cent cinquante bâtimens de transport, qui faisoient partie de la flotte que commandoit Pocock. Cet amiral la conduisit au lieu de sa desti-

nation avec autant de bonheur que d'habileté, ayant passé par l'ancien canal de Bahama, à travers mille dangers qu'offroit cette navigation peu fréquentée.

La situation avantageuse du fort Moro, qui défendoit l'entrée du port de la Havane, n'empêcha point les Anglois de l'attaquer par mer. Hervey, après l'avoir canonné fort inutilement avec trois vaisseaux, se retira fort maltraité et en désordre. On résolut alors de faire le siége de cette citadelle par terre, et sans tranchée. On y donna l'assaut, et la place fut emportée malgré la vigoureuse résistance de Vélasco, son commandant, qui périt sur la brèche. Cependant Albermale avoit déja perdu une partie de son armée, soit par l'intempérie du climat, soit par le fer des ennemis. Il étoit même sur le point de se rembarquer, quand il lui arriva du renfort. Son courage parut à l'instant se ranimer, et il persista dans son en-

treprise. Quoiqu'il commît bien des fautes (1), il fut néanmoins assez heureux pour que le gouverneur de la Havane, Jean de Prado, n'en profitât pas, et qu'il demandât bientôt à capituler *. Le vainqueur trouva dans cette ville plus de deux millions sterlings en argent ou en marchandises, une grande quantité de munitions, d'artillerie ; et dans son port, quatorze vaisseaux de ligne. Non seulement les Espagnols ne tentèrent point pendant le siège de faire sortir cette escadre, qu'il étoit si important de sauver ; mais encore ils n'eurent pas la précaution de la brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'elle ne devînt la proie de l'ennemi.

Les Espagnols n'étoient pas mieux instruits aux Indes qu'en Amérique de ce qui se passoit en Europe ; ce fut

---

(1) Hist. phil. et polit. des établ. des Européens dans les Indes, t. 2, p. 349, etc.

* Le 13 août 1762.

l'armée navale des Anglois qui porta aux îles Philippines la première nouvelle de la guerre. Cette flotte, commandée par Cornish, étoit composée de onze vaisseaux de ligne, et de plusieurs bâtimens de transport. Elle amenoit douze mille hommes de troupes, sous les ordres du brigadier Drapper. Les deux généraux firent de concert sommer Manille, capitale de ces îles, de se rendre; mais l'archevêque qui en étoit gouverneur, résolut, malgré sa surprise, de soutenir le siége. Ne se fiant point en ses foibles moyens de défense, il mettoit ses espérances dans la prédiction d'une femme qui jouoit le rôle d'inspirée. Elle l'assuroit » qu'il » n'y avoit rien à craindre, les Anglois » venant tous se convertir à la foi (1). « Ceux-ci n'annoncèrent leur pieux dessein, qu'en bombardant par mer la place. Ils débarquèrent ensuite, et l'em-

(1) Voyage dans la mer des Indes, par M. Gentil, t. 2, p. 241.

portèrent d'assaut*. Après avoir vu leurs maisons saccagées pendant quarante heures, les malheureux habitans de Manille furent obligés de racheter leur vie moyennant quatre millions de piastres. Cette somme ne dédommagea point le vainqueur d'avoir manqué l'occasion de s'emparer du galion venant d'Acapulco, dont la cargaison valoit cinq à six millions de la même monnoie. Le fidèle Anda s'en servit pour l'entretien d'un corps de troupes avec lequel il tint la campagne, et finit par bloquer les ennemis de sa nation dans leur nouvelle conquête. Réduits en petit nombre, ceux-ci auroient été bientôt obligés de l'évacuer ou de capituler, si l'on n'eût pas appris que la paix venoit d'être conclue entre les puissances belligérantes.

L'Espagne perdit ainsi dans une campagne ce que les plus longues guerres ne lui avoient pas coûté. Sa marine

* Le 5 octobre 1762.

avoit reçu à la Havane un échec dont elle ne pouvoit alors se relever. Son vaste empire en Amérique étoit ébranlé, et menacé de passer sous un autre joug. N'ayant fait d'autres efforts que ceux d'une invasion lente et infructueuse en Portugal, elle se vit réduite, la première année des hostilités, à en desirer la cessation. Heureusement l'Angleterre avoit un jeune roi, moins avide de conquêtes, que touché des calamités de la guerre. Ses vertus domestiques le rendoient d'autant plus sensible à de pareils maux, qu'elles inspirent le doux et pressant besoin de jouir sans trouble et de vivre sans alarme, au milieu des objets dont notre cœur ne se rassasie jamais qu'en se flétrissant. D'ailleurs, élevé par le comte de Butte, George III en suivoit les conseils modérés qui portèrent ce prince à la paix. Les difficultés qui s'y opposoient furent bientôt applanies par le duc de Nivernois à Londres, et par le duc de Bedford à Paris. Les préliminaires ne tardèrent

point à être signés *, malgré l'opposition du comte de Chatam, le trop haîneux Pitt, et les clameurs d'un parti dont cet ancien ministre étoit encore l'idole.

La cession de la Floride et la permission de couper les bois de campêche furent les seuls sacrifices que l'Espagne fit dans le traité. Il en coûta de plus considérables à la France, qui céda à ses ennemis tout le Canada, une grande partie de la Louisiane, les îles de la Grenade, de Saint-Vincent, de la Dominique, de Tabago, ses établissemens du Sénégal. De tous ceux que la compagnie Françoise des Indes avoit possédés sur les côtes de Coromandel et d'Orixa, Masulipatan, avec cinq provinces entières, l'île de Sheringhan, les districts de Pondichéri et de Karikal, il ne lui resta plus que cette dernière ville, et l'emplacement de

* A Fontainebleau, le 3 novembre 1762.

l'autre.

l'autre. On restitua encore à cette compagnie Mahé et Chandernagor, mais à condition que celle-ci ne seroit point fortifiée. Le îles de St.-Pierre et Miquelon ne passèrent point, sans une réserve moins humiliante, au pouvoir des François, qui consentirent aussi à la démolition du port de Dunkerque (1).

Une dette de trois milliards trois cent trente millions tournois (2) étoit le prix dont l'Angleterre payoit tant d'avantages. Si elle eût bien réfléchi sur l'étendue de pareils engagemens, n'eût-elle pas gémi sur ses propres triomphes? Mais plus l'abîme est profond, moins on cherche à le sonder. La Grande-Bretagne tarissoit elle-même la source de ses prospérités, en abusant de son crédit qui n'étoit autre chose que le funeste pouvoir de ruiner plusieurs générations, pour satisfaire les passions d'une

(1) Voyez les observations sur ce traité.

(2) L'intérêt de cette somme montoit à 111 477,490 liv. tournois.

seule. D'ailleurs elle ne s'appercevoit pas que de longues hostilités fatiguoient les ressorts de son gouvernement, et hâtoient les progrès de la corruption, qui prépare au despotisme, et en assure la durée.

Les Anglois ne prévoyoient pas encore qu'en ajoutant de vastes acquisitions à leurs colonies, ils relâcheroient les liens qui les attachoient à la métropole, et qu'elles finiroient par les briser, n'ayant plus besoin de sa protection (1); qu'enfin ils se trouveroient, quelques années après, dans un état moins florissant qu'ils n'avoient été avant cette guerre. Il auroit donc mieux valu pour eux ne l'avoir jamais entreprise; peut-être qu'alors les François n'auroient pas cherché à porter leurs principales forces sur mer, et à convaincre l'Europe de la nécessité d'y établir un équilibre de puissance.

---

(2) Voyez la note XXVI.

Fin du dernier Livre.

OBSERVATIONS

SUR

LE TRAITÉ DE PAIX

Conclu à Paris le 10 Janvier 1763.

JAMAIS l'Angleterre ne retira de sa puissance navale d'aussi grands avantages que par ce Traité, dont je crois nécessaire de discuter les principaux articles. Mon dessein n'est de blâmer ni les ministres François ou Espagnols auxquels les circonstances imposoient des lois dures, ni les ministres Anglois obligés de servir les passions d'un peuple ébloui par l'éclat de ses victoires, séduit par les calculs de son ambition, et dominé par le sentiment de son ancienne rivalité.

ART. IV (1).

Sa Majesté Très-Chrétienne renonce à toutes les

(1) Les trois premiers articles renferment des conditions préliminaires qui n'offrent aucun objet de discussion.

prétentions qu'elle a formées autrefois, ou pu former à la Nouvelle-Ecosse ou l'Acadie, en toutes ses parties, et la garantit toute entière et avec toutes ses dépendances, au roi de la Grande-Bretagne. De plus, Sa Majesté Très Chrétienne cède & garantit à Sadite Majesté Britannique, en toute propriété, le Canada avec toutes ses dépendances, ainsi que l'île du Cap-Breton, et toutes les autres îles & côtes dans le golfe du fleuve St.-Laurent, etc. De son côté, Sa Majesté Britannique convient d'accorder aux habitans du Canada la liberté de la religion catholique: en conséquence elle donnera les ordres les plus précis & les plus effectifs pour que ses nouveaux sujets catholiques romains puissent professer le culte de leur religion, selon le rit de l'église romaine, en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne. Sa Majesté Britannique convient en outre que les habitans François ou autres, qui auroient été sujets du roi très-chrétien en Canada, pourront se retirer en toute sureté et liberté, &c.

Par le XIIe. article du Traité d'Utrecht, Louis XIV avoit cédé à l'Angleterre *la Nouvelle-Ecosse, autrement dite Acadie, en son entier, conformément à ses anciennes limites, comme aussi la ville de Port-Royal*, etc. Ce qui a donné lieu à des discussions interminables. On les

auroit évitées, si les Plénipotentiaires se fussent contentés de dire que Sa Majesté Britannique *posséderoit à l'avenir la presqu'île de l'Acadie, avec les îles qui en dépendent*, etc. Leur manière peu exacte de s'exprimer fut la cause des prétentions auxquelles la France renonce au commencement de ce quatrième article. N'auroit-elle pas dû y faire insérer quelque clause en faveur des Acadiens, ses anciens Colons? Leur dévouement pour elle, et les maux qu'il leur avoit attirés, n'auroient-ils pas mérité qu'on les rétablit, par une condition expresse, dans l'héritage de leurs pères? Pourquoi ne pas assurer une retraite à ceux qui avoient été enlevés de leurs foyers, et transportés, par une détestable trahison, dans les colonies Angloises où ils étoient réduits à la plus affreuse misère?

Comment concilier ces ordres *les plus précis & les plus effectifs*, pour que les Canadiens, catholiques romains, puissent professer leur religion selon le rit de l'église romaine, avec cette réserve, *en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne?* » C'est-à-dire, comme l'explique très-bien un judicieux écrivain, que » les Catholiques des terres cédées à l'Angleterre ne jouiront pas, ou ne jouiront » que précairement de l'exercice de leur re-

» ligion (1). » En effet, un an s'étoit à peine écoulé depuis la signature du traité, que le gouverneur Murray ne craignit pas d'en être le premier infracteur, par une proclamation, qui déclaroit incapables d'exercer aucune charge, tous les Canadiens qui refuseroient auparavant d'abjurer par serment la transsubstantiation, et de reconnoître la suprématie du roi. S'ils ne sont plus aujourd'hui inquiétés sur leur religion, si le libre exercice leur en a été légalement assuré, ils ne doivent ces avantages qu'à la politique de l'Angleterre, intéressée à les traiter avec autant de douceur que de justice.

On convint dans un article séparé, que les lettres de changes ou billets qui avoient été donnés aux Canadiens, pour les fournitures faites aux troupes Françoises, seroient exactement payés, *d'après la liquidation arrêtée dans un tems convenable, selon la distance des lieux et la possibilité*, etc. On évalua tous ces billets qui étoient restés en Canada, à vingt-trois millions tournois. Les Anglois les y ramassèrent avec soin, les achetèrent à bon compte, et se les firent rigoureusement payer en France, où ceux qui circuloient

(1) Droit public de l'Europe, tom. 3, p. 295.

entre les mains des habitans de ce royaume, perdirent jusqu'à 90 pour 100, et finirent par n'avoir plus de valeur.

ART. V.

Les sujets de la France auront la liberté de la pêche & de la sécherie sur une partie des côtes de l'île de Terre-Neuve, telle qu'elle est spécifiée par l'article XIII du traité d'Utrecht, lequel article est renouvelé et confirmé par le présent traité, à l'exception de ce qui regarde l'île du Cap-Breton, ainsi que les autres îles & côtes dans l'embouchure et dans le golfe Saint-Laurent; & Sa Majesté Britannique consent de laisser aux sujets du roi très-chrétien la liberté de pêcher dans le golfe Saint-Laurent, à condition que les sujets de la France n'exercent ladite pêche qu'à la distance de trois lieues de toutes côtes appartenantes à la Grande-Bretagne, soit celles du continent, soit celles des îles situées dans ledit golfe Saint-Laurent. Et pour ce qui concerne la pêche sur les côtes de l'île du Cap-Breton, hors dudit golfe, il ne sera pas permis aux sujets du roi très-chrétien d'exercer ladite pêche, qu'à la distance de quinze lieues des côtes de l'île du Cap-Breton; & la pêche sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse ou Acadie, et par-tout ailleurs hors dudit golfe, restera sur le pied des traités antérieurs.

Par les articles XII et XIII du traité d'Utrecht, il est défendu aux François de s'établir dans l'île de Terre-Neuve, et dans les îles adjacentes cédées à l'Angleterre. Il ne leur est libre d'y aborder que dans le tems de la pêche. Ils ne peuvent alors y construire que les cabanes ou échoppes nécessaires pour préparer leur poisson et le sécher; et ils ne doivent le faire que sur les côtes de Terre-Neuve qui s'étendent depuis le Cap de Bonaviste, jusqu'à l'extrémité septentrionale, et allant delà à l'occident, jusqu'au lieu appelé *Pointe-Riche* (1).

On trouve sans doute dans cette partie de Terre-Neuve de très-bons havres ou baies, tels que ceux du Griguet, de Saint-Lunaire, de Saint-Méen, du grand et du petit Saint-Julien, etc. Mais comme on ne peut y faire aucun établissement fixe, les pêcheurs y ont été sans cesse exposés aux avanies des Anglois. D'ailleurs, la qualité des morues qui fréquentent ces parages, n'est point aussi

---

(1) Par l'article V du dernier traité de Versailles, ces limites sont fixées par une ligne tirée depuis le Cap Saint-Jean, passant par le nord, et descendant par la côte occidentale, jusqu'au Cap-Raye.

propre au commerce de la Méditerranée, que celle des autres qu'on trouve près des côtes méridionales.

Outre presque tous les poissons qu'on rencontre dans les différens parages des deux continens, et de nombreuses baleines dont la pêche peut se faire dans le golfe Saint-Laurent, avec beaucoup moins de dépenses et de péril que sur les côtes du Groenland, cette mer offre en abondance de très-belles morues, des vaches marines, des loups marins, des marsouins blancs et noirs, plus grands et plus gras que ceux d'Europe, etc. Pour prendre ces poissons, il faut nécessairement s'établir sur les côtes du Canada et du Labrador, ou dans les îles circonvoisines, à cause des ports et des ances qui s'y trouvent, et où les pêcheurs sont souvent forcés de chercher un asyle, ne pouvant s'exposer long-tems sur une mer aussi orageuse que celle de ce golfe. Enfin, ces différentes pêches sont plus abondantes sur les côtes dont les François sont obligés de s'éloigner à la distance de trois lieues, selon le traité qui, par les restrictions dont j'ai parlé, annulle effectivement la permission ou cession qu'il semble d'abord leur assurer.

Ce qui concerne les pêches de l'Acadie,

n'est pas moins désavantageux à la France, puisqu'elles restent sur le pied des traités antérieurs. Celui d'Utrecht interdit non-seulement aux pêcheurs de ce royaume toutes les côtes de la Nouvelle-Ecosse ou Acadie, depuis l'île de Sable inclusivement, jusqu'à l'endroit où elle tourne au sud-ouest; mais encore il les oblige de s'en éloigner à plus de trente lieues. Ils ne peuvent ni s'arrêter ni naviguer près des bancs poissonneux qui avoisinent ces mêmes côtes. Des vaisseaux de guerre qui sont toujours en station à Halifax, ne leur permettent jamais de s'écarter et d'enfreindre ces dures conditions du traité.

ART. VI.

Le roi de la Grande-Bretagne cède les îles de Saint-Pierre et de Miquelon, en toute propriété, à Sa Majesté Très-Chrétienne, pour servir d'abri aux pêcheurs François; & Sadite Majesté Très-Chrétienne s'oblige à ne point fortifier lesdites îles, à n'y établir que des bâtimens civils pour la commodité de la pêche, & à n'y entretenir qu'une garde de cinquante hommes pour la police.

Ces îles sans défense (1) pouvoient-elles dé-

(1) Elles ont été cédées *en toute propriété* à la

dommager la France d'une partie considérable de l'ile de Terre-Neuve qu'elle avoit perdue par le traité d'Utrecht, et de l'ile royale qu'elle venoit de céder ? Dans les négociations de 1761, elle avoit demandé la jouissance de cette dernière île. Rapportons les propres termes du mémoire que M. de Bussy présenta à la cour de Londres pour l'obtenir. » Comme l'assurance de la liberté » de la pêche et de la sécherie sur le banc » de Terre-Neuve seroit illusoire, si les bâ» timens françois n'avoient pas un abri ap» partenant à leur nation dans ces contrées, » le roi de la Grande-Bretagne, en consi» dération de la garantie de sa nouvelle con» quête (le Canada), restituera l'ile Royale » ou Cap-Breton, pour être possédée par » la France en toute souveraineté. On con» viendra que pour mettre un prix à cette » restitution, la France, sans aucune déno» mination, n'élevera point dans l'ile de for» tifications, et se bornera à y entretenir » les établissemens civils, et le port pour la

France par le quatrième article du traité conclu à Versailles le 3 septembre 1783 ; conséquemment avec la liberté de les fortifier, d'y tenir uue garnison, etc.

» commodité des bâtimens pêcheurs qui y
» abordent. « Malgré cette clause, Pitt refusa de consentir à la cession de cette île, et proposa celle de Saint-Pierre et de Miquelon, qu'on fut forcé d'accepter.

Il n'est pas étonnant que la pêche françoise resserrée dans de si étroites limites, diminua beaucoup à la paix, et ne fut plus ce qu'elle avoit été autrefois. Vers le milieu du dernier siècle, on voyoit annuellement sur les bancs de l'Acadie et de Terre-Neuve deux cent cinquante bâtimens destinés à la pêche de la morue verte, et cent cinquante d'une grandeur plus considérable, occupés à celle de la morue sèche (1). Dans l'une ou l'autre on employoit environ 9000 matelots. Avant le traité d'Utrecht, le nombre de ces vaisseaux avoit été porté jusqu'a huit cents, et celui des équipages à 40000 hommes, dont 3000 étoient apprentifs ou novices (2). Quelle ressource pour la marine Françoise! Un ancien voyageur répondoit avec raison à ceux qui demandoient s'il y avoit de l'argent en Canada:

---

(1) Denys, descr. de l'Amér. Sep. t. 2, p. 33, 56

(2) Hist. des Col. Angl. pag. 42. Mém. sur le Cap-Breton, etc.

» Les mariniers de l'Europe qui vont chercher
» du poisson à Terre-Neuve . . . , y trouvent
» de belles mines , sans rompre les rochers ,
» éventrer la terre , et vivre en l'obscurité
» des enfers (1).

ART. VII.

Afin de rétablir la paix sur des fondemens solides et durables, et écarter pour jamais tout sujet de dispute, par rapport aux limites des territoires françois et britanniques, sur le continent de l'Amérique, il est convenu qu'à l'avenir les confins entre les états de Sa Majesté Très-Chrétienne et ceux de Sa Majesté Britannique, en cette partie du monde, seront irrévocablement fixés par une ligne tirée au milieu du fleuve Mississipi, depuis sa naisssance jusqu'à la riviere d'Iberville, et delà, par une ligne tirée au milieu de cette rivière et des lacs Maurepas & Pontchartrain, jusqu'à la mer. Et à cette fin le roi très-chrétien cède en toute propriété, et garantit à Sa Majesté Britannique la rivière & le port de la Mobile, et tout ce qu'il possède ou a dû posséder du côté gauche du fleuve Mississipi, à l'exception de la ville de la Nouvelle Orléans, et de l'île dans laquelle elle est située, qui demeureront à la France ; bien entendu que la navigation du fleuve Mississipi sera

(1) L'Escarbot, hist. de la Nouv. France, page 18.

également libre, tant aux sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux de la France, dans toute son étendue, depuis sa source jusqu'à la mer, et nommément cette partie qui est entre la susdite île de la Nouvelle Orléans, et la rive droite de ce fleuve, aussi bien que l'entrée et la sortie par son embouchure. Il est de plus stipulé que les bâtimens appartenant aux sujets de l'une ou de l'autre nation ne pourront être arrêtés, visités, ni assujettis au paiement d'aucun droit quelconque, etc

Les limites de la Louisiane n'avoient pu être fixées dans les négociations de 1761. Les Plénipotentiaires François ayant demandé qu'elles fussent réglées, l'adroit Pitt ne manqua point de leur répondre conformément à ses vues d'agrandissement : » A » l'égard de la fixation des limites de la Louisiane, dit ce ministre, par rapport au » Canada, ou par rapport aux possessions » angloises situées sur l'Ohio, comme aussi » du côté de la Virginie, on ne pourra jamais admettre que tout ce qui n'est point » le Canada soit de la Louisiane, ni que » les bornes de la dernière province susdite » ne s'étendent jusqu'aux confins de la Virginie, ou à ceux des possessions britanniques sur les bords de l'Ohio ; les nations

» et pays qui se trouvent interposés, et qui » forment la vraie barrière entre les susdites » provinces, ne pouvant, par aucune consi- » dération, être directement, ou par des con- » séquences nécessaires, cédées à la France, » en permettant qu'on les admette comme » renfermées dans la description des limites » de la Louisiane. «

De pareilles difficultés ne pouvoient être levées que par de longues discussions, et d'après une connoissance parfaite des pays dont la possession étoit contestée à la France. Pour éviter toute dispute, le ministère françois consentit à reconnoître la rive gauche du Mississipi, jusqu'à Menchack, endroit où ce fleuve se joint à la rivière d'Iberville, comme la limite imperturbable de la Louisiane. La plus fertile et la moins déserte partie de cette contrée passa ainsi au pouvoir de l'Angleterre. En se réservant le territoire de la Nouvelle Orléans, pour s'assurer de l'entrée du fleuve, ne s'exposoit-on pas à de nouvelles contestations? Ce qui devoit les faire naître étoit la permission qu'on donnoit aux bâtimens anglois de remonter le Mississipi, sans pouvoir être fouillés, à cause des moyens que cette navigation offre aux vaisseaux interlopes pour la

contrebande. On est quelquefois deux mois à lutter contre le courant, faute de vent, avant d'arriver à la capitale de la Louisiane, et les vaisseaux sont sans cesse obligés dans ce trajet de s'amarrer à terre.

Dans ce partage de la Louisiane, le ministère françois avoit des vues secrètes que l'événement seul découvrit. Le 3 novembre, jour que les préliminaires furent signés à Fontainebleau, Louis XV céda tout le pays qui lui restoit dans le continent de l'Amérique septentrionale, à Sa Majesté Catholique qui, presqu'au même instant, accepta à l'Escurial cette même cession. Elle ne fut signifiée que dix-huit mois après aux Louisianiens (1); jusqu'alors on l'avoit ignorée, même en Europe.

ART. IX (2).

Le roi Très-Chrétien cède et garantit à Sa Majesté Britannique, en toute propriété, les îles de la Grenade et des Grenadins, avec les mêmes stipu-

---

(1) Par une lettre du roi, à M. d'Abadie leur commandant, datée du 21 avril 1764.

(2) Dans l'article précédent, l'Angleterre restitue les îles de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de la Desirade, de la Martinique, de Belle-Isle, etc.

lations en faveur des habitans de cette colonie, insérées dans l'article IV pour ceux du Canada; et le partage des îles appelées Neutres *est convenu et fixé de manière que celles de Saint-Vincent, la Dominique et Tabago resteront en toute propriété à la Grande-Bretagne, & que celle de Sainte-Lucie sera remise à la France, pour en jouir pareillement en toute propriété; et les hautes parties contractantes garantissent le partage ainsi stipulé.*

Ces prétendues îles *Neutres* appartenoient réellement à la France, puisqu'elles étoient occupées par ses colons. Pourquoi, en cédant leur pays à la Grande-Bretagne, ne leur fit-on pas assurer la propriété des terreins dont ils jouissoient d'une manière aussi sacrée que légitime, leur ayant été transmise par les habitans originaires, les Caraïbes? La cour de Londres ne manqua point de profiter de cet oubli. Elle mit en vente les fonds de Tabago, de Saint-Vincent et de la Dominique, et donna le choix à leurs habitans, ou d'en être totalement dépouillés, ou de les racheter à un prix si considérable que la plupart prirent le parti de les abandonner et de s'émigrer. Dans ce partage des îles appelées *Neutres*, l'Angleterre avoit encore un dessein caché, celui de favoriser le commerce interlope.

La France souscrivit à regret aux conditions d'un traité qui lui enlevoit des possessions dont la prospérité augmentant rapidement excitoit la jalousie de sa rivale. Les principales îles de celle-ci ne pouvoient presque plus fournir à ses besoins. L'épuisement de leur sol devenoit tous les jours plus sensible. La Jamaïque avoit déja perdu son ancienne fertilité, et ses habitans ne s'enrichissoient que par la contrebande, aux dépens des Espagnols. Les exportations de Saint-Christophe diminuoient beaucoup; et la Barbade étoit tellement déchue de son premier état, que pour la fertiliser, les planteurs y transportoient, des environs de la rivière d'Essequibo, dans la Guyanne, de la terre dont ils se servent encore aujourd'hui comme d'un engrais nécessaire. Antigoa, Niéves, Monserrat et toutes les autres petites îles ne sauroient être jamais d'un grand produit. Non-seulement l'Angleterre se fit céder les îles dont elle pouvoit tirer de plus grands avantages pour soutenir son commerce; mais encore, dans le partage des îles Neutres, elle s'en réserva plusieurs dont la situation favorisoit son commerce de contrebande avec les possessions françoises. Ce dessein parut assez, par l'établisse-

ment d'un port franc à la Dominique en 1766, et le libre exercice de religion qu'on permit alors à ses habitans.

ART. X.

Sa Majesté Britannique restituera à la France l'île de Gorée dans l'état où elle se trouvoit quand elle a été conquise ; & Sa Majesté Très-Chrétienne cède en toute propriété, & garantit au roi de la Grande-Bretagne la rivière de Sénégal, avec les forts et comptoirs de Saint Louis, de Podor et de Galam, et avec tous les droits et dépendances de ladite rivière de Sénégal.

L'affreuse nécessité de la traite des Nègres pour les îles de l'Amérique, rend les établissemens de la côte occidentale de l'Afrique précieux à toutes les puissances qui veulent conserver et faire fleurir leurs plantations dans le nouveau-Monde. La France, pressée donc par ce besoin affligeant, demanda à l'Angleterre la restitution du Sénégal, ou celle de l'île de Gorée. Pitt refusa constamment, dans les négociations de 1761, d'y consentir. Ce ministre prévoyoit avec raison, qu'en chassant les François de l'Afrique, ils seroient forcés d'acheter leurs esclaves des Anglois ou des Hollandois, et perdroient

ainsi une partie considérable du commerce de leurs propres îles. Le lord Butte, plus porté que lui à la paix, ne voulut point réduire la France à cette dure extrémité, et consentit à lui restituer Gorée. Cette île devoit être rendue, comme nous venons de le voir, dans le même état où elle étoit à l'époque de sa conquête. Cependant lorsque la France en rentra en possesion, le 14 septembre 1763, on n'y trouva qu'un amas de ruines. Ses fortifications avoient été presqu'entièrement renversées par l'explosion d'un magasin à poudre; le village et les bâtimens, réduits en cendre par des incendies successifs. Nous ignorons si la cour de Londres fut assez équitable pour dédommager les François de ces pertes.

Les termes du traité, concernant la cession du Sénégal, pouvoient être susceptibles d'une explication favorable aux desseins de l'Angleterre. Il est étonnant qu'elle n'ait pas osé revendiquer la possession de tous les forts et comptoirs des côtes voisines, comme des *dépendances* du fort Saint-Louis, le principal établissement, et autrefois le lieu de la résidence du directeur-général de la compagnie françoise.

Cet article du traité étoit d'autant plus

propre à faire naître des contestations, qu'on y avoit stipulé la restitution de Gorée, sans ajouter ces mots nécessaires, *et ses dépendances*. Ainsi la France auroit pu être réduite à la possession inutile de cette île ou rocher stérile, qui ne fournit pas même de l'eau à ses habitans. Les équipages des vaisseaux qui mouillent dans la rade, exposée aux coups de vent d'est, sont forcés, ainsi que sa garnison, d'avoir recours aux fontaines de Ben, dans le continent. Afin de s'en assurer la possession, on acheta du roi du Damel, en 1763, la pointe de terre qui porte ce nom, et celle de Dakar. Si l'Angleterre s'étoit opposée, en vertu du traité, à cette acquisition, il est certain que les François auroient alors été obligés d'abandonner Gorée et tout le commerce des côtes voisines, où ils ont établi des comptoirs.

L'article neuvième du dernier traité de Versailles a tari la source de pareilles contestations. Il est rédigé de manière à faire sentir tous les défauts de celui dont il vient d'être question ; c'est pourquoi je crois devoir en rapporter les propres termes : » Le » roi de la Grande-Bretagne cède en toute » propriété, et garantit à Sa Majesté Très-» Chrétienne la rivière du Sénégal et ses dé-

» pendances, avec les forts Saint-Louis, » Podor, Galam, Arguin et Portendick; et » Sa Majesté Britannique restitue à la France » l'île de Gorée, etc. «

ART. XI.

Dans les Indes orientales, la Grande-Bretagne restituera à la France, dans l'état où ils sont aujourd'hui, les différens comptoirs que cette couronne possédoit, tant sur la côte de Coromandel et d'Orixa, que sur celle de Malabar, ainsi que dans le Bengale, au commencement de l'année 1749; et Sa Majesté Très-Chrétienne renonce à toute prétention aux acquisitions qu'elle avoit faites sur la côte de Coromandel et d'Orixa, depuis ledit commencement de l'année 1749. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera, de son côté, tout ce qu'elle pourroit avoir conquis sur la Grande-Bretagne, dans les Indes orientales pendant la présente guerre, et fera restituer nommément Nattal et Tapanooly dans l'île de Sumatra: elle s'engage de plus à ne point ériger de fortifications, et à ne point entretenir de troupes dans aucune partie des états du Soubab de Bengale; et afin de conserver la paix future sur la côte de Coromandel & d'Orixa, les François et les Anglois reconnoîtront Mahomet Aly-Khan pour légitime Nabab du Carnate, et Salabetzingue pour légitime Soubab du Dékan. &c.

Le traité conclu entre les sieurs Godeheu et Saunders, fut proposé en 1761 à l'Angleterre, pour base du rétablissement de la paix en Asie. Pitt répondit que les conditions de ce traité n'étoient nullement applicables à l'état où se trouvoient alors les affaires des Indes par l'entière réduction des possessions de la compagnie françoise. Ce ministre cherchant les moyens d'éloigner la conclusion de la paix, ou de la rendre inutile, prétendoit laisser aux compagnies respectives des deux nations la liberté de terminer elles-mêmes leurs propres différens, en se conformant aux intentions équitables et pacifiques de leurs souverains.

Si la jalousie naturelle des compagnies de commerce eût permis à celles de France et d'Angleterre de concilier leurs intérêts respectifs, la grande puissance et les succès brillans de cette dernière auroient été des obstacles invincibles à un accommodement solide. Ce fut donc avec raison que, dans le traité de paix, les deux puissances contractantes réglèrent définitivement tout ce qui pouvoit concerner leurs possessions de l'Inde. Celles de la France se trouvèrent réduites à l'état où elles étoient au commencement

de 1749, c'est-à-dire, avant l'époque de toutes les acquisitions que Dupleix lui avoit procurées.

Avant la conclusion de la paix, l'Angleterre avoit prévu qu'elle seroit forcée de restituer Pondichéri, principal établissement de la compagnie françoise : en conséquence, elle donna des ordres précis, aussitôt apres la conquête de cette ville, pour la démolir et en raser les fortifications ; ce qui fut exécuté ponctuellement. Ainsi, en promettant de rendre à la France ses différens comptoirs, sur les côtes d'Orixa et de Coromandel, avec cette clause, *dans l'état où ils sont aujourd'hui*, le ministère Britannique cachoit des vues destructives, et se préparoit un moyen simple de justification. Si Pondichéri n'étoit plus qu'un tas de ruines, Chandernagor n'offroit pas un spectacle moins affligeant. Par un article du traité (1), il n'étoit permis d'y construire aucun ouvrage, et cette ville, sans défense, se trouvoit exposée à toutes les insultes que la jalousie des Anglois n'a pas manqué de leur suggérer (2). La

(1) Par le XIIIe. de celui de Versailles, la France a droit d'entourer Chandernagor d'un fossé, etc.

(2) Voyez les observations de la France sur le

condition

condition de ne pas élever de fortifications, et de ne point entretenir de troupes dans le pays du Soubab de Bengale, sous prétexte de maintenir la paix, n'étoit réellement qu'un moyen dont l'Angleterre, maîtresse absolue de ses Etats, se servoit pour n'être point inquiétée dans cette riche possession.

Dans un article séparé, il est dit, que *les états du Soubab de Bengale seront censés* ne s'étendre que jusqu'à Yanaon exclusivement, *et qu'Yanaon sera regardé comme compris dans la partie septentrionale de la côte de Coromandel ou d'Orixa.* Les limites du Bengale avoient toujours été fixées à Catek; en les reculant jusqu'à Yanaon, on a fait perdre à la France le commerce de la province de Chicakol, d'une partie de celle de Ragimendri, enfin d'une côte de plus de deux cents lieues, interdite à ses vaisseaux. D'ailleurs, ce Soubab, pour lequel on semble stipuler, n'étoit que le plus vil de tous les esclaves de la compagnie angloise, *l'instrument pensionné de l'imposture et de la tyrannie* (1).

---

memoire justificatif de la cour de Londres, publiées en 1778.

(1) Bolts, Etat civil et politique du Bengale, t. II, c. 6.

ART. XIII (1).

La ville et le port de Dunkerque seront mis dans l'état fixé par le dernier traité d'Aix-la-Chapelle, et par les traités antérieurs. La Cunette sera détruite immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, ainsi que les forts et batteries qui défendent l'entrée du côté de la mer; et il sera pourvu en même tems à la salubrité de l'air & à la santé des habitans par quelque autre moyen, à la satisfaction du roi de la Grande-Bretagne.

Pourquoi rappeler à-la-fois plusieurs traités dont la teneur n'est pas la même? Dans celui d'Utrecht, la France s'engage, 1°. à démolir Dunkerque à ses dépens, et promet de ne jamais le réparer; 2°. à en combler le port et à rompre les écluses qui servoient à le nettoyer (2). Il est dit, dans le traité d'Aix-la-Chapelle, » que Dunkerque restera » fortifié du côté de la terre en l'état qu'il » est actuellement; mais, pour le côté de

(1) L'article précédent a rapport à la restitution de l'île de Minorque.

(2) Art. IX du traité d'Utrecht.

» la mer, on se conformera aux articles con-
» venus par la paix d'Utrecht (1). «

A la vérité ces expressions, *la Cunette sera détruite.... ainsi que les forts et batteries qui défendent l'entrée du côté de la mer*, suffiroient sans doute pour montrer l'intention des puissances contractantes, si l'équité étoit toujours l'interprète des traités; mais malheureusement ce n'est pas toujours à son tribunal que se portent les causes des peuples rivaux. Il n'arrive que trop souvent que leur politique cherche des prétextes et s'en ménage d'avance, en rédigeant les conditions d'un traité, de manière qu'ils puissent, suivant les circonstances, s'accuser mutuellement d'infraction.

S'en rapporter à la décision de Sa Majesté Britannique pour pourvoir à la salubrité de l'air de Dunkerque, n'étoit-ce pas exposer ses habitans à devenir la victime des soupçons et des difficultés de la cour de Londres? Par une convention particulière, un commissaire Anglois devoit être l'arbitre du sort des Dunkerquois, et jouer le rôle d'espion, aux gages de la puissance qu'il surveilloit. Etrange condition! L'honneur de la France

(1) Art. XVIII du traité d'Aix-la-Chapelle.

vient enfin d'être réparé par un article du dernier traité, dont les expressions, pleines de noblesse, méritent d'être rapportées : » Le » roi de la Grande Bretagne voulant donner » à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve » sincère de réconciliation et d'amitié, et » contribuer à rendre solide la paix réta- » blie entre Leursdites Majestés, consent à » l'abrogation et suppression de tous les ar- » ticles relatifs à Dunkerque, à compter du » traité de paix conclu à Utrecht en 1713 » inclusivement, jusqu'à nos jours (1).

ART. XVI (2).

La décision des prises faites, en tems de paix, par les sujets de la Grande-Bretagne sur les Espagnols, sera remise aux cours de justice de l'amirauté de la Grande-Bretagne, conformément aux règles établies parmi toutes les nations ; de sorte que la validité desdites prises entre les nations Espagnole et Britannique, sera décidée et jugée

(1) Art. XVII du traité de Versailles.

(2) Les articles XIV et XV du traité concernent les évacuations qui devoient être faites par les armées Françoises et Britanniques des pays qu'elles occupoient en Allemagne, et en prescrivent le tems et la manière d'y procéder.

selon le droit des gens et selon les traités, dans les cours de justice de la nation qui aura fait la capture.

Lorsque la cour de Madrid se fut apperçue des vues hostiles des Anglois, elle fit saisir dans tous les ports les bâtimens de leurs négocians : ainsi, ceux-ci n'ayant qu'à gagner dans l'examen juridique de la validité des prises, le ministère Britannique ne s'opposa point aux demandes de l'Espagne. Par une raison contraire, il rejeta celles de la France, et refusa opiniâtrément de rendre ses vaisseaux qui avoient été pris avant la déclaration de guerre.

Ils étoient cependant un objet de restitution légitime, que Sa Majesté Très-Chrétienne vouloit bien soumettre à la justice du roi d'Angleterre et des tribunaux anglois. » En effet, disoit le ministère François, avec » autant de vérité que de raison, des sujets » qui, sous la foi des traités, du droit des » gens et de la paix, naviguent et font leur » commerce, ne peuvent pas justement souf- » frir de la mésintelligence établie dans le » cabinet des deux cours, avant qu'elle leur » soit connue. Les déclarations de guerre ne » sont établies par le droit des gens, que

» pour publier aux peuples les querelles de » leurs souverains, et pour les avertir que » leurs personnes et leurs fortunes ont un » ennemi à craindre. Sans cette déclaration » convenue, il n'y auroit point de sûreté » publique ; chaque individu seroit en dan- » ger ou en crainte, au moment qu'il sortiroit » des limites de sa nation. Si ces principes sont » incontestables, il reste à examiner la date » de la déclaration de guerre des deux cou- » ronnes, et la date des prises. Tout ce qui » est pris antérieurement à la déclaration » ne peut être adjugé de bonne prise, sans » bouleverser les lois les plus saintes... etc. «

ART. XVII.

Sa Majesté Britannique fera démolir toutes les fortifications que ses sujets pourront avoir érigées dans la baie de Honduras et autres lieux du territoire de l'Espagne, dans cette partie du monde, quatre mois après la ratification du présent traité ; et Sa Majesté Catholique ne permettra point que les sujets de la Grande Bretagne, ou leurs ouvriers, soient inquiétés ou molestés, sous aucun prétexte que ce soit dans lesdits lieux, dans leurs occupations de couper, charger et transporter le bois de teinture ou de Campêche ; et pour cet effet, ils pourront bâtir sans empêchement, et occuper sans interrup-

tion les maisons et magasins qui sont nécessaires pour eux, pour leurs familles et pour leurs effets; et Sa Majesté Catholique leur assure par cet article l'entière jouissance de ces avantages et facultés sur les côtes et territoires espagnols, comme il est stipulé ci-dessus, immédiatement après la ratification du présent traité.

La Jamaïque est trop voisine du Mexique, et les Anglois, possesseurs de cette île, sont trop entreprenans pour n'avoir pas pensé à s'établir dans quelque endroit de ce riche et vaste empire. En effet, vers le milieu du dernier siècle, une troupe d'aventuriers de cette nation chercha à s'emparer du commerce du bois de teinture dans la presqu'île du Yucatan. Le profit qu'ils en retirèrent augmenta bientôt leur nombre; et, avant la pénultième guerre, ils étoient environ 1500 hommes, la plupart fugitifs des colonies de l'Amérique septentrionale. Leur façon de vivre répondoit à la licence de leurs mœurs. D'abord, ne reconnoissant aucune autorité, ils élurent parmi eux un chef auquel ils osèrent donner le titre de roi. Dans la suite, ayant recours à leur Métropole, ils se sont soumis volontairement à sa jurisdiction, et ont bâti, de son aveu, des forts sur le territoire des Espagnols.

A cette troupe d'aventuriers se joignirent plusieurs autres venus de la Jamaïque, d'où ils tiroient des secours de toute espèce, et du gouverneur de laquelle ils recevoient les ordres. Ils se fixèrent d'abord au cap Catoche, situé au sud-est de celui du Yucatan, et y firent de grandes coupes de bois. Lorsque les forêts les plus proches du rivage furent détruites, ils se portèrent à l'île de Trist dans la baie de Campêche; enfin ils formèrent des établissemens sur les côtes de celle de Honduras, à Piche, à Rio-tinto, à Rio-Marino, et à l'île de Ruatan.

Quoique la cour de Madrid n'ait jamais cessé de se plaindre de ces invasions, elle consentit cependant, par les deux traités de Madrid du 23 mai 1667, et du 18 juillet 1670, à en laisser jouir les Anglois, avec la clause de l'*uti possidetis*. Le parlement s'occupa sérieusement de cet objet en 1716; et les lords qui composoient dans ce tems la chambre du commerce, tâchèrent d'établir les droits de la nation sur une longue possession, en avouant toutefois qu'elle n'avoit guère précedé l'an 1667. Il fut encore question de cette affaire dans les négociations qui précédèrent le traité du Pardo en 1739. Enfin, par l'article du traité de Paris, que nous

avons rapporté, l'Angleterre a été autorisée à couper les bois de Campêche.

L'Espagne, forcée par les circonstances à cette concession, obtint bientôt de la sagesse de ses réglemens, ce qu'elle n'avoit pu obtenir de la justice de ses ennemis. Elle encouragea la coupe des bois de teinture de la côte de l'ouest du Yucatan, où le sol est sec et bien supérieur au terrain marécageux de Honduras, en supprimant les droits que cette matière payoit dans le royaume. Depuis cette époque le commerce des Anglois est graduellement déchu; » et il est probable, » ajoute le judicieux et impartial historien de » l'Amérique, qu'il sera bientôt abandonné, » et que les provinces du Yucatan et de Hon- » duras redeviendront bientôt des possessions » importantes pour l'Espagne (1). «

Dans le XVIIIe. article de ce traité, le roi d'Espagne renonce pour les Biscaïens, ses sujets, au droit de pêche qu'ils prétendoient avoir sur les bancs de Terre-Neuve. Cette renonciation est aussi avantageuse à la France qu'à l'Angleterre. Les articles XIX et XX concernent la restitution de la Havane,

(1) Robertson, Hist. de l'Amérique, t. 4, p. 129.

et la cession que l'Espagne fit alors de la Floride. Je ne m'arrêterai ni à l'un ni à l'autre, qui n'offrent, ainsi que les sept derniers, aucun sujet d'observation.

On étoit assez généralement persuadé, même en France, que le traité de Paris renfermoit quelque article secret sur le nombre des vaisseaux dont la marine de cet Etat devoit être composée en tems de paix. Un écrivain François ayant osé avancer cette erreur, les ducs de Choiseul et de Praslin crurent être obligés de la relever, comme aussi préjudiciable à leur propre gloire qu'à celle de leur patrie. Je ne rapporterai que la lettre du dernier, à M. le comte de Vergennes (1), parce qu'on y trouve les preuves les plus convaincantes. Après avoir dit que le bruit que faisoit une brochure ayant pour titre, *Observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres, par Pierre Augustin Caron de Beaumarchais*, avoit excité sa curiosité, le duc de Praslin continue en ces termes : » J'aurois peine à vous exprimer à quel point » j'ai été surpris d'y trouver, page 35, le » passage suivant : *Mais mon courage renaissoit » quand je pensois .... que ma patrie seroit vengée*

(1) Du 17 décembre 1779.

» *de l'abaissement auquel on l'avoit soumise en*
» *fixant, par le traité de 1763, le petit nombre*
» *de vaisseaux qu'on daignoit encore lui souffrir.*

» Si cet écrit, Monsieur, étoit l'ouvrage
» d'un particulier sans mission, qui ne s'est
» pas donné la peine de lire le traité dont
» il parle, j'aurois méprisé l'assertion er-
» ronée qui s'y trouve; mais il passe dans
» le monde pour être publié sous l'autorité
» du gouvernement (1); dès-lors on doit
» croire qu'il ne contient que des vérités;
» et la part que j'ai eue à ce traité ne me
» permet pas de voir avec indifférence l'ar-
» ticle que je viens de rapporter, qui inté-
» resse à la fois mon honneur, celui de la
» nation, et la mémoire du feu roi.

» Vous savez certainement que dans le
» traité de Paris il n'y a aucun article qui
» fixe le petit nombre de vaisseaux que la
» Grande-Bretagne daigne encore souffrir à la
» France; que même dans tout ce traité (qui
» n'a point d'article secret) il n'y a pas
» un seul mot dont on puisse tirer une in-
» duction de cette nature; et si vous voulez
» vous faire représenter toute la négociation
» qui l'a précédé, vous verrez qu'une pareille

(1) Ce bruit étoit sans fondement.

» clause n'a jamais été proposée. Les mi» nistres Anglois avec qui nous avons traité, » connoissoient tout l'avantage de leur posi» tion, et ils ont très-bien su se prévaloir » de nos pertes et de nos malheurs, pour » demander des conditions de paix propor» tionnées à leur succès. Mais, Monsieur, » (c'est une justice que je leur dois) ils pen» soient noblement; ils savoient les égards » qui sont dus aux grandes puissances; ils » n'ont jamais hasardé de propositions in» sultantes, et j'ose dire qu'ils me connois» soient assez pour prévoir la manière dont » j'y aurois répondu. J'ajouterai encore que » le feu roi, qui savoit soutenir la dignité » de sa personne et l'indépendance de sa cou» ronne, n'auroit permis à aucun de ses mi» nistres de mettre sous ses yeux une clause » aussi étrange. La paix étoit alors desirée » par tout le royaume; on alloit même » jusqu'à la regarder comme nécessaire; mais » je puis attester qu'elle n'auroit jamais été » faite, si nos ennemis l'avoient mise au » prix du déshonneur.

» Au surplus, Monsieur, cette prétendue » limitation de nos forces maritimes, dé» mentie par tous les actes du traité, et par » toute la négociation, l'est encore aux yeux

» de l'univers par le seul fait du rétablisse-
» ment de notre marine. Il est notoire qu'elle
» étoit presque anéantie en 1763, et depuis
» cette époque, l'on n'a cessé de travailler
» publiquement dans nos ports à la mettre
» sur le pied le plus respectable où elle ait
» été depuis le commencement de la monar-
» chie. Quand j'ai quitté ce département,
» la France avoit déja 64 vaisseaux, indé-
» pendamment de ceux qui étoient sur les
» chantiers, et toutes les matières nécessaires
» pour en construire 10 ou 12 de plus, et
» environ 50 grosses frégates ou corvettes.

» Les Anglois voyoient ce rétablissement
» d'un œil inquiet et jaloux; mais ils n'en
» ont jamais porté de plaintes, ils savoient
» bien qu'ils n'avoient pas le droit de s'y
» opposer; et l'on peut croire que s'ils y
» avoient été autorisés par le traité de Paris,
» ils n'auroient pas négligé de faire valoir
» un titre si utile et si glorieux.

» J'ai peut-être trop étendu mes observations
» sur un article dont l'erreur se décèle d'elle-
» même; mais, Monsieur, occupant aujour-
» d'hui la place qui m'a été confiée autrefois,
» vous êtes plus fait qu'un autre pour sentir
» et pour approuver mes motifs; et je crois
» que vous penserez comme moi, qu'il est

» de la justice et de la dignité du roi de faire » désavouer publiquement l'article que je lui » dénonce (1) ; je ne craindrai pas même » de dire qu'il doit cette satisfaction à la » mémoire de son grand-pére, à l'honneur » de sa couronne, et à celui de la nation qu'il » gouverne, &c.

---

(1) L'écrit de M. de B. a été supprimé par un arrêt du Conseil, etc.



NOTES ET PREUVES.

I. L'USAGE des signaux maritimes remonte à la plus haute antiquité. Mais de trop longues recherches sur cet objet seroient ici déplacées ; je me contenterai de rapporter un passage important des institutions militaires ou Tactique de l'empereur Léon-le-philosophe, qui vivoit au commencement du dixième siècle. Dans le chapitre dix-neuvième, où il traite des combats de mer, on lit ce qui suit : » On se servira pour » les signaux d'une flamme, d'un drapeau, » ou autre chose élevée et assez visible, qui » puisse désigner tout ce que vous voudrez » faire entendre, soit pour attaquer ou faire » retraite, tourner l'ennemi ou lui tendre » un piège, courir au secours d'une partie en » danger, faire force de rames, ou voguer » plus lentement.

» On ne peut se servir sur mer de la voix, » ni de la buccine, parce que le bruit des » flots et des rames, les cris des combat- » tans, la mêlée et le choc des vaisseaux

» empêcheroient de les entendre. Chaque » ordre doit être indiqué par un signal par- » ticulier dont on convient d'avance. Ou l'on » tient le drapeau droit, ou on l'incline à » droite, à gauche; ou bien on l'agite, on » l'éléve, on l'abaisse, on le supprime, ou » l'on en met un autre d'une figure dif- » férente; ou l'on change seulement sa cou- » leur, comme on avoit coutume de faire » autrefois. Celui du combat étoit rouge, » élevé sur une longue pique. Vous devez » être exercé dans la connoissance des dif- » férens signaux, ainsi que vos comtes et » vos préfets, afin que personne ne se » trompe, et que chacun comprenne bien » les ordres que vous donnerez, ce qui est » de la dernière importance (1). «

Quoique cette manière de faire des signaux fût très-imparfaite, elle auroit dû néanmoins se perfectionner. Au contraire, il paroît qu'on en négligea tous les moyens; et ce n'est que vers le milieu du dernier siècle, qu'on inventa de nouveaux signes.

---

(1) Je me sers ici de la traduction de M. de Maiseroi, tom. 2, pag. 152, 153, que j'ai conférée avec le texte original, sections 40, 41, 42, 43, *edit. Arcerii.*

Le père Fournier, dans son hydrographie imprimée en 1643, dit : » Le général donne » les signaux muets et parlans pour le jour, » soit par pavillons ou flammes, coups de » canons avec balles ; et la nuit, avec les » feux et coups de canons sans balles. « L. III, c. 1. Voyez le chapitre suivant.

Le roi Jacques II fit de nouvelles découvertes dont le maréchal de Tourville profita, sans néanmoins arriver au point de perfection où nous sommes aujourd'hui parvenus. On peut se convaincre de ce que j'avance, en lisant le projet de signaux que nous a donné le pére Hoste qui avoit accompagné ce dernier général dans toutes ses campagnes. *Traité des évolutions navales*, imprimé en 1697, p. 420, 421.

Le chevalier du Pavillon présenta au conseil des officiers de marine, assemblés à Rochefort, le 4 juin 1773, et à Versailles, le 17 mars 1775, une nouvelle méthode pour les signaux. Les membres de ce dernier conseil s'expriment dans leur rapport en ces termes : » Il est fort important que » les signaux soient clairs, précis, très-» étendus, et exempts d'équivoque, autant » qu'il soit possible. Il faut donc que les signes » soient peu nombreux, et que leur expres-

» sion soit indépendante de la place qu'ils
» occupent sur le vaisseau, comme M. le
» chevalier du Pavillon le propose. Sans
» cette facilité et cette sureté dans la commu-
» nication des ordres du général, la tactique
» navale ne sauroit exister avec étendue de
» combinaison. « Cet habile officier, que sa patrie a eu le malheur de perdre dans l'affaire du 12 avril 1782, avoit rempli cet important objet, dans sa méthode qu'on a pratiquée avec succès dans les armées navales de France. Elle est très-ingénieuse, et mérite d'autant plus d'éloges, qu'en l'adoptant, il est toujours facile de dérober aux ennemis la connoissance de ses signaux. Auparavant ils pouvoient se les procurer : je n'en citerai qu'un exemple; il se trouve dans les mémoires *manuscrits* de Challe (1). Cet écrivain, embarqué sur le vaisseau que commandoit de Bagneux, parlant de la route qu'il fit pour se rendre à Brest, après la bataille de la Hogue, ajoute : » Nous prîmes un petit bâ-

(1) Prosper Marchand paroît avoir eu quelque connoissance de cet ouvrage manuscrit ; mais certainement il ne l'avoit pas lu, comme il est facile de le voir par ce qu'il en dit, p. 183 de son dictionnaire, article *Deschalles*.

» timent anglois qui n'avoit que quatre pier-
» riers pour toute défense ; je m'y transpor-
» tai, et tombai de mon haut à la vue des
» ordres et signaux de l'armée de France,
» qui n'avoient été distribués que le mardi
» matin, et qui, à la marge de l'imprimé,
» étoient rendus en anglois, d'une écriture
» à la main, &c.

II. Un officier de l'escadre du comte de Chateaurenault rend compte du combat de ce général en ces termes : » Les vaisseaux de
» S. M., au nombre de vingt-quatre, deux
» frégates et dix brûlots, partirent de Brest
» le 6 de ce mois, par un tems fort obscur
» qui continua jusqu'au lendemain, et ils arri-
» vèrent à la vue des terres d'Irlande, entre
» le cap de Clare et Kingsal, le 9 à la pointe
» du jour. En y arrivant, M. de Chateau-
» renault fit donner chasse à trois vaisseaux
» qui étoient au vent à lui, et que l'on
» connut être vaisseaux de guerre anglois.
» Ces trois vaisseaux se retirèrent sans qu'on
» les pût joindre, et il envoya ensuite une
» chaloupe à terre, qui lui amena un colo-
» nel du pays, qui lui apprit que les trois
» vaisseaux à qui il avoit fait donner chasse,
» étoient de l'avant-garde de la flotte an-

» gloise qui se tenoit depuis quinze jours à » la vue de Kingsal, au nombre de 27 vais» seaux. Comme le vent étoit contraire pour » aller à Kingsal, M. de Chateaurenault » trouva à propos d'entrer, le 10 au matin, » dans la baye de Bantry, tant pour dé» barquer promptement le secours de trou» pes, de munitions et d'argent qu'il portoit » en Irlande, et se mettre par-là plus en » état de combattre, que pour se trouver » au vent des Anglois, en cas qu'ils se ser» vissent du vent d'Est qu'il faisoit alors, » pour venir s'opposer à ce débarquement; » et pour n'y être pas surpris, il laissa deux » vaisseaux en garde pour avertir des mou» vemens des ennemis.

» Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette baye, » il fit débarquer des vaisseaux, et charger » sur les deux frégates, six brulots et deux » vaisseaux marchands qui l'avoient suivi, les » troupes, les munitions et l'argent, pour » être portés à Balgoben, à huit lieues dans » les terres.

» Cinq heures après, le débarquement n'é» tant pas encore achevé, les deux vaisseaux » de garde firent signal qu'ils voyoient l'ar» mée Angloise, et M. de Chateaurenault » fit mettre promptement à la plus prochaine

» terre le reste des troupes qu'on n'avoit » pu embarquer sur les bâtimens que l'on » avoit destinés pour cela, et fit mettre tous » les vaisseaux en état de combattre.

» Le 11, à la pointe du jour, les vaisseaux » de garde firent encore le signal qu'ils » voyoient les ennemis; et peu de tems aprés » l'armée Angloise parut toutes voiles hors, » composée de 22 navires de ligne, et six » autres bâtimens, le commandant ayant le » pavillon au grand mât.

» Elle entra en cet état dans la baye, et » elle trouva les vaisseaux du roi à la voile, » au vent à elle; et M. de Chateaurenault » voulant donner le tems aux bâtimens » sur lesquels on avoit remis les secours, » dans le cas de profiter de la marée pour se » mettre hors de la portée de l'armée enne- » mie, ne fit, jusqu'à onze heures, que » faire mettre tous les vaisseaux en ordre » de bataille; mais à ce tems l'avant-garde » des ennemis étant sur le point de se mê- » ler avec celle de l'escadre des vaisseaux du » roi, ledit sieur de Chateaurenault donna » le signal pour le combat. M. Gabaret, » chef d'escadre qui commandoit l'avant- » garde, arriva avec sa division sur celle » des ennemis; et M. Pannetié, qui étoit à

» la tête sur un vaisseau de 44 pièces de » canon, fut commencer le combat à la petite portée du mousquet du premier vaisseau de l'avant-garde des ennemis qui étoit » de 70 pièces, pour se servir de sa mousqueterie, voyant la grande différence qu'il y » avoit de son artillerie à celle de ce vaisseau; et cela réussit si bien que le vaisseau » anglois fut obligé de fermer ses sabords, » et laissa audit sieur Pannetié le moyen de » le combattre avec avantage. Toute la division de l'avant-garde fit la même manœuvre; les vaisseaux des autres divisions » se mettoient aussi en ligne dans leur poste » par la contre-marche, et faisoient grand » feu sur les vaisseaux qui se trouvoient par » leur travers. M. de Chateaurenault avoit » l'amiral des Anglois qui étoit au corps de » bataille par son travers, et il arriva sur » lui et sur le corps de bataille ennemi avec » toute sa division. M. Forant, chef d'escadre, qui commandoit la division de l'arriere garde, arriva aussi sur l'arrière-garde » des ennemis. Pendant que tous les vaisseaux » qui étoient en ligne de part et d'autre combattoient, deux vaisseaux des ennemis qui » étoient sous le vent du reste de l'armée, » et qui faisoient leurs efforts pour entrer

» dans la baye, furent rudement reçus par
» quelques vaisseaux de l'arrière-garde qui
» étoient sous le vent, et qui n'avoient pu
» prendre encore leur poste. Après quelque
» tems de combat, ces deux vaisseaux pliè-
» rent et firent vent arrière. Les deux ar-
» mées combattirent en ordre, jusqu'à ce
» qu'en courant le même bord, la tête des
» deux armées se trouva proche de terre et
» qu'il fallut revirer de bord. La plupart des
» vaisseaux de celle des ennemis, revirèrent
» en pliant et faisant vent arrière. M. de
» Chateaurenault faisoit aussi plier leur ami-
» ral qui revira aussi à son tour, faisant vent
» arrière. Depuis il continua à plier et à faire
» force de voile. M. de Chateaurenault le
» suivit toujours; ce qui fit qu'ils se trou-
» vèrent tous deux peu de tems après à la
» tête de leurs lignes. Ces deux comman-
» dans combattirent encore quatre heures
» par le travers l'un de l'autre; mais comme
» l'amiral des Anglois plioit toujours, et
» faisoit vent largue, M. de Chateaurenault
» fut plus de deux heures dans la ligne des
» ennemis, afin de le pouvoir combattre.
» Les deux autres divisions faisoient aussi
» plier celles qui leur étoient opposées, et
» de cette manière on les poursuivit, on les

» combattit durant six heures, et on les » chassa jusqu'à 7 lieues au large; d'où » M. de Chateaurenault trouva à propos de » retourner dans la baye de Bantry achever » le débarquement, perdant toute espé- » rance de pouvoir engager les ennemis dans » une affaire plus décisive, parce que le » vent rafraîchissoit beaucoup, et quils fai- » soient force de voiles. «

III. La relation la plus détaillée qu'on trouve, au dépôt de la marine, de la bataille de Bevesières, est celle du comte de Chateaurenault. Je crois devoir la rapporter, parce qu'elle fournit bien des éclaircissemens sur les manœuvres que Tourville fit dans cette journée. » La nuit du 9 au 10 » juillet, M. le comte de Tourville m'envoya » des ordres, et me fit dire, par l'aide-ma- » jor, qu'il étoit résolu d'engager le combat » à quelque prix que ce fût, même au vent » des ennemis : il parut ensuite aux officiers » de mon bord qu'il avoit fait les signaux de » forcer de voiles ; j'y répondis des feux et » du canon, et je fis force de voiles avec » toute mon escadre. Je mouillai sur les » deux heures après minuit, ayant ouï moi- » même les signaux de mouillage que j'atten-

» dois

» dois avec impatience, l'heure de la marée
» étant venue, et tout étant prêt pour cela.
» Quelque tems après, le jour paroissant,
» je fus assez surpris de me voir à pareille
» distance de M. de Tourville et des enne-
» mis. Ils étoient encore sous voile : ils avoient
» le vent; et me voyant mouillé et éloigné
» du reste de l'armée avec mon escadre, je
» ne sais si cela ne leur avoit point fait
» croire qu'ils pourroient profiter de cet avan-
» tage; aussi ne tardèrent-ils pas d'arriver
» sur moi. Je ne m'en embarassai pas; je
» me mis d'abord sous voile avec toute mon
» escadre, et je vins regagner en bon ordre
» la tête de la ligne où je me mis en panne
» pour les attendre, ainsi que fit M. de
» Tourville avec le reste de l'armée. Les enne-
» mis continuèrent d'arriver, et vinrent en
» bon ordre attaquer notre ligne presque de
» front. En même tems les Hollandois me
» tombèrent en partage, et arrivèrent un
» peu plus tôt que le reste de la ligne. Ils
» firent une faute bien considérable pour
» des gens du métier : je vis bien d'abord
» que j'en profiterois; mais je les laissai
» engager le combat; et lorsque je vis qu'ils
» alloient commencer, et qu'ils n'avoient pas
» assez prolongé leur ligne pour combattre

» les vaisseaux de la tête, je fis le signal » ordonné afin que la division de M. de » Villette fit force de voiles pour être en état » de revirer sur les ennemis et les mettre » entre deux feux. Les ennemis presqu'en » même tems présentèrent le côté et com- » mencèrent à tirer à la petite portée du ca- » non. La division de M. de Langeron ré- » pondit la première, et je le fis ensuite » quand je les vis bien engagés, et ayant » vu qu'on avoit répondu à mes signaux. Le » feu de la tête des ennemis ne fut guères » bien établi que par le travers du cheva- » lier de Montbron et du sieur d'Aligre qui » étoit mon matelot d'avant. Le vice-ami- » ral et contre-amiral des ennemis, avec » deux autres vaisseaux bien serrés, se mi- » rent par mon travers et celui de l'*Ardent* » commandé par le sieur d'Infreville. Nous » fîmes très-grand feu de part et d'autre fort » long-tems. Le *Pompeux* commandé par le » sieur d'Aligre, qui fit toujours beau feu » et bien son devoir dans toute l'occasion, » laissa tomber sa mizaine, croyant devoir » forcer de voiles, comme la division de M. de » Villette à qui j'en avois fait le signal. Ces » vaisseaux se trouvant un peu loin de moi, » je fus obligé de laisser tomber la mienne

» pour m'en rapprocher. L'*Ardent*, mon mate-
» lot d'arrière, fut si maltraité qu'il fut obli-
» gé d'arriver sous le vent de la ligne pour
» se raccommoder. Ce contre-tems m'exposa
» seul quelque tems au feu de ces quatre vais-
» seaux sur lesquels il fallut partager le mien.

» Je mis dans ce tems-là le signal à la di-
» vision de M. de Villette de revirer. Ayant
» forcé de voiles pour cet effet, je n'aurois
» pas été en peine que M. de Villette n'eût
» reviré de même, aussitôt qu'il l'auroit jugé
» à propos, puisque lui, M. de Relingue et
» moi en étions convenus en pareille occa-
» sion, et moins encore en celle-ci que j'a-
» vois fait le premier signal de forcer de
» voiles qui ne pouvoit être qu'à cette in-
» tention, que je jugeai aussi devoir être
» celle du général qui m'avoit donné cet
» ordre par les ordres généraux; mais je
» fus bien aise de le faire entendre à tous
» les vaisseaux de l'avant-garde, afin que
» chacun revirât à son tour, et suivît bien
» M. de Relingue.

» M. de Relingue, à ce que j'ai appris de-
» puis, avoit deja eu la même intention, puis-
» qu'il avoit déja reviré; mais ne se trouvant
» pas assez au vent des ennemis, il avoit été
» obligé de courir son premier bord pour

» être plus au vent. Je crois que cela avoit
» été en intention de me soulager plutôt du
» grand feu qu'il voyoit tomber sur moi ;
» étant ensuite reviré à la tête de sa division,
» M. de Villette vint envelopper avec elle
» les ennemis et achever de les mettre en
» désordre, se trouvant entre deux feux.
» Après que MM. de Relingue, de la Har-
» teloire, de la Galissonnière, de Villette,
» de Pointis et de Septennes eurent reviré,
» je revirai tout court, sans attendre que le
» sieur de Riberé, le comte des Gouttes, le
» sieur du Persain, le chevalier de Mont-
» bron et le sieur d'Aligre les eussent suivis,
» afin de suivre mieux les ennemis; mais
» je le fis avec beaucoup de peine à cause
» du calme, en étant autant imcommodé
» qu'un navire qui pouvoit encore se mou-
» voir un peu le pouvoit être; et pour ne
» point perdre de tems, j'envoyai M. le
» chevalier de Beaujeu, major, qui voulut
» aller lui-même pour avertir ces vaisseaux
» qui n'avoient point reviré, de revirer en
» même tems derriere moi, et de faire force
» de voiles autant qu'ils pourroient: par ce
» moyen là je joignis promptement ces pre-
» miers vaisseaux qui avoient reviré avec
» MM. de Villette, de Relingue, de la Har-

» teloire, et les ci-devant nommés de la di-
» vision qui avoit reviré.

» Le sieur du Palais qui suivoit le sieur
» d'Infreville qui avoit été obligé de se tirer
» de la ligne, avoit été aussi incommodé de
» ses mâts, et un peu largué. Quelques vais-
» seaux des ennemis passèrent par cet in-
» tervalle de la ligne, et arrivèrent sous le
» vent pour éviter notre feu. Nous eussions
» infailliblement fait périr toute cette escadre
» qui se trouvoit engagée dans la nôtre, et
» dans une partie de celle de M. de Tour-
» ville; mais le calme qui survint, m'ôta, et
» à tous nos vaisseaux, tout mouvement,
» hors celui que nous pouvions avoir par
» nos chaloupes.

» Vous saurez l'état où nous les avions
» mis, par la perte qu'ils ont faite de leurs
» vaisseaux; mais nous les aurions eus pres-
» que tous, n'ayant plus de moyen de se
» rejoindre aux Anglois qui les avoient aban-
» donnés.

» Le sieur de Perrinet soutint fort bien,
» aussi bien que les sieurs de Beaugay, de
» la Vigerie, de Sevigny, de Vaudricourt
» et Durivaut que je retrouvai avec M. de
» Langeron dans une bonne situation, pour
» nous assurer une victoire plus complète

» sur tous les Hollandois. Je ne vous dirai rien » des Anglois que je ne vis plus au retour » que je fis du côté de M. de Tourville ; j'ai » su seulement que M. Herbert n'avoit osé se » trouver par son travers, ni d'aucun vais- » seau considérable, et avoit préféré de se » trouver par celui du *Modéré*, du *Comte* » et du *Cheval-marin* ; ce qui vous confirmera » ce que je vous ai dit de ce général à l'occa- » sion du combat de Bantry.

» Je ne vous parlerai point de ce qui s'est » passé ailleurs que dans mon escadre ; vous » saurez seulement en général que la marée » qui suivit le calme nous éloigna peu à peu » des ennemis, parce qu'ils avoient mouillé » avec toutes leurs voiles : nous nous apper- » çumes quelque tems après que M. le comte » de Tourville avoit fait mouiller.

» Quoiqu'à dix heures du soir, il leva l'ancre » pour poursuivre, avec quelques vaisseaux, » les ennemis qui avoient fait la même chose ; » et n'en ayant aucune connoissance par les » signaux, non plus que vingt capitaines de » toute l'escadre, et quelques officiers géné- » raux qui se trouvèrent près de moi, j'eus » le chagrin de le voir mouillé éloigné de » moi à la pointe du jour avec un petit nom- » bre de vaisseaux auxquels je me rejoignis » aussitôt que je le pus. «

IV. Quoique le comte de Tourville ne donne pas tous les détails qu'on auroit pu desirer sur sa victoire, dans une lettre datée du 11 juillet 1690, il n'est cependant pas inutile de la rapporter. » Je n'ai pas le tems, dit » ce général, de vous faire le détail du com» bat que nous venons de rendre contre la » flotte ennemie; il est impossible que j'en » puisse savoir les particularités. Les ennemis » avoient le vent sur nous; j'ai formé notre » ligne. Les Hollandois se sont trouvés à » l'avant-garde; Herbert faisoit le corps » de bataille; et le pavillon bleu anglois, » l'arrière-garde. M. de Chateaurenault se » trouva à l'avant-garde par la disposition » de notre armée, et M. le comte d'Estrées » à l'arrière-garde. Les Hollandois vinrent » avec toute la vigueur possible sur notre » avant-garde; Herbert ne voulut pas me » combattre, et même ne combattit avec » aucun de nos pavillons. Je combattis avec » son vice amiral et deux seconds aussi gros » que lui, M. le comté d'Estrées avec le pa» villon bleu. Nous tinmes le vent si heu» reusement que les Hollandois s'étant un » peu trop abandonnés, ne purent se rallier » au vent avec facilité; c'est ce qui fut cause

» qu'ils furent entièrement désemparés. Il » y eut, comptant les Anglois, douze de leurs » navires rasés sans mâts. Je ne crois pas » que pour un combat donné sous le vent, » on ait eu un pareil avantage. Le calme » vint; c'est ce qui fut cause qu'il n'y eut » qu'un de leurs vaisseaux qui tomba entre » nos mains, qui étoit un Hollandois de 68 » pièces de canons. Il est sûr que si nous » avions eu nos galères, nous prenions » tous ces navires démâtés qui mouillèrent » au jussant. Sur le soir le vent tourna de » notre côté environ une demi-heure; s'il » eût continué, il y avoit dix vaisseaux » hollandois coupés. Lorsque l'armée en- » nemie eut mouillé pour ne pas tomber » sur nous et se conserver la marée, je m'ap- » perçus de leur manœuvre, quoiqu'ils eussent » toutes leurs voiles, et je mouillai avec » quelques vaissseaux de mon escadre à la » portée du canon de 7 ou 8 vaisseaux hol- » landois qui étoient près de moi. Après la » marée finie, ils levèrent l'ancre, et se firent » remorquer avec leurs chaloupes : ce sont » des bâtimens plats qui tirent peu d'eau, et » parconséquent plus aisés à remorquer que » les nôtres; ils s'éloignèrent un peu de nous. » Nous sommes encore en présence : le vent

» est toujours de leur côté. L'avant-garde
» commandée par M. de Chateaurenault sou-
» tint parfaitement bien les vaisseaux enne-
» mis. M. le comte d'Estrées, qui étoit de l'ar-
» riére-garde, soutint de son côté parfaite-
» ment l'escadre bleue qui vint l'attaquer.
» Il y eut deux vaisseaux anglois de l'arriére-
» garde qui furent dématés; le reste des
» vaisseaux fut dématé par l'avant-garde et
» notre corps de bataille. Vous ne doutez
» pas qu'aprés un combat de huit heures
» nous ne soyons fort désemparés. La plu-
» part de nos vaisseaux n'ont plus de muni-
» tions. Nous suivons cependant l'armée
» ennemie. Je saurai plus de particularités
» dans la suite, que je vous manderai. On ne
» peut être plus satisfait que je le suis de
» tous les capitaines. M. de Villette, qui
» étoit le troisiéme ou le quatriéme vais-
» seau de l'avant-garde commandée par M.
» de Chateaurenault, a fort bien soutenu.
» Je suis fort content de mes deux seconds
» qui étoient le marquis de la Porte et de
» Coëtlogon. Le premier a été entiérement
» désemparé. Il y a eu trois ou quatre vais-
» seaux de l'arriére-garde commandée par
» M. le comte d'Estrées qui ont été fort dé-
» semparés, particuliérement Pannetié. Il

» y a beaucoup de nos vaisseaux qui n'ont
» plus de poudre. Le vaisseau ennemi se
» rendit à M. de Nesmond. Je trouve que
» les ennemis se sont parfaitement bien
» battus. Il n'y a eu que Herbert et ses se-
» conds qui n'ont pas assurément tiré de
» près, et qui n'avoient choisi que des vais-
» seaux particuliers de l'escadre du marquis
» d'Amfreville. Si nous avions eu le vent
» l'affaire auroit été plus complette ; mais
» vous pouvez assurer le roi qu'elle n'a pas
» pu l'être davantage, les ennemis ayant
» le vent sur nous, etc. «

V. Par une lettre du 18 juillet 1690, Tourville apprend au ministre les suites du combat de Bévesières, en ces termes : » Depuis notre combat nous n'avons pas perdu
» les ennemis de vue, en appareillant toutes
» les marées. Les calmes sont cause que
» nous n'avons pas eu douze ou quatorze
» vaisseaux hollandois. Comme la plupart
» étoient sans mâts, ils se sont tirés avec
» plus de facilité avec leurs chaloupes. Ce-
» pendant la nuit du 10 et du 11 ils ont été
» obligés de mettre le feu à deux de leurs
» vaisseaux, dont un eſt un vice amiral de
» Hollande, de quatre-vingts piéces de ca-

» nons, et un autre de 70. J'ai détaché des » vaisseaux pour suivre un gros vaisseau » hollandois à trois ponts, qui n'ayant que » son mât d'avant, faisoit vent arrière le long » de la côte. J'en ai encore détaché d'autres » pour tâcher de joindre six vaisseaux qui sont » demeurés sous le vent de l'armée ennemie. » Je continue à la poursuivre plus que les » forces des équipages et les mâtures des » vaisseaux ne me peuvent permettre. Ils se » servent, comme nous, des marées et du » vent qui leur a toujours été favorable, » pour se retirer du côté des Dunes. Je suis » persuadé que si, après ce combat, j'avois » eu le vent sur eux, ç'auroit été une déci- » sion entière. Il est constant que dans les » combats qu'ils ont donnés, les Hollandois » ne se sont jamais si fort engagés, ni avec » tant de vigueur. Les Anglois en ont fait de » même, à l'exception d'Herbert et de ses » deux seconds qui n'ont pas approché de » si près que les autres. La plupart de tous » les navires anglois étoient les plus forts » qu'ils eussent. Il m'a paru douze navires » du premier rang, et les moindres de 60 » pièces. Les Hollandois avoient la plupart » des navires à trois ponts (1); je n'en ai vu

(1) Le comte de Tourville paroît ici mal informé.

» que deux qui n'eussent que 50 canons. Les » uns et les autres nous ont paru parfaitement » bien armés par le grand feu qu'ils ont fait; » heureusement leurs bombes et leurs bou- » lets artificiels n'ont pas eu tout l'effet qu'ils » en espéroient; cependant il y a eu une » bombe qui a emporté la poupe du *Terrible* » commandé par le sieur Pannetié, qui a » été obligé de sortir de la ligne pour se » racommoder, et qui a tué beaucoup de » monde. L'*Arrogant* a eu un boulet d'arti- » fice qui avoit mis le feu dans sa poupe. » Un autre boulet mit encore le feu pen- » dant plus d'une demi-heure au *Tonnant* qui » ne sortit pas de sa ligne et ne cessa point de » combattre. Je lui envoyai une chaloupe, » dans la pensée que j'avois qu'il n'y prenoit » pas garde.

» Le travail que nos équipages ont eu de- » puis qu'ils sont entrés dans la Manche, ne » se peut imaginer. Si les galères étoient avec » moi, je pourrois tenter quelque descente; » ce qui feroit un très-bon effet dans cette » conjoncture, et feroit mieux connoître » aux peuples la défaite de leurs armées » qu'ils tâcheront de leur cacher. Vous de- » vez être persuadé que je tirerai tout l'a- » vantage qui se pourra de l'état où sont

» nos deux flottes. La passion que j'aî pour » votre satisfaction me fera toujours entre- » prendre plus que je ne devrois dans l'état » où est l'armée, vous suppliant d'avoir plus » de confiance en moi que vous ne m'en avez » témoigné depuis le commencement de » cette campagne, etc. » Dans une lettre précédente du 18 Juin, Tourville s'étoit déja plaint amérement à Seignelai des reproches que ce ministre avoit osé lui faire sur sa conduite, après le gain de la bataille.

VI. Parmi les différentes pièces qu'on trouve au dépôt des archives de la marine, sur la campagne du *Large*, j'ai choisi celle-ci, comme donnant une juste idée des manœuvres du comte de Tourville. Sa lettre est du 17 août 1691, et commence en ces termes: » Je n'ai point vu deux sentimens contraires » parmi les officiers généraux et les vieux » capitaines du métier, que deux armées, » une fois qu'elles seront à portée de se re- » connoître, celle qui sera inférieure puisse » éviter un combat, à moins d'une brume » qui lui donne lieu de se séparer, et de faire » fausse route. Une armée supérieure qui est » au vent, peut arriver avec plus de confu- » sion que l'autre, sans attendre ses plus mé-

» chans voiliers, étant bien assurée qu'ils la » viendront joindre, quand elle aura engagé » le combat. Il n'en est pas de même de celle » qui est inférieure, qui est obligée de mar- » cher ensemble en ordre de bataille, et » d'attendre les plus mauvais voiliers que » les meilleurs de l'autre combattront et dé- » mâteront; il faudra abandonner ces mé- » chans voiliers ou engager un combat, et » pour lors les équipages qui auroient connu » la fuite qu'on auroit voulu prendre en » présence des ennemis, se comporteroient » comme une armée de terre qui est en dé- » route. Je ne suis pas assez expérimenté dans » la guerre de terre, pour savoir si une ar- » mée qui voudroit se retirer devant l'autre, » le pourroit faire si elle n'avoit d'autre ter- » rain que des plaines sans défilés, bois ni » places ou poste avantageux pour se couvrir. » Mais il est certain qu'une armée de mer » qui aura évité le premier jour, ne le pourra » pas faire le deux ou le troisième. L'une » peut être en calme; l'autre avoir du vent, » et quelquefois chacune un vent différent, » qui empêche l'une de s'éloigner, et donne » lieu à l'autre de s'approcher. Cela n'est » pas ordinaire, mais il y en a plusieurs » exemples. L'armée qui voudra éviter, étant

» au vent, aura les mêmes inconvéniens :
» elle a des vaisseaux qui dérivent plus que
» les autres qui engageront le combat. Si
» elle a un vent frais qui l'oblige à porter
» des voiles pour se soutenir, et qu'il y ait
» des vaisseaux qui aient un mât ou une
» vergue rompue, ou une voile enfoncée,
» avant que les vaisseaux se soient racom-
» modés, les bons voiliers de l'autre les
» peuvent engager. Enfin il n'y a aucun hon-
» neur à acquérir d'être un jour ou deux
» à vue des ennemis, et au contraire il y
» a beaucoup à risquer ; il n'y a que les gens
» qui n'ont point de teinture du métier qui
» puissent croire que deux armées de mer
» puissent être pendant une campagne à
» vue, sans s'engager, si ce n'est volontai-
» rement. S'il y en a qui osent le proposer,
» je les trouve bien hardis, et ils compro-
» mettent beaucoup le service du roi. Je ne
» sais pas, monsieur, de quelle manière
» vous avez regardé notre sortie, et ce qui
» s'est passé en mer, et comme quoi je suis
» venu ici presque à leur vue ; mais les gens
» de marine comptent pour beaucoup la con-
» duite qu'il a fallu avoir pour être 50 jours
» en mer dans tous les parages où les enne-
» mis pouvoient me trouver, et peut-être sans

» avoir bien véritablement connu que je les
» aie voulu éviter. Quelques précautions que
» j'aie prises, cependant, sans une corvette
» qui me vint avertir que les ennemis étoient
» si proches, si le tems n'eût pas été obs-
» cur, ils eussent pu me voir, et l'armée
» étant pour lors en panne, ils m'auroient
» approché la nuit à ne pouvoir éviter le
» combat, n'ayant que 67 vaisseaux de guerre,
» c'est-à-dire 20 à 22 moins qu'eux. Cette
» grande armée n'a eu d'autre avantage cette
» campagne, que d'envoyer 16 vaisseaux dans
» les rades de Bertheaume et de Camaret,
» brûler deux méchantes barques, ce qu'un
» corsaire peut faire tous les jours. Ils sa-
» voient bien alors où j'étois, et que des
» vents qu'il faisoit, je ne pouvois venir à
» eux. Cette armée s'est consumée, et deux
» flottes d'Irlande sont arrivées, et le con-
» voi ramené par le *Neptune*, l'*Orgueilleux* et
» tous les autres bâtimens m'ont joint, sans
» qu'ils en aient pris aucun, ni de ceux qui
» ont été envoyés à l'armée, excepté un
» traversier et une caiche où il y avoit 150
» moutons. L'armée du roi leur a pris deux
» vaisseaux de guerre et dix marchands. Il
» est vrai que six vaisseaux de 50 canons,
» bons voiliers et carenés de frais, en au-

» roient fait davantage, parce qu'ils auroient
» eu la liberté de les suivre autant qu'ils
» eussent voulu sans être obligés de se rallier.
» Le lendemain que l'armée eut pris ces deux
» vaisseaux de guerre, me trouvant avec
» 50 navires, et ayant été averti par deux
» de nos vaisseaux, qu'ils avoient vu, le jour
» d'auparavant, l'armée ennemie qui venoit
» vers nous, ce qui étoit une conjoncture
» bien favorable pour eux, je ne me serois
» pas abandonné à cette chasse qui n'eut
» pas tout le succès qu'elle auroit eu à cause
» de la brume, s'il eût fallu la faire. Du
» côté du nord, nous ne pouvons pas nous
» attendre à de pareilles conjonctures avec
» les ennemis qui auront toujours 20 vais-
» seaux de guerre à faire ce qu'ils en vou-
» dront, en se réservant un corps de 70 vais-
» seaux de guerre.

» Je suis assuré que les ennemis auront
» bonne opinion de nous, et qu'ils compte-
» ront pour quelque chose d'avoir sorti avec
» vingt vaisseaux moins qu'eux. Vous verrez
» par la lettre du sieur du Breuil, qu'ils
» étoient encore avant hier à 10 lieues au
» N. O. d'Ouessant, au nombre de 90 vais-
» seaux de ligne, et 140 voiles. Ce même
» avis me fut encore confirmé hier par une

» corvette. Je vous avoue que j'ai bien connu, » en mouillant ici, combien l'armée y étoit » exposée : les officiers généraux et les capi» taines me l'ont représenté, et qu'il n'y a » point d'autre parti, si les ennemis savoient » que nous fussions en cette rade, et qu'ils » vinssent, ayant le vent sur nous, avec » leurs brulots, que celui d'entrer au plus tôt » à la rade de Brest ; peut-être même le fe» rions-nous avec confusion, ou du moins » faudroit-il deux ou trois jours pour se » mouiller bien en ordre, pour les empêcher » de nous insulter. Etant en bon ordre, il » n'y a point la moindre chose à craindre, » et nous pourrions sortir le boute-feu à la » main si nous étions assez forts pour les » combattre, et ils n'oseroient même pas ve» nir mouiller à Bertheaume ou à Camaret, » parce que sortant avec le vent et la marée » sur eux avec des brulots et des chaloupes, » on les brûleroit, s'ils ne coupoient pas » leurs cables. C'est la raison pour laquelle » on ne peut pas être bloqué dans la rade » de Brest. De même aussi sortant ou ren» trant à Brest, nous ne devons mouiller à » Bertheaume, que pour mettre le lendemain » à la voile pour sortir ou pour rentrer. Mais » la crainte que j'ai eue en recevant les dé-

» fenses du roi d'entrer à la rade de Brest, » m'a obligé de prendre ce parti contre mon » sentiment, et de crainte de déplaire à » S. M. Je n'y aurois pas mouillé sans un » besoin aussi pressant que celui auquel » s'est trouvée l'armée. Il vous fera aisément » comprendre que, si j'avois remis à la mer » pour exécuter les ordres que j'ai reçus de ne » point rentrer sans de nouveaux ordres, et » que les bâtimens qui en avoient été char- » gés ne m'eussent pas rencontré, comme » cela peut arriver fort facilement, je me » serois trouvé dans le cas de voir périr l'ar- » mée. J'apprends avec beaucoup de déplai- » sir qu'il lui manque plus de sept mille quin- » taux de pain, et qu'avec celui qu'on peut » nous fournir, on ne pourra pas nous en » donner pour aller au 20 du mois prochain. » Nous n'aurions pas pour un mois de pain » en ressortant d'ici, et une armée comme » celle-ci ne doit point mettre en mer avec si » peu de vivres dans la saison où l'on va entrer. » Elle en doit avoir au moins pour 20 jours » en venant chercher le port, à cause des » vents contraires, ou des vents forcés. Quoi- » que ceux-ci fussent bons pour entrer dans » la rade, on n'ose néanmoins s'en appro- » cher, les tems étant ordinairement obscurs,

» et les terres basses et couvertes de dangers, » qu'il faut bien reconnoître le matin pour y » entrer le jour. Je crois que dans l'état où » nous sommes il n'y faudroit plus penser. » C'est une chose bien extraordinaire que » l'accident du pain de cette campagne ; ce- » pendant la saison étant aussi avancée » qu'elle l'est, il n'y a pas d'apparence que » les ennemis puissent se mettre en état de » rien entreprendre. Il faudroit seulement pou- » voir tenir les vaisseaux armés dans la rade » de Brest jusqu'à ce qu'on voie qu'ils soient » rentres, et laisser une petite escadre à Ber- » theaume, pour empêcher les ennemis d'y » envoyer quelques vaisseaux y brûler encore » quelques barques pendant que nous serions » dans la rade de Brest.

» A l'égard de ce que je vous ai mandé » qu'on pourroit détacher une escadre pour » prendre la flotte de Virginie et d'autres » venant de l'Amérique, celle de Virginie » arrive dans la fin d'août ou le commence- » ment de septembre ; elle est de 40 vaisseaux » escortés ordinairement de deux vaisseaux » de guerre, et elle est très-importante au » prince d'Orange, à cause des grands droits » qu'il lève sur le tabac dont il retire 5 sous » par livre. Celle de la Barbade, Barboude,

» Montserrat, Antigues, Niéves et Saint-
» Christophe, arrive à peu près dans le même
» tems, et est composée de 30 vaisseaux ou
» environ, chargés de sucre, indigo et gin-
» gembre: et celle de la Jamaïque est de dix
» ou douze vaisseaux chargés à peu près de
» la même marchandise, et arrive dans le
» même tems; mais j'ai appris que la flotte
» de Virginie étoit partie plutôt cette année,
» et qu'un corsaire de Saint-Malo en avoit
» pris un bâtiment; ainsi cet armement ne
» seroit pas à présent d'une grande utilité. «

Ces derniers détails prouvent que le commerce des Anglois avec l'Amérique étoit, à cette époque, peu considérable. Au reste, le comte de Tourville développe avec plus d'étendue les raisons qu'il donne ici, dans une lettre du 25 octobre 1691; mais elle est trop longue pour que je puisse la rapporter. M. de la Prévalaye en fera vraisemblablement usage dans l'éloge historique de Tourville, que cet officier plein de zèle, et distingué par ses connoissances, se propose de publier.

VII. Burchet, secrétaire de l'amirauté d'Angleterre, nous a conservé l'état des deux flottes alliées, au combat de la Hogue;

Je crois, devoir rapporter cet état sur l'exactitude duquel on peut compter.

ETAT DES DEUX FLOTTES ALLIÉES,

au combat de la Hogue.

ESCADRE ROUGE.

Vaisseaux.		Hommes.	Canons.
Du 1er. rang.	5	3835	500
Du 2e.	3	1800	270
Du 3e.	16	6400	1100
Du 4e.	7	1860	350
Total,	31	13895	2230

Edouard Russel, Amiral.
Raoul Delaval, Vice-Amiral.
Claude Showel, contre-Amiral.

ESCADRE BLEUE.

Vaisseaux.		Hommes.	Canons.
Du 1er. rang.	1	780	100
Du 2e.	7	4655	636
Du 3e.	18	7740	1270
Du 4e.	6	1500	304
Total,	32	14675	2310

Jean Ashby, Amiral.
George Rooke, Vice-Amiral.
Richard Carter, Contre-Amiral.

SUITE DE L'ÉTAT DES DEUX FLOTTES ALLIÉES

Au combat de la Hogue.

ESCADRE HOLLANDOISE.

Vaisseaux.		Hommes.	Canons.
Du 1er. rang.	9	4515	796
Du 2e.	10	3766	772
Du 3e.	9	2925	640
Du 4e.	8	1845	406
Total,	36	13051	2614

Allemonde, Amiral.
Schoutby-Nacht Vice-Amiral.

Un officier françois qui étoit prisonnier sur la flotte de Russel, nous apprend, dans un mémoire manuscrit conservé au dépôt des archives de la marine, que les vaisseaux anglois du premier rang portoient, à leur batterie basse, du canon de 42 livres de balle, poids de France; à la seconde, de celui de 22 livres; à la troisieme, de celui de 12; et sur les gaillards, du canon de 9. Les navires du second rang avoient, selon lui, du canon de 36, de 12 & de 6; ceux du troisième, de celui de 24, de 12

& de 6. Les bâtimens du quatriéme rang avoient une artillerie fort inférieure aux autres, et n'étoient montés que de 280 à 360 hommes d'équipage.

L'escadre Hollandoise portoit des canons d'un calibre plus foible. Les François étoient dans le même cas. On doit remarquer que les Anglois n'avoient pas alors des vaisseaux d'un échantillon proportionné à l'artillerie dont ils étoient surchargés, ce qui les mettoit hors d'état de servir après quelques campagnes. Malgré cela, leurs batteries basses se trouvoient plus élevées que celles de la flotte françoise. Les Hollandois avoient au contraire les leurs presque à fleur d'eau. Les canons en étoient très-rapprochés les uns des autres.

Ce fut après cette bataille, que les Anglois, suivant l'officier que j'ai cité, imaginèrent de faire construire des vaisseaux à deux ponts, ayant 80 canons de 36 et de 16 livres de balles dans les deux premières batteries, et de 8 sur les gaillards. Ils résolurent, à cette même époque, de ne plus mettre en ligne les navires de 50 canons, qui furent destinés à convoyer les flottes marchandes.

Afin qu'on puisse comparer la force des deux

deux armées à la célèbre journée de la Hogue, il est nécessaire de connoître l'état de celle des François. L'avant-garde de leur flotte étoit de 14 vaisseaux de ligne en trois divisions ; la première, commandée par d'Amfreville ; la seconde, par Relingue ; et la troisième, par Nesmond. La totalité de ses canons s'élevoit à 992, et celui de ses équipages à 6270 hommes. Le corps de bataille se trouvoit composé de seize vaisseaux, portant 1140 canons, et 7490 hommes. La première division, celle du centre, étoit sous les ordres immédiats de Tourville, et les deux autres avoient pour chefs Langeron et Villette. L'arrière-garde, forte de 14 vaisseaux, et divisée en trois escadres conduites par Gabaret, Pannetié et Coëtlogon, étoit montée de 982 pièces d'artillerie, et de 6100 hommes d'équipage.

VIII. Parmi les pièces originales que j'ai vues sur l'affaire de la Hogue, la relation qu'en fait Gabaret, commandant l'arrière-garde françoise, dans une lettre datée du 6 juin 1692, est la seule qui renferme des détails intéressans. Je vais la rapporter.

» Le 29 mai, à la pointe du jour, on vit » de mon bord l'armée des ennemis; on en

» fit le signal. Le comte de Tourville répon-
» dit par le pavillon de bataille ; ce qui me
» fit croire qu'un petit vaisseau suédois qu'on
» avoit arrêté le jour d'auparavant, lui avoit
» donné des nouvelles de l'endroit où étoit
» la flotte ennemie. Le jour paroissoit beau,
» la mer vive, et le vent de sud-ouest assez
» fort pour agir dans l'action. L'amiral fit
» toujours porter sur les ennemis, pendant
» que ses vaisseaux se mettoient en ligne,
» et que M. d'Amfreville gagnoit leur tête ;
» mais leur ligne étoit si longue par le nom-
» bre de leurs vaisseaux, qu'il y en avoit
» vingt-six derrière le contre-amiral bleu que
» j'avois par mon travers.

» Environ onze heures, l'avant-garde com-
» mença le combat, et le feu suivit jusqu'à
» ma division où je combattois, pendant
» que M. Pannetié, mon vice-amiral, ayant
» l'arrière garde, forçoit de voiles pour me
» joindre, et se mettre en ligne. Il y avoit
» plus d'une heure et demie que nous étions
» aux coups, qnand je vis M. de Coëtlogon,
» mon contre-amiral, s'avancer sur l'esca-
» dre de M. de Tourville. Je lui envoyai le
» sieur de saint-Victor, mon aide-major,
» pour lui dire de rester pour m'aider à
» soutenir l'arrière-garde des ennemis qui

» étoit composée de trente-un vaisseaux de » ligne. Il me rapporta que M. de Coëtlogon » étoit trop engagé dans le corps de bataille » pour s'en retirer, et qu'il combattroit au» près de M. de Tourville. C'étoit la dispo» sition de l'armée, quand, sur les deux » heures, le vent de sud-ouest vint au nord» ouest. L'amiral bleu d'Angleterre, et son » vice-amiral, par ce changement, eurent » le vent sur moi, et en profitèrent, en » mettant toutes leurs voiles, et coupèrent » M. Pannetié qui étoit entré dans l'action » avec sa division, il y avoit quelque tems. » Il fut obligé de mettre aussi tout dehors, » en tenant le vent, pour ne pas s'engager » avec une escadre une fois plus forte que » la mienne qui n'étoit composée que de » quatorze vaisseaux. Ce fut alors que nous » combattîmes des deux bords, ayant des » ennemis au vent et dessous le vent; et » comme je m'apperçus que M. de Machaut, » mon premier matelot qui n'avoit pu me » joindre de près, étoit pressé par quatre » gros vaisseaux, et que sa chaloupe avoit » été coulée à fond en le remorquant, je » lui envoyai la mienne, avec le sieur de » Plancy, mon enseigne, et celle du *Fier*, » mon second matelot, qui le tirèrent d'af-

» faire en l'éloignant des ennemis, lesquels
» forçoient de voiles pour me joindre avec
» deux grosses divisions. J'aurois sans doute
» été désemparé avec les vaisseaux qui res-
» toient près de moi, si, environ les trois
» heures, il ne fût survenu une brume si
» épaisse que les ennemis et nous ne nous
» voyant pas, cessâmes de tirer. J'en profitai
» pour m'avancer vers le corps de bataille
» que je joignis; et voyant près de moi le
» marquis de Langeron, j'envoyai le sieur
» de Saint-Victor lui demander des nouvelles
» de M. de Tourville, et à quel air de vent
» il restoit. Il me rapporta qu'il étoit au Nord-
» Ouest; et en effet, à un éclairci qu'il fit,
» nous le vîmes à cet air de vent; ce qui m'o-
» bligea de mouiller comme lui et les autres
» vaisseaux. Les blancs et les bleus étoient
» mêlés pour lors; mais nous ne fûmes pas
» long-tems dans cette disposition. L'escadre
» bleue des ennemis avec laquelle j'avois
» combattu, vint à nous sur les huit heures
» du soir. Soit qu'elle fût entraînée par le
» courant, autant que de dessein, et par ses
» brulots, elle nous fit couper les cables,
» et on recommença le combat. Tout ce qui
» étoit à ma gauche alla au Sud, et ceux
» de ma gauche au Nord-Ouest où étoit

» M. de Tourville. Je fus de ceux-ci, afin de » courir même fortune que le général, et on » tira jusques environ dix heures.

» Je ne vis auprès de moi que MM. de Langeron, Bagneux et de Combes. A minuit » la brume fut si épaisse qu'on ne voyoit pas » le devant du vaisseau; et n'entendant point » tirer les signaux de ralliement ni de mouillage, et à cause du flot qui m'entraînoit avec » les ennemis que j'entendois distinctement » parler anglois par-tout autour de moi, je » fis crier à ces MM. de mouiller; ce qu'ils » firent, et cela nous éloigna des ennemis » jusqu'au matin que le vent vint à l'E. S. E. » La brume étant alors moins épaisse, nous » appareillâmes; et croyant aller trouver » M. de Tourville à l'air de vent où nous » l'avions relevé le soir, nous donnâmes » dans l'armée des ennemis assez près. On » reconnut plutôt les pavillons que les vaisseaux. Il s'en détacha un Hollandois qui » nous fit un signal de reconnoissance auquel » il ne répondit pas. Il suivit l'armée ennemie qui faisoit le S. S. O. Elle nous demeuroit au S. O. Je mis en panne pour appeler au conseil M. de Langeron et ces » MM. les capitaines qui étoient avec moi, » pour voir ce que nous pourrions faire. On

» fut d'avis de faire le N. O. pour nous dé-
» passer et avoir une retraite à l'Ouest où
» apparemment devoit être M. de Tourville ;
» que tout autre parti étoit dangereux, étant
» difficile de pénétrer une longue ligne, et
» qu'ensuite on aviseroit ce qui seroit le plus
» à propos, etc. «

IX. Le comte de Tourville rend compte du désastre de sa flotte dans une lettre du 3 juin 1692, en ces termes : » L'occupation dans » laquelle j'ai été depuis le jour du combat, » m'a empêché de vous rendre compte de » ce qui s'est passé jusqu'à présent. Après » avoir été assez heureux, dans la nécessité où » je me suis trouvé de combattre les enne- » mis, avec des forces aussi inégales, qui » avoient quatre-vingt-huit vaisseaux, et moi » n'en ayant que quarante-quatre, de n'en » perdre aucun après un combat opiniâtre de » douze heures, je fus assez malheureux le » lendemain, qu'ayant pris le parti de passer » par le raz Blanchart, qui étoit le seul qu'il » y eût à prendre pour m'éloigner des enne- » mis, et qui avoit réussi à la plus grande » partie des vaisseaux qui étoient avec moi, » pour que le jussant me manquât, ce qui » m'ayant obligé de mouiller au commen-

» cement du flot, je me trouvai dans un fond
» qui fit chasser les ancres des vaisseaux qui
» étoient avec moi, et la rapidité du cou-
» rant me rejeta sous le vent des ennemis.
» Me trouvant ainsi séparé, sans aucun es-
» poir de pouvoir reprendre la route de
» Brest, ni de me tirer d'affaire en passant
» vers le nord, à cause du mauvais état où
» étoient les vaisseaux, ce qui m'auroit fait
» tomber indubitablement parmi les enne-
» mis, qui n'étoient qu'à une demi-lieue de
» nous, et qui arrivèrent en même-tems à la
» Hougue, je pris le parti d'y mouiller, afin
» d'éviter que les vaisseaux du roi ne tom-
» bassent entre leurs mains, et d'en conser-
» ver les canons et les équipages, comme
» nous avons fait. J'avois devant moi l'exem-
» ple du *Soleil Royal*, de l'*Admirable* et du
» *Triomphant*, qui avoient été obligés d'é-
» chouer à Cherbourg. N'ayant plus que ce
» moyen d'éviter d'être pris, je vins mouiller
» à la Maison d'eau pour pouvoir échouer,
» et j'aurois même échoué en arrivant au
» coup de pleine mer, si, par les avis du roi
» d'Angleterre et de M. le maréchal de Bel-
» fonds, on n'eût suspendu cet échouage
» jusqu'au lendemain. J'ai reconnu depuis
» que mon premier avis étoit le meilleur.

» Quant à ce qui est arrivé du brûlement
» du corps des vaisseaux, c'étoit une chose
» inévitable, dès que nous n'avions pas de
» forces suffisantes pour nous défendre con-
» tre un si grand nombre d'ennemis, la flotte
» entière des Hollandois et des Anglois s'é-
» tant trouvée rejointe ici.

» Je n'ai manqué en cela que par une trop
» grande ponctualité des ordres contenus
» dans mon instruction, et par le malheur
» des vents qui, m'ayant retardé de mon
» côté, ont facilité en même tems la jonction
» des ennemis. «

X. Avant de juger le comte de Tourville sur les manœuvres qu'il fit à Lagos, il faut nécessairement l'entendre lui-même dans une lettre qu'il écrivit au ministre le 6 juillet 1693, conçue en ces termes: » Etant
» mouillé à Lagos, le 26 du mois passé, je
» fus averti par des coups de canon qui se
» tiroient de tems en tems du cap Saint-
» Vincent, que c'étoit une flotte ennemie;
» et quelques momens après, je vis arriver
» une petite corvette avec un pavillon An-
» glois, qui passa au travers de notre ar-
» mée, pour me faire connoître que c'en étoit
» une effectivement. Le sieur Désaugers vint

» deux heures après pour me le confirmer ; » mais il ne l'avoit pas assez bien reconnue, » pour me pouvoir assurer si c'étoit la flotte » de guerre ou la marchande. Le sieur de » Mons vint, immédiatement après lui, me » rapporter qu'il avoit été chassé par trois » de leurs vaisseaux, et qu'il y en avoit eu » un qui l'avoit canonné ; qu'il avoit compté » cent cinquante voiles qui formoient trois » colonnes, et qu'il ne pouvoit rien dire de » précis sur cette flotte, sinon qu'il croyoit » avoir vu deux pavillons. A cette nouvelle » je fis tirer le coup de canon à six heures » pour appareiller ; et après avoir levé l'an- » cre, je mis en panne jusqu'à onze heures ; » j'allumai mes fanaux, et fis les signaux de » la cape avec le grand hunier, et ensuite » je fis servir mes voiles pour m'ôter de la » rade où j'étois. Je fis encore courir du côté » de l'Est-sud-est pour me mettre en pa- » rage, de manière à pouvoir éviter la flotte » ennemie, en cas que ce fût celle de guerre, » et aussi pour me mettre sur le passage de » la flotte marchande, si elle faisoit route » pour Cadix. Le lendemain, au petit point » du jour, je tirai un coup de canon pour » appeler les généraux au conseil, et mis le » côté en travers, ce qui fut fait dans l'ins-

» tant. Il fut résolu qu'au cas que les vais-
» seaux de garde me fissent les signaux que
» ce fût l'armée ennemie, on prendroit la
» route du côté du détroit pour aller joindre
» M. le comte d'Estrées. Les généraux s'en
» retournèrent, et je demeurai en panne
» jusques sur les onze heures. Pendant tout
» ce tems-là, j'entendois toujours tirer des
» coups de canon, tant le jour que la nuit,
» pour m'avertir que la flotte ennemie ve-
» noit. Etant occupé à observer les signaux
» que les vaisseaux pouvoient faire, j'en
» apperçus un de l'avant-garde, avec un
» pavillon rouge au grand mât, qui étoit
» le signal de la flotte marchande, ce qui
» m'obligea en même tems de forcer de
» voiles, et de mettre le pavillon blanc au
» mât de misaine, et l'enseigne rouge à
» poupe, qui étoit le signal de M. Gabaret,
» pour chasser avec les vingt-deux meilleurs
» voiliers, pour joindre la flotte marchande.
» Un quart-d'heure après, je fis ôter le pa-
» villon blanc du mât de misaine, et laissai
» l'enseigne rouge à poupe, qui étoit le
» signal pour faire chasser toute l'armée;
» et une demi-heure après, je fis remettre
» le pavillon blanc au mât d'avant, qui étoit
» le signal de M. Gabaret, qui ne laissoit pas

» toujours de chasser, quoique j'eusse ôté » son signal, parce que j'avois laissé l'en- » seigne rouge à poupe pour faire chasser » toute l'armée.

» La plupart de nos navires bons voiliers ne » furent pas long-tems sans joindre les vais- » seaux ennemis qui venoient toujours vent » arrière. Chaque capitaine ne songeoit qu'à » faire toute la force de voile qu'il pouvoit » pour joindre cette flotte. M. de Gabaret, » de son côté, fit autant de voiles qu'il put; » mais comme il fut proche des vaisseaux » ennemis, il mit son pavillon d'ordre de » bataille, pour rallier tous les vaisseaux » qui chassoient devant lui. Le contre-tems » de ce signal empêcha que la plupart de » nos navires ne fissent la même force pour » joindre la tête de l'avant-garde des ennemis, » qui se rallièrent à lui pour obéir à son si- » gnal. M. d'Enry fut le premier qui attaqua » un vaisseau Hollandois; M. Pannetié le » second qui attaqua ce même vaisseau. » Après l'avoir désemparé, il alla canonner » un autre vaisseau Hollandois, et les mit » en désordre. Ces deux vaisseaux Hollan- » dois revirant de bord, M. Pannetié revira » aussi. M. de Gabaret, au lieu de poursui- » vre les Anglois pour donner le mouvement

» à tous nos vaisseaux qui s'étoient ralliés
» à lui et les suivre, il revira aussi avec M.
» Pannnetié ; et comme il fut proche d'un des
» vaisseaux de guerre Hollandois, il y en
» eut un qui se rendit à lui, où il envoya
» son fils, et donna ordre à M. Pannetié,
» par le sieur Rocard, d'amariner ce vais-
» seau, aussi bien que l'autre qui se rendit
» au sieur Pannetié, qui fut surpris de ce
» qu'il n'ordonnoit point à quelque vaisseau
» particulier de les amariner, pour laisser la
» liberté à son vaisseau, qui est de cent piè-
» ces de canon et marche parfaitement bien,
» de poursuivre les Anglois. Il crut que M.
» de Gabaret vouloit le faire ; mais lui et
» tous les capitaines furent fort étonnés de
» voir qu'au lieu de les poursuivre, il mit en
» panne, et y demeura presque toute la
» nuit en faisant des signaux, comme s'il
» avoit été incommodé, et qui cependant ne
» signifioient autre chose que pour appeler
» sa chaloupe qu'il avoit envoyée aux vais-
» seaux Hollandois. Cette manœuvre donna
» occasion aux vaisseaux Hollandois de for-
» cer de voiles et de se retirer. Il y eut
» deux de nos vaisseaux qui ne s'arrêtè-
» rent point au pavillon d'ordre de bataille
» de M. de Gabaret ; ils eurent raison, et tin-

» rent toujours les ennemis, pendant la nuit,
» à une portée de canon. Le *Saint-Esprit* en
» étoit un, commandé par M. de Belle-Ile ; et
» l'autre, le *Conquérant*, commandé par M.
» Duchalard, qui tiroient des coups de ca-
» non de tems en tems pour avertir qu'ils
» voyoient les ennemis ; et le lendemain ils
» se tinrent encore avec eux jusqu'à neuf
» heures du matin, et essuyèrent quelques
» bordées de leurs vaisseaux de guerre. Ils
» firent trois prises à leur vue, qui étoient
» un peu sous le vent à eux, sans que les
» ennemis se missent en état de les défendre.
» Voilà au juste comme la manœuvre s'est
» passée, qui est un contre-tems des plus
» fâcheux qui ait pu nous arrivèr, parce que
» de la manière que les choses étoient dis-
» posées, il ne devoit échapper aucun bâti-
» ment ennemi. M. de Vauvré vous fera
» savoir leur perte, qui consiste en plus de
» quarante vaisseaux qu'on a été obligé de
» brûler, s'étant la plupart échoués à la
» côte. Il vous envoie la liste de ceux
» qui ont été pris ; je crois bien que leur
» perte va à vingt millions pour le moins.
» J'avois oublié à vous dire que le lende-
» main je vis M. de Gabaret sous le vent de
» moi ; et comme je n'apperçus plus aucun

» des vaisseaux des ennemis, je mis le pa-
» villon de ralliement, et m'en allai à tou-
» tes voiles devant Cadix, pour tâcher de
» couper de leurs vaisseaux qui auroient pu
» se sauver pendant la nuit. A la pointe du
» jour du 29, j'entendis tirer des coups de
» canon du côté de Cadix ; c'étoient deux
» de nos vaisseaux qui en poursuivoient
» deux autres des ennemis, et qui les firent
» échouer sous la forteresse de Saint-Sébas-
» tien. Comme je fus arrivé à la rade, je dé-
» tachai trois vaisseaux commandés par M.
» Clanié, pour les faire brûler ; ce qu'ils
» firent. Ces deux vaisseaux valoient plus de
» de trois millions. Cela a été confirmé par
» trois personnes différentes qui sont venues
» de Cadix les unes après les autres. M. le
» chevalier de Blenac brûla le second, qui
» étoit plus du côté de la tour de Saint-
» Pierre. Le 30, je détachai M. de Château-
» renault avec son escadre, pour aller du
» côté du cap Spartel, pour voir si les vais-
» seaux de guerre ennemis n'auroient pas
» été de ce côté-là pour entrer dans la Médi-
» terranée, etc. «

Le comte de Tourville écrivit le même jour une seconde lettre au roi, pour se plaindre de la manœuvre de Gabaret, et justifier

sa propre conduite. Cette lettre n'ajoute rien aux détails qu'on vient de lire, c'est pourquoi j'ai cru inutile de la rapporter.

XI. Un écrivain très-instruit a dit avec raison : » La marine de l'Angleterre n'existe » que par sa finance, n'a d'autres fonds que » son commerce.... Prenez à l'Anglois une » colonie, il menacera ; ruinez son com- » merce, il se révoltera (1). « Ajoutons que pour l'appaiser, le gouvernement sera bientôt obligé de conclure la paix, comme au tems du traité de Riswick.

L'objet principal des ennemis de l'Angleterre est donc toujours d'attaquer son commerce ; le ménager, c'est prolonger la guerre, et tous les maux qu'elle entraîne ; l'épargner entièrement, c'est laisser à cet Etat toutes ses ressources, et rendre les hostilités éternelles. Rien ne seroit donc plus contraire au bien même de l'humanité. Pourquoi l'abbé de Mably veut-il que l'usage de la course soit interdit entre les nations belligérentes ? Les raisons qu'il en donne sont fort affoiblies, ou même détruites par cet aveu qu'il est forcé de faire : » Si

(1) Dict. Encyclop., art. *Marine*.

» je prouvois qu'il est de l'intérêt de l'An-
» gleterre de proscrire l'usage des pirateries,
» je craindrois qu'on n'en conclût que la
» France doit les maintenir (1). «

Il est douloureux sans doute à des marchands de voir prendre leurs vaisseaux; mais ne l'est-il pas encore davantage à des pays qui sont le théâtre de la guerre d'être ravagés et mis à contribution? Des agriculteurs n'ont pas cependant les mêmes moyens de rétablir leur fortune que les négocians. Plusieurs de ceux-ci s'enrichissent quelquefois au sein des troubles, réparent leurs pertes, et leurs bénéfices sont toujours en proportion des risques qu'ils courent. S'il y a quelque différence, elle est en leur faveur, et au désavantage des Colons dont ils achètent les denrées, à qui ils fournissent des subsistances. Il semble même souvent qu'à la fin des hostilités le commerce prend une activité qu'il n'avoit pas auparavant; du moins quelques années de paix suffisent pour le faire fleurir de nouveau, tandis que l'agriculture se ressent long-tems des calamités qu'elle a essuyées.

La France peut suspendre sans danger

---

(1) Droit public, t. II. p. 417.

ses opérations mercantiles ; ce qui est impossible à l'Angleterre. Cette suspension seroit funeste pour celle-ci ; d'ailleurs, privée d'un grand nombre de matelots par le succès des corsaires ennemis, elle se trouve forcée de désarmer plusieurs vaisseaux, et d'affoiblir les équipages des autres. Alors elle a recours à la presse ; mais ce moyen n'est pas toujours efficace : les matelots se cachent ; et avant de les découvrir, l'expédition est retardée ou manquée. Ils désertent ; l'escadre ne sort plus du port, ou il faut qu'elle y rentre bientôt. Les négocians demandent des escortes, et les vaisseaux qu'on y emploie diminuent les forces actives de la nation, et les rendent par conséquent moins redoutables à ses ennemis, dont le commerce étant moins étendu, n'a pas besoin de tant de bâtimens de guerre pour être protégé.

Les caboteurs qui portent des provisions fraîches, et les pêcheurs devroient être les seuls qui fussent à l'abri des hostilités. Dans le tems des plus vives discordes ils étoient autrefois épargnés, et vivoient entre eux comme si leurs nations n'eussent pas été en guerre. Pendant que Charles VI faisoit de grands préparatifs à l'Écluse, » pour avoir

» bon poisson, les Anglois alloient souvent » pescher, dit Froissard, dessous Boulongne, » et devant la porte de Wisant . . . . . . Car » pescheur sur mer (quelque guerre qu'il » soit entre France et Angleterre) jamais » ne se firent mal; ainçoit sont amis, et ai- » dent l'un à l'autre au besoing, et vendent et » acheptent sur mer l'un à l'autre leurs pois- » sons, quand les uns en ont plus largement » que les autres, car s'ils guerroyent, on » n'auroit point de marée. « *Part. 3 chap. 41.* Pendant la dernière guerre, Louis XVI a donné un exemple d'humanité à ses ennemis, en ordonnant qu'on ne saisît point leurs pêcheurs, et qu'on ne les troublât point dans l'exercice de leur profession.

XII. Le combat de Velez-Malaga est la dernière bataille considérable sur mer qui se soit donnée sous le règne de Louis XIV; c'est pourquoi il m'a paru nécessaire d'en rapporter tous les détails que nous offre la relation suivante qui fut envoyée au roi par le comte de Toulouse : » Etant mouillé » le 22 à Velez-Malaga où j'étois venu pour » faire de l'eau, les frégates que j'avois en » garde me firent le signal qu'elles voyoient » l'armée ennemie. Pour lors il étoit trois

» heures après midi, et il y avoit si peu de
» vent que tout le monde jugea que les
» ennemis ne pouvoient pas arriver à nous
» ce jour-là. Si nous avions appareillé pour
» lors, les courans qui sont très-vifs en cet
» endroit nous auroient mis en confusion,
» ainsi je me contentai de faire revenir promp-
» tement tous les gens que nous avions
» à terre, et d'envoyer les vingt-quatre
» galères, tant de France que d'Espagne,
» se mettre auprès de vingt-quatre vais-
» seaux qu'elles devoient remorquer un peu
» avant le jour, pour les conduire à une
» lieue au large, et de-là revenir prendre le
» reste, et les mener joindre les autres,
» afin que les ennemis nous trouvassent en
» bataille. La nuit il vint un peu de vent du
» côté de la terre, et nous appareillâmes à la
» pointe du jour du 23. Les courans qui por-
» tent fort à l'Est dans ce pays-ci nous avoient
» fait dépasser la nuit les ennemis, de manière
» que le matin nous ne les voyons plus. Je
» courus au large, afin d'avoir de leurs nou-
» velles. A dix heures du matin les vaisseaux
» de l'avant-garde me firent le signal qu'ils
» voyoient l'armée ennemie; et en effet nous
» les vîmes peu de tems après, quoique de
» loin : ils avoient le vent sur nous. Nous

» employâmes le reste de ce jour à nous
» préparer au combat, et à nous mettre en
» bataille le mieux que le peu de vent qu'il
» faisoit nous le put permettre.

» Le 24, à la petite pointe, nous vîmes
» les ennemis à environ trois lieues au vent
» à nous, et nous connûmes en même tems
» qu'ils se mettoient en bataille en arrivant
» sur l'armée. Nous étions pour lors Nord
» et Sud de Malaga, environ à dix et onze
» lieues. Leur armée étoit composée de trois
» escadres; celle qui portoit le pavillon blanc
» à croix rouge étoit commandée par Showel,
» et faisoit l'avant-garde; la seconde portoit
» l'yack au grand mât à l'ordinaire, com-
» mandée par l'amiral Rook, et avoit le
» corps de bataille; la troisième composée
» de tous vaisseaux hollandois faisoit l'ar-
» rière-garde. On m'a assuré que leur com-
» mandant se nommoit Kallembourg. A l'é-
» gard du nombre, je ne peux pas le dire.
» A quelques vaisseaux près, on leur a
» compté soixante-quatre voiles, parmi les-
» quelles il y avoit cinquante-six vaisseaux
» qui arrivoient en ligne, et l'on en voyoit
» encore quelques-uns éloignés qui parois-
» soient gros, lesquels ont rejoint pendant
» le combat; ensorte qu'au rapport de beau-

» coup de gens, la ligne des ennemis a été de » soixante vaisseaux, parmi lesquels il y en » avoit fort peu de petits.

» Notre armée etoit composée de trois » escadres : l'une blanche et bleue, qui fai- » soit l'avant-garde commandée par M. le » marquis de Villette ; l'autre blanche, qui est » la mienne, et faisoit le corps de bataille ; la » troisième bleue, commandée par M. le mar- » quis de Langeron, faisoit l'arrière-garde. A » l'égard des galères, M. le marquis de Roye » étoit au corps de bataille avec quatre ; M. » le duc de Turcis à l'avant-garde avec les » sept qu'il commande, et les cinq d'Espa- » gne ; et M. de Forville, à l'arrière-garde » avec huit de France.

» Dans cette disposition, faisant gouver- » ner sur la perpendiculaire du vent, les deux » huniers sur le ton, afin de se maintenir » plus facilement en ligne, et d'être en état » de faire les mouvemens convenables par » rapport à ceux des ennemis, nous apper- » çumes que l'avant-garde des ennemis arri- » voit sur la nôtre, et qu'elle etoit fort écar- » tée de son corps de bataille. M. le marquis » de Villette, qui crut pouvoir la faire enve- » lopper par les vaisseaux de la tête, fit » signal au premier vaisseau de la ligne de

» forcer de voiles ; ce qui, n'ayant point em-
» pêché l'amiral Showel d'arriver comme il
» faisoit d'abord, il étoit si avancé, qu'il se
» trouva insensiblement dans nos eaux de
» l'avant, avec quelque intervalle entre le
» corps de bataille et lui. Cette situation qui
» nous paroissoit favorable, nous fit prendre
» le parti de retenir le vent en forçant de
» voiles avec le corps de bataille pour occu-
» per cette avant-garde, espérant que si le
» calme venoit, comme il arrive ordinaire-
» ment dans les combats, nous nous fe-
» rions remorquer par les galères, pour
» doubler cette avant-garde, et la mettre
» entre deux feux ; ce qui seroit arrivé in-
» failliblement, si ce mouvement avoit pu
» s'exécuter. Showel qui s'en apperçut, re-
» tint aussitôt le vent ; et l'amiral Rook, qui
» en prévit les conséquences, fit le signal de
» commencer le combat, et d'arriver sur nous.
» L'avant-garde de son corps de bataille
» parut commencer le combat ; il étoit pour
» lors dix heures à ma montre ; le feu com-
» mença donc généralement par toute la li-
» gne. Je ne puis rendre compte que de ce
» qui se passa au corps de bataille ; et pour
» ce qui regarde l'avant-garde et l'arrière-
» garde, j'ai été obligé de m'en rapporter

» aux commandans des escadres, la fumée » faisant un nuage si épais que, dans des » momens, à peine voyois-je les vaisseaux » qui etoient de l'avant et de l'arriére de » [illegible]nnade fut trés-vive par-tout. » M. le [illegible] Villette auroit sans doute » remporté un [illegible]s-grand avantage sur l'a- » vant-garde des ennemis, puisque, suivant » leur rapport, il y avoit déja cinq de leurs » vaisseaux qui avoient quitté la ligne, lors- » qu'une bombe tomba sur sa dunette, qui » la fit sauter; et l'auroit mis en risque de » sauter quelque tems aprés lui-même par le » feu que cette bombe avoit mis à son vais- » seau, s'il n'étoit un peu arrivé et sorti » de la ligne pour se réparer et éviter cet » accident.

» Pareille chose arriva à M. de Belle-Ile, » une bombe ayant mis le feu à son vais- » seau, ce qui l'obligea d'arriver. Quand cela » arriva, M. de Belle-Ile avoit déja été » tué.

» Pour le corps de bataille, il arriva une » chose que je crois n'être jamais arrivée en » un combat de ligne quand on est sous le » vent, qui est que le troisiéme vaisseau de » mon avant-garde, commandé par M. de » Champmelin, fut trois fois de suite à l'a-

» bordage d'un vaisseau qui se trouva au-
» près de lui, et le quitta à la troisième,
» parce qu'il vit le feu en plusieurs endroits
» dans le vaisseau ennemi, à cause de la
» fumée. Je ne sais ce que ce navire est de-
» venu depuis; il fut, dans la vivacité de
» ce combat, si désemparé, et perdit tant
» de monde, qu'il fut obligé de sortir aussi
» de la ligne pour se réparer, aussi bien que
» M. le chevalier de Grancey, qui étoit au-
» près de lui, et se trouva si criblé de coups
» et si désemparé, qu'il fut obligé d'en faire
» autant.

» A l'arrière-garde le combat fut aussi
» très-vif, et M. de Langeron m'a dit que
» de son vaisseau et de plusieurs autres on
» croyoit avoir vu couler à fond un des vais-
» seaux avec qui il avoit eu affaire. M. de
» Rouvray, qui étoit un des matelots, après
» deux heures de combat, reçut plusieurs
» coups de canon qui lui mirent tant d'eau
» dans son navire, qu'il fut obligé de sortir
» de la ligne pour se réparer. M. de Rocha-
» lard l'ainé, qui eut affaire avec son navire
» de 60 canons avec Showel qui en avoit un
» de 50, fut aussi obligé de sortir de la ligne,
» son vaisseau étant tout criblé et désem-
» paré. M. le chevalier d'Osmont, et M. de
» Pontac

» Pontac qui commandoient de petits na-
» vires, eurent affaire à de beaucoup plus
» gros, se trouvèrent aussi obligés d'en faire
» autant. Du côté des ennemis nous en vîmes
» aussi plusieurs qui se retirèrent du combat.
» En général nous sommes toujours demeu-
» rés dans notre même terrain, et par-tout
» ce sont les ennemis qui ont voulu finir le
» combat et s'éloigner de nous, en tenant
» le vent, autant qu'il leur étoit possible.
» M. le bailli de Lorraine qui étoit mon ma-
» telot de l'avant, a toujours tenu son poste
» auprès de moi, et a fait tout ce qu'on
» pouvoit attendre d'un très-brave homme,
» jusqu'à ce qu'il eût été tué. Je dois la
» justice à M. de Grandpré qui se trouva
» commandant de son vaisseau après sa
» mort, que nous ne nous apperçûmes point
» de la perte de M. le bailli, et que ce
» vaisseau fit toujours tout ce qu'on pou-
» voit desirer. M. de Relingue qui étoit mon
» matelot d'arrière, fit aussi tout ce qu'on
» pouvoit attendre d'un homme connu pour
» un aussi bon officier général qu'il l'est. Il
» eut la jambe emportée au bout de deux
» heures de combat, et M. de Rochalard le
» cadet, qui par cet accident se trouva com-
» mandant de son vaisseau, se maintint si

» bien à son poste, fit un si grand feu, et
» si à propos, que l'on ne s'apperçut pas
» non plus de la blessure de M. de Relingue.

» Le combat finit à l'avant-garde à quatre
» à cinq heures. Au corps de bataille il finit
» à près de sept heures, et à l'arrière-garde
» les ennemis tiroient encore à la nuit, mais
» de si loin, qu'à peine leurs boulets arri-
» voient-ils jusqu'à nos vaisseaux. Je ne sau-
» rois dire trop de bien des officiers de mon
» vaisseau, non plus que des gardes de la
» marine qui ont témoigné les uns et les
» autres toute la valeur et le sang froid que
» l'on peut desirer. Si je disois tout ce qu'il
» y a à dire sur tous les officiers de l'armée,
» je ne finirois point, ayant tout lieu
» d'en être fort content, et me réservant
» à leur faire connoître ma satisfaction
» par des choses plus essentielles. Tout ce
» qui me fait de la peine, c'est la quantité
» d'honnêtes gens que nous avons perdus
» dans cette occasion ; mais une bataille
» comme celle-là ne peut pas se passer sans
» y perdre de bons sujets.

» Nous demeurâmes la nuit qui suivit le
» combat à portée du canon des uns et des
» autres. Je fis porter des feux à tous les
» vaisseaux de l'armée, et il n'y eut que les

» vaisseaux des ennemis portant pavillon qui » en mirent. Le 25 au matin les vents ayant » changé, et étant revenus à Ouest, les » deux armées reformèrent leurs lignes qui » par les courans, le calme et la nuit, avoient » été fort dérangées. Nous étions pour lors » à une lieue les uns des autres. On courut » dans cette situation à la côte, ayant be- » soin de se remettre en état : ce fut là » l'occupation de la journée. Il nous parut » que les ennemis étoient bien aises de s'é- » loigner de nous insensiblement ; en effet » ils firent si bien qu'à l'entrée de la nuit ils » étoient éloignés à trois lieues de nous. Ils » mirent pour lors le Cap à la côte de Bar- » barie. Pour nous, nous continuâmes la » bordée à la côte d'Espagne jusqu'à minuit, » que l'on jugea à propos de revirer à celle » de Barbarie, pour rejoindre nos vaisseaux » désemparés qui n'auroient pu nous suivre » et se maintenir au vent de l'armée enne- » mie. Cette bordée fit que nous nous trou- » vâmes le lendemain matin assez près les » uns des autres ; mais le vent étoit revenu » à l'Est, et pour lors les ennemis qui étoient » à environ quatre lieues au vent à nous, » avoient une belle occasion de recommen- » cer le combat, s'ils eussent voulu. Mais il

» ne parut pas qu'ils en eussent envie. Ils
» nous côtoyèrent tout le jour sans nous ap-
» procher. La nuit, les vents étant toujours
» à l'Est, j'ai continué ma bordée, tirant à
» la côte d'Espagne où je voulois mener
» les galères qui étoient dans un parage très-
» dangereux pour elles, et m'élever de la côte
» de Barbarie dont je m'étois trouvé un peu
» trop près par les courans dangereux qui
» portent à terre. Il y a apparence que les
» ennemis profitèrent du vent pour regagner
» le détroit, car nous n'en avons eu aucune
» connoissance depuis, malgré les frégates
» que j'avois envoyées pour les observer à
» l'air de vent où ils me restèrent. Je ne sais
» point encore où ils ont tourné; mais si
» c'est au détroit, ils me laissent maître
» du champ de bataille, et avouent bien
» qu'ils ne veulent plus avoir affaire à nous,
» à moins que leur supériorité ne soit en-
» core plus grande.

» J'oublie de dire que vers les trois heures
» il s'approcha deux frégates que nous primes
» même pour deux brûlots qui vouloient
» venir sur nous, à la faveur du grand feu
» que Rook et son matelot faisoient pour
» lors : c'étoit des bâtimens à bombes, qui
» nous en tirerent beaucoup, suivant le rap-

» port des frégates que j'avois sur les aîles ; » car, pour nous, nous ne nous en apperçûmes pas si bien, à cause du grand feu.

» Les ennemis avoient pour eux tous les » avantages qu'ils pouvoient souhaiter ; la » supériorité du nombre des vaisseaux ; le » vent sur l'armée du roi, qui a été assez » frais pendant tout le combat, avec assez » de mer pour que nous ne pussions pas » tirer des galères tout le service que l'on » devoit attendre de leur bonne volonté. » Elles n'ont pas laissé, malgré cela, de » remorquer à l'arrière-garde deux vaisseaux » qui étoient fort sous le vent, et de les remettre en ligne. Je leur dois beaucoup » de louanges de s'être tenues aussi hardiment » et aussi long-tems qu'elles ont fait dans » un parage aussi dangereux, sur-tout depuis la perte de Gibraltar. «

XIII. Les exemplaires des mémoires ou du journal de M. de Lage ayant été dans le tems peu répandus, sont aujourd'hui devenus très-rares. C'est pourquoi j'en vais rapporter l'endroit le plus intéressant. L'auteur y raconte lui-même comment il releva le courage de son équipage, et comment il résista aux efforts des ennemis. A

l'approche du brûlot, quelques officiers délibéroient déja de se rendre; de Lage prit aussitôt la parole et leur dit : » Messieurs, » vous avez sans doute oublié que je suis ici » et en vie. J'ai fait dire au roi que le pa- » villon de Sa Majesté ne seroit jamais livré » à l'ennemi, pendant que je serai au monde. » Je ne manquerai pas aujourd'hui à un si » glorieux engagement. Cherchez donc, » messieurs, dans votre valeur les moyens » de détruire ce brûlot, et ne pensez à rien » autre. J'ai fait dire la même chose à M. le » comte de Maurepas, par M. de Saley, son » premier secrétaire, à qui je l'ai écrit en » partant de Toulon : voilà mon avis, et » que ce soit le vôtre. Allez, dis-je à l'ins- » tant, à la première batterie, faire pointer » le canon, avec promesse de récompense » à celui qui coulera bas le brûlot.

» Je donnai, continue de Lage, dont je » copie fidelement les expressions, le même » ordre au major Saint Just pour une autre » batterie : j'envoyai le capitaine Pindirichi » à son poste au château d'avant, et le » lieutenant Sagardia dans le canot au de- » vant du brûlot pour l'écarter. Ces ordres » furent promptement exécutés. J'ajoutai à » M. Sagardia : *N'oubliez rien pour mettre la proue*

» *du brûlot hors de dessus le Réal*, (le Royal » Philippe) *quand le feu y sera, et faites fuir » la chaloupe ennemie.*

» L'enseigne de vaisseau, Don Pédro » Arigoni, et Don Juan Gaioso, garde de » la marine, se jetèrent au plutôt dans le » canot, et allèrent au devant du brûlot » avec tant d'intrépidité, que l'équipage » anglois en fut déconcerté. Il tira sur le » canot un coup de pierrier et quelques » coups de fusil ; mais il ne put le canonner, » parce que le canot se tenoit sur son avant. » La chaloupe du brûlot passa de bas-bord à » tribord.

» Cependant les quatre vaisseaux espagnols » qui étoient sous le vent du *Réal* et de l'ar- » rière, tirèrent de toutes leurs forces sur » ce brûlot, sans qu'aucun de leurs boulets » pussent l'atteindre. Il vint à quinze pas » de nous. Au moment qu'on le découvrit » par les sabords, on lui tira trois coups de » canon. L'effet en fut si prompt et si heu- » reux, qu'il alloit couler bas, si les Anglois » ne se fussent hâtés d'y mettre le feu.

» Dans moins d'une minute, il sauta en » l'air. J'en fus surpris ; un brûlot doit être » plus long-tems à s'enflammer. Mais, ou » ils n'avoient pas envie de nous faire lan-

» guir, en brûlant à petit feu, ou les boulets » avoient dérangé leur artifice.

» Des débris de toute espèce tombèrent » sur notre vaisseau, il n'en fut cependant » point endommagé. Je fus moi-même cou- » vert de flammèches. Avant l'embrâsement » du brûlot, j'y avois vu deux jeunes offi- » ciers habillés de bleu, et un troisième plus » âgé en veste rouge : ils se donnoient bien » du mouvement avec cinq à six hommes » pour pouvoir nous accrocher.

» Ils étoient sur l'avant de leur frégate » avec une intrépidité incroyable. J'admirai » leur bravoure ; ils regardoient la mort avec » un mépris infini. Je les entendis ordonner » de mettre le feu aux artifices. Ils pouvoient » alors se sauver en se jetant à la mer, s'ils » n'avoient pas été déterminés à accrocher le « *Réal*.

» Je les vis donc sauter en l'aïr ; je les » conduisis des yeux jusqu'à la hauteur de » leur hune de misaine, sans que leurs ha- » bits changeassent de couleur. A cette élé- » vation, ils furent enveloppés des flammes » et réduits en charbons. Ils tombèrent à côté » du *Réal*, légers comme du liège, n'ayant » pas deux pieds de long. Leur valeur me fit » juger qu'ils étoient officiers de l'Amiral

» anglois, et qu'ils lui avoient promis de
» brûler le *Réal* ou de périr.

» Ils ont tenu parole avec un courage digne
» de l'immortalité. Je dois cette justice à leur
» mémoire et à ceux à qui ils appartenoient :
» la gloire qu'ils ont acquise doit rejaillir
» sur eux. J'en informerai dans son tems
» l'amiral Mathews, ou MM. de l'amirauté
» de Londres.

» Je n'avois pas moins de résolution de
» conserver le *Réal*, que ces trois officiers
» pour le perdre.

» La mort seule m'auroit empêché de tenir
» la promesse que j'en avois faite au roi
» d'Espagne et au ministre de la marine de
» France. Tout officier qui penseroit autre-
» ment seroit indigne du jour. Feu M. de
» la Rochalard avoit les mêmes sentimens.
» Un capitaine de vaisseau François avoit
» baissé le pavillon devant un Anglois : pour
» s'excuser, il dit à M. de la Rochalard :
» *Ils étoient quatre, que vouliez-vous que je fisse ?*
» Vous faire couler bas, répliqua M. de la
» Rochalard ; le roi seroit-il à plaindre,
» s'il avoit un vaisseau et un homme tel que
» vous de moins ?

» Cependant cinq à six personnes du brû-
» lot s'étoient jetées dans la chaloupe. Nous

T v

» en tuâmes deux, les autres se sauvèrent
» J'ordonnai au canot de revenir à bord,
» j'en avois déja perdu un. Mais il me fal-
» loit l'envoyer dire aux vaisseaux de notre
» arrière-garde, qui n'avoient point com-
» battu, de s'approcher du *Réal* et de le con-
» server pendant la nuit. Les deux armées
» me croyoient sauté en l'air, et dévoré
» par les flammes; mais aux cris redoublés
» de *vive le roi*, que je fis pousser lorsque
» le brûlot eut disparu, tous les nôtres
» furent rassurés; ceux que la mort avoit
» épargnés sur le *Réal*, s'embrassèrent comme
» des gens revenus de l'autre monde.

» Je me crus d'abord tranquille; et peut-
» être l'aurois-je été long-tems, si, à l'ap-
» proche des vaisseaux de ma division, *le*
» *Brillant*, navire marchand armé en guerre,
» n'eût commencé à tirer sur les vaisseaux
» qui étoient venus avec l'amiral anglois
» pour me battre à bas-bord, tandis que le
» brûlot m'aborderoit à tribord.

» La légèreté de ce brûlot, qui voloit
» comme un oiseau, le jeta sur moi et sous
» mon feu, qui le fit périr avant que les gros
» vaisseaux anglois fussent à portée de me
» canonner. Le brûlot ayant sauté inutile-
» ment, ils ne me tirèrent pas un coup de

» canon. Comme il étoit déja tard, ils vou-
» loient me réserver pour le lendemain.

» Quoique je fusse prêt à leur répondre, » je ne voulus pas être l'agresseur. Mais le » foible *Brillant* voulut tirer, et les ennemis » commencèrent à me foudroyer. Ce der- » nier combat fut encore plus furieux. L'a- » miral Mathews étoit à mon travers. Je » lui rendois en gros ce que ses vaisseaux » me donnoient en détail. Je ne voulus point » partager mon feu sur tant d'ennemis. » J'ordonnai à toutes les batteries de tirer » sur le seul amiral, il en fut étrangement » maltraité; et je vis sauter des pièces de » bois de ce vaisseau, son boute dehors, » et la tête de beaupré.

» Dans le tems que cinq vaisseaux me ca- » nonnoient tous à la fois, *l'Hercule*, qui » étoit à ma poupe, fit feu, de même que » *le Saint Fernand*; l'*Elisabeth* ne put faire » que deux ou trois décharges; ce vaisseau » fermoit notre arrière-garde, et les Anglois » ne s'étoient pas assez approchés pour pou- » voir en être canonnés. On ne sait pas » pourquoi ils s'étoient tenus éloignés, si » ce n'étoit point pour n'être pas doublés » par les François qui les auroient mis entre » deux feux. Il étoit environ six heures du

» soir, lorsque le feu des ennemis cessa. «
Journ. p. 34, 35, etc.

XIV. Voici la relation que le marquis de la Gallissonière fit de son combat au ministre, par une lettre qu'il lui adressa le 21 mai 1756. « Le 18 et jour suivant, je me » suis principalement occupé des moyens » d'avoir le vent sur les ennemis à leur arri- » vée ici. Mes soins et les divers mouvemens » que j'ai faits à chaque changement de vent; » ont été inutiles; et hier, dans le moment » même que j'allois les attaquer avec cet » avantage, le vent changea, et ils l'eurent » sur nous. Ils en ont profité pour nous at- » taquer sans s'engager, et l'escadre du roi » les a reçus de façon à leur faire craindre » de trop s'exposer en l'approchant davan- » tage.

» Le combat commença par notre avant- » garde, qui tira la première sur l'arrière- » garde des ennemis, qui étoit devenue » avant-garde par un mouvement qu'ils » avoient fait. Notre avant-garde a été assez » maltraitée; cependant les ennemis ont » bientôt cessé de la combattre, parce que, » suivant que nous pouvons juger de leur » manœuvre, ils avoient dessein de faire

» leurs plus grands efforts sur notre arrière-» garde ; mais ils la trouvèrent si serrée, et » en essuyèrent un si grand feu, qu'ils s'en » éloignèrent assez promptement.

» En général, il n'y a eu aucun de leurs » vaisseaux qui ait soutenu long-tems le » feu des nôtres, ce qui fait espérer qu'il y » en aura eu de fort incommodés ; mais nous » n'avons rien vu qui ne se puisse réparer. » Un a perdu son petit mât de hune, et plu-» sieurs ont paru avoir leurs voiles et leurs » manœuvres en fort mauvais état.

» Le combat commença à deux heures et » demie, et finit à 5 heures et demie. Quand » les ennemis se virent hors de la portée du » canon, ils virèrent de bord. Je fis signal » à l'avant-garde qui, depuis long-tems n'a-» voit plus de vaisseaux par son travers, de » virer par la contre-marche, pour pour-» suivre les ennemis ; mais ces quatre vais-» seaux, entre autres le *Redoutable*, étoient » hors d'état de le faire, suivant ce qu'ils » m'ont fait savoir depuis. Plusieurs même » qui avoient été obligés d'arriver peu après » le commencement du combat, étoient si » fort sous le vent, qu'ils ne pouvoient plus » exécuter mon signal d'une façon utile ; » ainsi les ennemis continuèrent leur bor-

» dée, qui les portoit au large, et nous la » nôtre, qui nous a menés ce matin à la vue » et fort proche de l'entrée de Mahon, qui » est l'objet dont je dois m'occuper.

» Les ennemis étoient en tout dix-huit » voiles, et nous seize. Ils avoient treize » vaisseaux en ligne, dont un à trois ponts, » et nous douze vaisseaux. La disposition de » leur escadre étoit singulière ; le vaisseau » à trois ponts étoit le commandant, et nous » croyons que c'est M. Byng. Il faisoit dans » l'ordre naturel le troisième vaisseau de » l'avant-garde ; mais dans l'ordre sous le- » quel ils nous ont attaqués, il étoit le troi- » sième vaisseau de l'arrière-garde. L'autre » pavillon que nous estimons être M. West, » étoit de la même façon le quatrième vais- » seau de l'avant-garde en ordre renversé, » en sorte qu'il n'y avoit point de pavillon » au corps de bataille, qui, pendant quel- » ques momens, s'est trouvé vide. L'avan- » tage du vent a permis aux Anglois de com- » mettre ces irrégularités sans risque, et » notre position demandoit que nous fus- » sions serrés comme nous l'avons été : c'est » cette contenance du corps de bataille et de » l'arrière-garde qui a empêché les ennemis » de s'appercevoir du mauvais état de notre

» avant-garde, ou du moins qui les a empê-
» chés d'en profiter, etc. «

Dans une lettre, en date du 22 du même mois, le marquis de la Gallissonière rectifie une erreur qui lui avoit échappé dans la relation qu'on vient de lire. Il y est parlé du signal fait à l'avant-garde de revirer par la contre-marche. C'étoit son dessein ; mais voyant une partie de cette division hors d'état d'exécuter sur le champ une pareille manœuvre, il ne mit point le signal qu'il s'étoit proposé de faire.

XV. L'article de l'ordonnance de la marine, sur lequel on condamna l'amiral Byng, est conçu en ces termes : » Toute personne
» de l'armée navale qui, par lâcheté, par
» négligence, ou par mauvaise volonté,
» quittera le combat, ou cessera son feu, ou
» ne donnera pas, ou ne fera pas les der-
» niers efforts pour prendre et couler bas
» chaque vaisseau qu'il sera de son devoir
» d'attaquer, et pour assister et soulager
» chacun des vaisseaux de S. M., qu'il sera de
» son devoir d'assister et de soulager ; toute
» personne coupable d'un pareil délit, et
» qui en sera déclarée convaincue par le juge-
» ment d'une cour martiale, sera punie de

» mort. « Cet article est le douzième de l'acte du parlement, passé la vingt-deuxième année du règne de George II. L'infortuné Byng ſit très-bien sentir à ses juges, qu'ils donnoient trop d'extension aux termes de la loi, et l'expliquoient d'une manière trop rigoureuse; ils n'en portèrent pas moins contre lui une sentence de mort. En l'envoyant aux commissaires de l'amirauté, ces mêmes juges leur adressèrent la lettre suivante, pour qu'elle fût mise sous les yeux du roi. Elle mérite d'être rapportée par les réflexions qu'elle ſera naître dans l'esprit de tout lecteur impartial.

» Nous soussignés, le président et les » membres de la cour martiale, pour juger » l'amiral Byng, pensons qu'il est inutile de » vous avertir que, dans tout le cours de » cette longue procédure, nous avons fait » nos efforts pour parvenir à la découverte de » la vérité, et pour rendre la plus exacte » justice à l'accusé. Mais nous ne pouvons » nous dispenser de vous exposer le trouble » de nos esprits, en nous trouvant dans la » nécessité de condamner un homme à mort » selon l'extrême rigueur du douzième arti- » cle des ordonnances militaires, peine qu'il » a encourue en partie, et qui n'est point

» susceptible d'adoucissement, même en sup-
» posant que le délit auroit été commis par
» une simple erreur de jugement. C'est pour-
» quoi nous vous prions de la manière la plus
» pressante, autant pour l'acquit de notre
» conscience, que pour rendre justice à l'ac-
» cusé, de le recommander à la clémence de
» Sa Majesté. A bord du *Saint-George*, dans
» le havre de Portsmouth, le 27 janvier 1757.

XVI. En apprenant au ministre la prise des vaisseaux François près de Carthagène, M. de la Clue lui rendit compte, le 29 mars 1758, de ce qui avoit précédé cet évènement.
» M. Duquesne arriva à la vue de ce port le
» 25 février, à dix heures du matin; les vents
» étoient alors à l'ouest-nord-ouest assez
» frais. Ils ne m'étoient point favorables
» pour sortir du port, ni pour faire route;
» je lui envoyai mon canot avec M. de Barras,
» lieutenant de vaisseau, et je lui écrivis de
» venir mouiller à Escombréra, qui est une
» rade où tous les vaisseaux qui arrivent com-
» mencent à jeter l'ancre; que je lui propo-
» sois ce mouillage, parce que le port étoit,
» comme il savoit, petit; que plus il y au-
» roit de vaisseaux, et plus il y auroit de
» difficultés à en sortir; que mon dessein étoit

» de partir très-promptement. Il me falloit » seulement vingt-quatre heures pour m'en- » tretenir avec lui, donner des signaux d'or- » dre de marche et de combat à messieurs les » capitaines, et mettre à la voile.

» Je dois vous observer, Monsieur, que les » signaux de M. Duquesne et les miens étoient » différens ; qu'il ne pouvoit pas répéter les » miens, à cause qu'il n'avoit pas les pa- » villons nécessaires, que j'étois dans la né- » cessité de me servir des siens pour le jour. » Il parut tout déterminé à faire ce que je » lui mandois ; il mit le pavillon de mouil- » lage ; il dit en conversation à M. de Barras, » qu'il seroit d'avis que nous attendissions » les vents favorables. Cet officier lui ré- » pondit qu'il ne croyoit pas que ce fût mon » projet ; qu'il m'avoit ouï dire que je vou- » lois les attendre à la mer, parce que, si » les vents d'est venoient frais, la plupart » des vaisseaux ne pourroient point sortir. » M. Duquesne s'entretint ensuite avec son » pilote, qui lui donna de l'inquiétude sur le » mouillage d'Escombréra, dans la saison où » nous sommes, et qui le fit changer d'avis. » Cependant il devoit le connoître ; car il y » avoit mouillé avec M. de Court, qui com- » mandoit une escadre nombreuse. Il ôta son

» signal, et m'écrivit la lettre dont voici » copie :

» Mon premier mouvement, Monsieur, a » été de m'approcher de vous, d'avoir le » plaisir de vous embrasser, et de nous entre- » nir ensemble sur notre jonction; mais les » connoissances particulières que j'ai du » mouillage d'Escombréra dans cette saison, » me déterminent à rester sous voile pour vous » attendre avec loisir. Je réglerai ma ma- » nœuvre de façon que vous ne sauriez sortir » du port que je ne vous visse, quand même » le vent m'éloigneroit de l'entrée; c'est mon » onziéme jour de route, avec des vents sans » cesse contraires en beau tems. J'ai besoin » d'une vergue de perroquet de fougue, et » de la paille pour les moutons des malades. » Je suis, etc. « A bord du *Foudroyant*, le 25 février 1753.

» Le lendemain 26, comme il s'approcha, » je lui envoyai encore mon canot avec M. » de Vialis, lieutenant du *Souverain*, et lui » écrivis de nouveau de venir mouiller dans le » port, puisque les vents étoient à l'ouest; » que je lui envoyois le pilote du *Redoutable*, » qui le meneroit à un bon mouillage; qu'il » pourroit se rencontrer bien des difficultés » à nous voir à la mer, à rassembler tous

» les capitaines à mon bord , et avoir le
» tems de faire tous les arrangemens qui
» étoient indispensables pour nos opérations,
» sur-tout pour les signaux et ordres de mar-
» che et de batailles ; qu'il savoit bien que
» pour faire sortir une escadre de Cartha-
» gène , il falloit un jour entier ; que si
» un coup de vent nous prenoit avant que
» cela fût fait, nous tomberions dans la c n-
» fusion , et l'on ne sauroit à qui entendre.
» Il me renvoya mon canot, et garda M. de
» Vialis et le pilote du *Redoutable*, et m'é-
» crivit quatre mots, dont voici copie :

» Les vents ont tellement varié aujour-
» d'hui , Monsieur , que, m'étant présenté
» pour entrer, j'ai été coiffé. Ils me parois-
» sent bien décidés , dans ce moment , à
» l'ouest , et je vois vos vaisseaux encore
» évités du nord-ouest. A demain , j'espère de
» vous embrasser . Je suis etc.

» Le 27 , M. Duquesne envoya son maître-
» d'hôtel à la ville. Le vent se mit au nord-
» nord-ouest avec violence ; c'étoit une
» tempête. Je fus obligé de faire amener les
» vergues et mâts de hune; M. Duquesne mit
» aux basses voiles l'amure à tribord, sans
» la changer , jusques au lendemain 28 , à
» quatre heures du matin qu'il fut au milieu

» des ennemis. Il avoit dérivé à l'ouest dix-
» huit lieues, etc. «

XVII. Le chevalier de Castillon, qui commandoit les vaisseaux qui se séparèrent pendant la nuit de l'escadre de M. de la Clue, écrivit au ministre: » J'ai l'honneur de vous
» rendre compte de mon arrivée en ce port
» avec les vaisseaux et frégates ci-après, en
» vous faisant un détail circonstancié de no-
» tre navigation, dans lequel je voudrois
» pouvoir vous expliquer la cause de notre
» séparation avec M. de la Clue et les autres
» vaisseaux.

» L'escadre ayant attéré le 13 sur la côte
» de Barbarie, du côté d'Oran, M. de la
» Clue donna ordre le même jour à la fré-
» gate la *Gracieuse*, de se tenir à six lieues de
» l'avant, pour découvrir l'embouchure du
» détroit, et d'en faire le signal, qui seroit
» répété par les autres frégates. Le 16, à
» midi, la *Gracieuse* fit le signal convenu; et
» l'escadre, se réglant sur cette frégate, fit
» route pour le détroit, avec un très-petit
» vent, qui fraichit cependant en venant
» vers la nuit. A six heures, la *Gracieuse* fit
» signal d'une frégate qui croisoit à l'ouver-
» ture du détroit; et qui, après nous avoir

» reconnus, fit route pour Gibraltar, et força
» de voiles. Malgré cela, M. de la Clue
» ayant mis l'escadre sur deux colonnes bien
» serrées, les frégates en avant, et le vent
» étant devenu frais, donna dans le détroit,
» en rangeant la côte de Barbarie. Nous fû-
» mes à peine entrés, que nous entendimes
» nombre de coups de canons dans Gibraltar
» en forme de signaux ; mais le vent étant
» très-frais et favorable, le général continua
» sa route. Vers le minuit, il fit signal à
» l'escadre de se rallier, et puis après, celui
» qu'il alloit diminuer de voiles, sans doute
» pour donner à tous les vaisseaux le moyen
» de se rassembler, le vent étant si violent,
» qu'il n'eût pas été surprenant qu'il y en eût
» eu d'écartés ; du moins avons-nous jugé
» que ces signaux étoient tels, n'étant guère
» possible de les appercevoir dans un mau-
» vais tems et une nuit obscure. Nous nous
» sommes conservés de cette manière toute
» la nuit, en faisant très-peu de voiles et
» la même route que le général, et nous
» avons enfin débouqué du détroit le 17,
» vers les trois heures du matin, courant dans
» la partie de l'ouest, parce qu'il nous pa-
» roissoit que M. de la Clue faisoit cette
» route. Cependant comme elle conduisoit

» trop au large, et que ce n'étoit pas celle de » Cadix, je me rangeai peu à peu au vent; » et ce ne fut pas sans surprise que je n'ap- » perçus pas l'escadre, lorsque le jour fut » venu. Je jugeai qu'elle auroit tenu davan- » tage le vent en serrant la côte d'Espagne » pour entrer dans ce port. Ayant navigué » en conséquence, je découvris vers les six » heures du matin plusieurs vaisseaux et fré- » gates. La *Chimère* démâta de son petit mât » d'hune et de son grand perroquet, courant » tous des bords entre le détroit et Cadix, » comptant que M. de la Clue attéreroit au » même endroit. Cependant le vent étant » toujours très-fort, et n'ayant plus de doute » sur notre séparation, j'ouvris le paquet de » rendez-vous que je trouvai pour Cadix; et » comme le général pouvoit très-bien y être » arrivé, pendant que nous étions à lou- » voyer pour l'attendre, je pris le parti de » faire route avec les autres vaisseaux et fré- » gates, et nous mouillâmes tous à Rotta, » le vent ne me permettant pas d'entrer dans » la baie. «

XVIII. On ignore quelle étoit la véritable destination de l'escadre de M. de la Clue. Ce général avoit ordre, dans le cas

qu'il eût été pris, de jeter auparavant à la mer tous ses paquets, ses signaux de reconnoissance, son journal de navigation, enfin tout ce qui pourroit faire connoitre aux ennemis sa route et ses manœuvres. Voici ce que Louis XV écrivit, le 4 novembre 1759, au commandant de la division réfugiée dans le port de Cadix. » M. le chevalier de » Castillon, les projets auxquels je destinois » mon escadre de Toulon ne pouvant être » remplis avec le petit nombre de vaisseaux » sous votre commandement, mon intention » est que mes vaisseaux et frégates se réu- » nissent à mon armée navale de Brest, etc. « Cette réunion ne fut pas même tentée, sans doute à cause de la défaite du maréchal de Conflans.

XIX. Dans une lettre du 29 août 1759, M. de Sabran dit qu'après avoir passé le détroit, le général François fit, à onze heures du soir, des signaux, et ajoute ce qui suit : » Comme j'étois l'avant-dernier de sa ligne, » je ne pus distinguer ni la quantité de fa- » naux, ni l'endroit où ils étoient placés. Je » forçai de voiles pour le joindre. Quand je » fus à portée de lui, je m'apperçus qu'il » avoit diminué de voiles ; nous courûmes » jusqu'à

» jusqu'à quatre heures et demie du matin, » avec le petit hunier seulement amené sur » le ton, faisant route à l'ouest-sud-ouest, » les vents à l'est-nord-est, bon frais. Pen- » dant toute la nuit, je redoublai d'attention » pour me tenir fort près de lui. Au jour, nous » ne nous trouvâmes que sept vaisseaux, qui » étoient l'*Océan*, le *Redoutable*, le *Centaure*, » le *Guerrier*, le *Souverain*, le *Téméraire* et le » *Modeste*. La découverte faite, nous vîmes » quelques voiles à bas-bord; nous jugeâmes » que ce pouvoit être le reste de notre esca- » dre. Nous nous trompions : c'étoit un con- » voi de quatre vaisseaux Suédois escortés » par un bâtiment de guerre. Nous mimes » tous à la cape, à la trinquette et à l'arti- » mon, l'armure à bas-bord. Peu de tems » après, nous mimes à la cape à la misaine, » amurés de même. A six heures du matin, » nous apperçûmes, dans la partie de l'est- » nord-est, nombre de voiles. Le *Modeste* » signala seize vaisseaux. Dans le moment » le commandant fit servir, arriva vent-ar- » rière, et fit signal de forcer de voiles, ce » qui fut exécuté tout de suite. Nous primes » chasse, toutes voiles dehors, nous tenant » aussi serrés qu'il étoit possible de le faire, » le cap à l'est-nord-ouest, à l'est courant

» largue et faisant un très-grand chemin ;
» les vaisseaux qui nous chassoient étoient
» aussi couverts de voiles : nous reconnûmes
» que c'étoient des Anglois. Tant que le vent
» fut fort, ils n'eurent que peu d'avantage
» sur nous ; mais ayant molli environ sur
» les dix heures, ils commencèrent à nous
» gagner considérablement, attendu qu'ils
» l'avoient plus frais que nous ; ce qui enga-
» gea M. de la Clue à faire signal de mar-
» cher sur un front, forçant toujours de
» voiles. A midi nous étions par les 36 de-
» grés 35 minutes de latitude, et 10 degrés
» 15 minutes de longitude, méridien de Paris,
» nord et sud-est du Cap Sainte-Marie. A
» midi les ennemis nous approchant, M. de
» la Clue fit signal de se mettre en bataille
» sur un front, grand vent largue. J'étois
» au vent de toute la ligne ; j'arrivai, et je
» vins prendre mon poste à bas bord, ayant
» le *Guerrier* à tribord de moi. Comme je
» prévis que je ne tarderois pas à être atta-
» qué, je me disposai à combattre. En effet,
» à une heure et demie, j'avois déja plusieurs
» vaisseaux dans mes eaux à la portée du
» canon. Je fis tirer ceux de retraite ; le *Guer-*
» *rier* et le Commandant, qui étoient les seuls
» à même d'en faire autant, tirèrent aussi.

» Je fus bientôt après attaqué par quatre » vaisseaux, dont deux à bas-bord, et deux à » tribord. Ils furent suivis de plusieurs au- » tres qui firent pleuvoir sur moi une grêle » de boulets et de mitrailles. Je serrai autant » qu'il me fut possible le *Guerrier* qui em- » pêcha pendant un tems que je ne fusse » doublé, aucun des vaisseaux ennemis » n'ayant osé passer entre lui et moi, ce » qui les engagea à me combattre en plus » grand nombre. J'en avois quatre qui me » battoient de l'arrière, pendant que les » autres me battoient, quelques-uns par la » hanche de tribord, et le reste me pro- » longeoit par bas-bord. Le feu terrible que » toute l'escadre ennemie faisoit sur moi me » dégréa. J'eus nombre de manœuvres cou- » pées ; ce qui me fit culer et rester de l'ar- » rière. Je fus en peu de tems enveloppé ; » sur les quatre heures ayant perdu beaucoup » de monde à ma seconde batterie, je fis » descendre une partie de ceux que j'avois » sur les gaillards et sur la dunette pour les » remplacer ; une heure après étant absolu- » ment dégréé, n'ayant pas la moitié des » canons de la seconde batterie armés par » le monde que j'y perdois continuellement, » je pris le parti de faire descendre à la pre-

» mière tout ce qui restoit dans celle-là, et
» ce qui restoit sur les gaillards et la dunette,
» pour pouvoir faire la plus longue résis-
» tance qu'il me seroit possible, et donner
» par-là le tems à l'escadre de s'éloigner,
» pendant que j'occupois le plus grand nom-
» bre des ennemis. J'ordonnai à cet effet à
» tous mes officiers de s'y rendre; je restai
» sur le pont avec M. Destoublon, garde
» de la marine, mes pilotes et mes canon-
» niers, pour faire gouverner. Cette ma-
» nœuvre me réussit autant que je pouvois
» le desirer; le feu vif et continuel qu'on fai-
» soit des deux bords dans cette batterie,
» obligea les ennemis de s'attacher plus for-
» tement à mon vaissseau. Peu d'eux osoient
» se tenir par mon travers; l'amiral Boscawen
» montant le vaisseau le *Namur* de 90 canons
» y fut incommodé. Il perdit son mât d'arti-
» mon, et eut sa vergue de grand hunier
» coupée. J'ai appris après le combat qu'il
» avoit été obligé de changer de vaisseau.
» Le *Kernosprik* de 74 canons fut aussi de-
» mâté de ses deux mâts de perroquet. Pen-
» dant que je faisois aux ennemis tout le
» mal que je pouvois, ils m'en faisoient
» encore davantage. Sur les six heures toutes
» mes manœuvres furent hâchées, mes voiles

» emportées ou criblées de coups, ma grande
» vergue brisée. J'etois démâté de mes mâts
» de hune ; mon mât d'artimon ne tenoit plus
» que par artifice ; j'avois nombre de coups
» de canon dans mes mâts majeurs, et tous
» mes grands haubans, ainsi que ceux de
» mizaine coupés, lorsque mon maitre calfat
» vint m'avertir que j'avois quatre pieds d'eau
» dans la cale, et nombre de voies d'eau.
» L'état où je me voyois réduit ne me fit
» rien changer à la résolution que j'avois
» prise de tenir bon jusqu'à la dernière extré-
» mité. Je voyois avec quelque satisfaction
» notre escadre s'éloigner, et la plus grande
» partie de celle des Anglois décidée à ne
» pas les poursuivre que je ne fusse rendu.
» Je me flattai qu'une défense opiniâtre de
» ma part pourroit les sauver ; si j'ai réussi,
» c'est un grand adoucissement à mes peines.
» Entouré comme je l'étois, et dans la si-
» tuation que je viens de dire, je ne pouvois
» pas espérer que cela fût bien long. A sept
» heures et demie, comme la nuit alloit
» commencer, mon calfat revint pour m'a-
» vertir que j'avois plus de six pieds d'eau
» dans la cale, qu'elle augmentoit à chaque
» instant, et qu'une partie de mes poudres
» étoit mouillée. Je me rendis.

» Mon mât d'artimon tomba un quart » d'heure après. Je fus amariné par le vais- » seau l'*Edgar* de 64 canons, à qui l'amiral » Boscawen avoit envoyé un officier pour » lui en donner ordre. Dès que je fus rendu, » l'escadre Angloise poursuivit la nôtre, » de laquelle j'ai jugé être environ à une » lieue et demie. Sur les huit heures j'ai » entendu tirer quelques coups de canon. » J'ignore si c'étoient des signaux, ou des » coups de canon de retraite. Pendant que » je me battois, le vent avoit beaucoup » molli; il fraîchit sur les dix heures du soir. » Il continua toute la nuit dans la partie de » l'est avec une assez grosse mer. Voilà, » Monseigneur, le seul éclaircissement que » je puisse vous donner touchant le reste de » l'escadre.

» J'avois reçu une si grande quantité de » coups de canons au dessous de la flottaison, » que le vaisseau fut en danger de couler » bas. Dans la nuit on en boucha quelques- » uns; mais cela ne suffit pas pour faire fran- » chir l'eau à six pompes qui alloient en » même tems. On la jetoit même avec des » seaux. Tout l'équipage ne cessa de tra- » vailler; le lendemain matin on en boucha » encore quelques-uns; mais l'équipage étant

» excédé de fatigue, l'eau gagnoit toujours. » A une heure après midi il y en avoit » douze pieds. Elle augmentoit si prodi- » gieusement, qu'une partie de l'équipage » se jeta à la mer pour gagner le vaisseau » Anglois qui nous remorquoit. Le capitaine » fit tirer quelques coups de fusil à balle sur » les matelots qui venoient à son bord à la » nage, ce qui les obligea de s'en retourner. » Mais comme il s'apperçut que le danger » étoit très-grand, il envoya une pompe de » son vaisseau, et fit crier à l'officier qui » commandoit, d'alléger autant qu'il seroit » possible. Celui-ci fit jeter une partie des » canons et des affuts de la seconde batterie » à la mer, ainsi que les ancres qui étoient » à tribord. On jeta également à la mer » tout ce qui étoit sur le pont et entre les » ponts, comme boulets, mitraille, etc. » Comme c'étoit du côté de tribord que l'eau » entroit avec plus d'abondance, il fit passer » de l'autre bord tous les canons de la pre- » mière batterie : tout cela mit le vaisseau » assez sur l'eau pour qu'on pût découvrir » et boucher quelques nouvelles voies d'eau. » Plusieurs matelots plongèrent, et trou- » vèrent celles qui donnoient le plus d'eau, et » qui étoient de l'arrière ; on les boucha, et

» peu à peu les pompes franchirent. Le capitaine du vaisseau anglois m'a assuré » qu'on en avoit bouché plus de 60. Quand » tout fut tranquillisé, il fit route sur Gibraltar, traînant le vaisseau à la remorque, » la pompe à la main. Nous avons mouillé » dans cette rade le 22, etc. «

XX. Après avoir rendu compte de sa navigation, depuis Toulon jusqu'au détroit, et de la rencontre d'une frégate qui faisoit des signaux de reconnoissance près de Gibraltar, M. de la Clue continue sa lettre du 27 août 1759, en ces termes : » Je fis » signal à toute mon escadre de se mettre » sur deux colonnes, afin que nous fussions » plus près les uns des autres. En passant » devant Gibraltar je vis beaucoup de feux » allumés, et j'entendis beaucoup de coups » de canons. Je ne doutai pas d'un moment » que les ennemis ne se missent en devoir » de me suivre; je me flattois que si le vent » duroit aussi frais, avec l'avance que j'avois sur eux, ils auroient de la peine à » me joindre, et je forçai de voiles. Tant que » je fus dans le détroit, les vents variables » de l'est à l'est sud-est soufflèrent avec violence. Etant à minuit par le travers du

» cap Spartel, je fis signal à toute mon escadre de diminuer de voiles, afin qu'au lever » de la lune, je pusse les rassembler tous; » et comme il faisoit fort obscur, j'allumai » mes trois fanaux de poupe, pour que tous » les vaisseaux de mon escadre ne pussent » pas se méprendre sur la route que je faisois. » Peu de tems après, estimant qu'ils avoient » tous joint, je fis éteindre tous mes feux. » A deux heures après minuit j'en comptai » quatorze, jugeant que le quinzième seroit de l'avant ou de l'arrière. Le 17, au » jour, je me trouvois à huit ou dix lieues du » détroit, les vents toujours bons frais à » est et est-nord-est. La route m'ayant porté » dans la partie de l'ouest et ouest-nord-» ouest, je fis le signal de ralliement, et je » ne vis plus avec moi que six vaisseaux, le » *Redoutable*, le *Centaure*, le *Guerrier*, le » *Souverain*, le *Téméraire*, et le *Modeste*. Je ne » pouvois concevoir pourquoi les cinq autres » vaisseaux et les trois frégates m'avoient » quitté, avec les précautions que j'avois pri-» ses. A six heures du matin les gardes d'en » haut m'avertirent qu'on voyoit au vent » à moi huit vaisseaux que je pris pour les » miens. Je les attendis au plus près du vent » avec mes basses voiles; mais voyant de

» moment à autre que le nombre augmen-
» toit, et que l'on en comptoit jusqu'à 18,
» je ne doutai plus que ce ne fussent les en-
» mis. Je pris le parti d'arriver vent arrière
» en forçant de voiles ; j'en fis le signal aux
» vaisseaux qui étoient avec moi, mais je fus
» obligé d'attendre le vaisseau le *Souverain*
» qui ne marchoit pas bien, ce qui fut cause
» que les ennemis me joignirent plus tôt.
» Tant que le vent dura avec violence, ils
» n'eurent point d'avantage sur moi; mais
» à midi les vents ayant diminué, j'apper-
» çus une supériorité de marche de leur part.
» Je fis signal à mon escadre de marcher de
» front pour qu'ils ne perdissent rien dans
» leur marche. A deux heures après midi je
» leur fis signal de marcher de front sur la
» ligne du plus près du vent, pour me mettre
» en bataille l'amure à tribord. A deux heures
» et demie le *Centaure*, qui faisoit l'arrière-
» garde, fut attaqué par deux vaisseaux, l'un
» bas-bord, et l'autre tribord. Il se défen-
» dit avec un courage qui n'est point ordi-
» naire. Le *Guerrier*, que commandoit M. de
» Rochemore, le fut après ; ensuite l'*Océan*
» et le *Souverain*. Tout le fort du combat s'est
» passé entre ces quatre vaisseaux qui se
» sont battus bas-bord et tribord sans re-

» lâche ; et leur feu fut si vif, qu'il y eut
» deux de leurs vaisseaux qui furent très-
» maltraités dans leurs voiles. L'amiral Bos-
» cawen, qui venoit à toutes voiles sur moi,
» me joignit par mon travers à la portée du
» fusil sur les quatre heures. Je fis avertir
» MM. les officiers qui étoient aux batteries
» de le bien recevoir. Il fut le premier à me
» lâcher sa bordée : elle fut si violente que
» dans peu de tems je fus dégréé ; mais je
» lui rendis bien la pareille, mes coups fu-
» rent si bien ajustés, par l'attention qu'y
» donnèrent MM. les officiers, qu'il fut dé-
» mâté de son mât d'artimon ; sa vergue de
» grand hunier vint en deux sur le pont ;
» sa vergue de civadière fut coupée, ainsi que
» son bâton de foc ; toutes ses voiles étoient
» en pantaines ; il se mit à culer pour se tirer
» de dessous mon feu. Je fus blessé dans ce
» tems-là d'une mitraille qui me fit une plaie
» considérable à la jambe droite, et me cassa
» la gauche. N'étant plus en état d'agir, je
» laissai à M. le comte de Carné le soin de
» continuer le combat, dont il s'acquitta on
» ne peut pas mieux. On n'a jamais vu un
» feu si prodigieux que celui qui sortoit
» de mon escadre. J'ai tout lieu de croire,
» et même de ne pas douter, que si j'avois

» eu tous mes vaisseaux, je les aurois battus.
» L'amiral anglois, en me quittant, tomba
» sur le *Centaure* qui étoit battu par quatre
» vaisseaux : lui fit le cinquième ; ce qui l'o-
» bligea de se rendre après avoir fait des
» prodiges de valeur. A la nuit le combat
» finit, les ennemis tinrent le vent à petites
» voiles.

» Nous travaillâmes toute la nuit à nous
» ragréer, etant très-maltraités dans nos ma-
» nœuvres. Mon grand étai fut coupé, mes
» écoutes, boulines, et en un mot toutes
» mes manœuvres hâchées. Mon grand et
» petit mât de hune eurent plusieurs coups de
» canons ; mon grand mât en eut un qui lui
» emporta l'épaisseur d'un demi-pied de
» bois de l'avant, ainsi que la grande ver-
» gue et celle d'artimon qui eurent plusieurs
» coups de canons. Mon équipage travailla
» sans relâche, et avec beaucoup de gaieté,
» pour nous mettre en état de soutenir un
» second combat le lendemain, et j'ordonnai
» qu'on forçat de voiles, afin de perdre de
» vue les ennemis, s'il se pouvoit ; mais ils
» me suivirent toujours. Dans la nuit, le
» *Guerrier* et le *Souverain* me quittèrent, sans
» que j'en sache la raison ; ce qui diminua
» beaucoup la force de mon escadre et le

» courage de mes gens. Le 18, au point du
» jour, les ennemis forcèrent de voiles sur
» moi. M. de Carné, M. le chevalier de Beau-
» couse, et M. d'Arbaud vinrent me rendre
» compte de la situation de mon escadre et
» de l'approche des ennemis, et me deman-
» dèrent le parti que je voulois prendre, et
» qu'ils pensoient que nous ne pouvions pas
» éviter d'être pris. Mon projet fut d'abord
» de me battre jusqu'à extinction ; mais ces
» MM. me représentèrent que mon equipage
» se battroit mal ; et pour n'avoir pas la honte
» de rendre mon navire, je me déterminai
» de m'aller échouer sur la côte de Portugal :
» je fis signal aux trois vaisseaux qui étoient
» avec moi de forcer de voiles dessus, etc. «

XXI. L'officier qui prit le commandement du vaisseau de MM. du Verger-Saint-André, après leur mort, rendit compte de l'action. Il commence sa relation au jour du départ de l'escadre, et la finit au septième, 20 novem-» bre. » Ce jour-là, les vents, dit-il, variant
» du sud-ouest à ouest par grain, nous eûmes
» connoissance, à la pointe du jour, de
» douze à treize vaisseaux sous le vent à nous.
» M. le maréchal les ayant aussi apperçus,
» mit le signal de chasse, et toute l'escadre
» manœuvra en conséquence.

» Dès que les ennemis s'apperçurent qu'on » les chassoit, les uns coururent l'amure à » tribord, les autres à bas-bord, et l'on en » auroit pris plusieurs, si, à neuf heures, on » n'avoit point apperçu l'escadre de M. l'a- » miral Hawke, que les vedettes crioient » du haut des mâts être de trente-cinq à » trente-six vaisseaux, et qui, quand elle a » été assez près pour la pouvoir distinguer » de dessus les gaillards, ne s'est trouvée être, » selon quelques-uns, que de vingt-quatre, » et selon d'autres, de vingt-cinq à vingt-six, » portant sur nous toutes voiles dehors en » assez mauvais ordre, paroissant cependant » avoir voulu former leur marche sur deux » lignes.

» M. le maréchal en ayant eu une con- » noissance assez claire, quoiqu'ils fussent » à cinq ou six lieues au vent à nous, mit le » signal de ralliement, qui aussitôt qu'il fut » apperçu par nos vaisseaux chasseurs, leur » fit quitter la chasse, et se mettre en état de » rejoindre l'armée.

» A midi, les ennemis nous approchant » vivement, M. le maréchal a fait le signal » à toute son armée de se mettre sur une » ligne. Son vaisseau étoit à la tête, cou- » rant tantôt toutes voiles dehors, et tantôt

» en diminuant ; mais paroissant toujours » vouloir doubler la pointe du sud de Belle-» Ilé, et même les Cardinaux; pour entrer » dans la baie de Saint-Gildas, il tenoit le » vent tant qu'il le pouvoit. Une partie des » chasseurs étoit encore beaucoup sous le » vent, et doit avoir eu même bien de la » peine à joindre l'armée avant le combat.

» Passé ce moment, je n'ai pu avoir au-» cune connoissance des mouvemens de nos » vaisseaux, m'étant rendu en mon poste, » qui étoit à la première batterie, laquelle » j'avois l'honneur de commander.

» Comme M. du Verger commandoit la » troisième division et formoit l'arrière-» garde, il fut obligé de courir à petites voi-» les, pour donner le tems aux vaisseaux » chasseurs et autres de sa division de re-» joindre et reprendre leurs postes ; mais » voyant peu après, qu'ils avoient encore de » la peine à gagner, et que, malgré le » peu de voile qu'il faisoit, il couroit beau-» coup de l'avant, il prit le parti de faire » carguer ses basses voiles, amener ses hu-» niers à mi-mât et mettre en panne : ma-» nœuvre forcée, qui donna lieu aux enne-» mis de joindre à leur aise le *Magnifique* et le » *Héros*, qui formoient l'arrière-garde.

» Environ les deux heures, les ennemis » se trouvèrent à portée de commencer le » combat par le *Magnifique*, qui, en moins » d'une demi-heure, fut apparemment assez » maltraité pour être obligé de quitter son » poste. Le *Héros* résista près de trois quarts-» d'heure, et auroit été pris, tant il étoit » désemparé, si la vive et bonne manœuvre » de M. du Verger ne l'avoit pas secouru à » tems; mais ce grand et brave général, » voyant le grand nombre de vaisseaux qui » tomboient sur le *Héros*, et s'en trouvant » à trop grande portée du canon, brassa » tout-à-coup à culer, et l'accosta d'assez » près pour ralentir, par son vif feu, celui » des vaisseaux qui battoient le *Héros*, ce » qui mit ce dernier dans le cas d'arriver et » de pouvoir un peu se regréer; car il étoit » alors en très-mauvais état.

» Dès ce moment il nous vint trois gros » vaisseaux ennemis à portée du pistolet, » qui nous lâchèrent chacun leur volée; mais » qui furent si contens de celle que nous » leur rendîmes, qu'ils ne revinrent plus à » la charge. Nous en rebutâmes quelques » autres; mais à la fin il nous en tomba tant » à la fois, qu'ils nous prirent partie par les » hanches, et partie par le travers, sur-tout

» sous le vent, parce qu'ils voyoient que
» nous ne pouvions pas nous servir de notre
» première batterie de ce côté-là, à cause
» de la force du vent, et de la grosseur des
» lames, sans courir les risques d'essuyer le
» même sort que le *Superbe* et le *Thésée*; aussi
» en une heure ou environ ils nous avoient
» détruit presque tout le monde des gaillards
» et dunettes, dont malheureusement notre
» brave général M. du Verger fut du nombre,
» ainsi que beaucoup de ceux qui servoient
» les canons. Toutes nos manœuvres étoient
» hâchées et coupées, ce qui n'empêcha pas
» que M. de Saint-André, qui avoit rem-
» placé M. son frère dans le commandement,
» de continuer encore le combat près d'une
» heure. Il l'auroit même encore continué,
» si on n'étoit pas venu lui annoncer le feu
» à la sainte-barbe, huit pieds d'eau dans la
» cale, le gouvernail, sa barre et sa roue
» rompus. Cette fâcheuse nouvelle le força
» de se rendre à la *Résolution*, commandée
» par M. Keppel, qui, avec quelques au-
» tres, nous battoit encore alors. M. de
» Saint-André étoit d'autant plus forcé à
» prendre ce parti, qu'il voyoit venir encore
» trois vaisseaux sur nous, lesquels, malgré
» qu'ils nous vîssent amener, et que même

» on le leur criât, nous lâchèrent chacun » leurs volées, par lesquelles furent tués » MM de Saint-André, capitaine et com- » mandant alors le vaisseau; et d'Argouge, » lieutenant de vaisseau, etc. Ils tuerent » et blessérent beaucoup d'autres de l'é- » quipage.

» Après ces dernières décharges, les enne- » mis nous voyant hors d'état de pouvoir » mettre ni canots, ni chaloupes en mer, » nous envoyèrent amariner par deux ou » trois des leurs, etc. «

XXII. Le maréchal de Conflans rend lui-même compte de ce qui l'obligea de s'échouer au Croisic, dans une lettre du 21 novembre 1759, qui renferme encore les principaux détails de l'action du jour précédent. » Après avoir, Monsieur, évité les » forces supérieures des ennemis, et même » les égales, pour suivre exactement les » ordres du roi, j'ai été forcé par les vents » contraires de me répandre dans l'ouest de » Belle-Ile, environ soixante lieues, les » vents ayant changé, et m'ayant obligé de » passer au sud de Belle-Ile. J'ai chassé hier » cinq vaisseaux, qui me paroissoient venir » de Quiburon; mais ayant découvert l'esca-

» dre ennemie au vent qui arrivoit sur moi
» vent-arrière, sans pouvoir distinguer sa
» force, j'ai été passer par les Cardinaux en
» ligne, comptant qu'ils ne m'y suivroient
» pas; mais ils se sont joints de divers endroits
» au nombre de trente-sept, parmi lesquels il
» y en avoit plusieurs à trois ponts. Ils ont
» commencé par attaquer la ligne par la
» queue, en se mettant deux et trois contre
» un, et étant venus pêle-mêle jusqu'au
» centre. J'ai reviré d'abord pour me mettre
» au milieu du feu où j'ai combattu; mais
» dans la confusion, tant des vaisseaux en-
» nemis que des nôtres, j'ai été abordé deux
» fois par nos vaisseaux, qui m'ont endom-
» magé. Un officier et quinze hommes d'un
» de ces vaisseaux ont même passé sur mon
» bord, en voulant se débarrasser. J'ai été
» dans le cas d'aller mouiller, la nuit étant
» survenue après les deux abordages que
» j'avois essuyés; cependant j'aurois appa-
» reillé peu après, si deux pilotes-pratiques
» ne m'avoient assuré que je ne saurois dou-
» bler le Four. J'étois entouré de l'armée
» ennemie à une lieue. Je comptois que mon
» escadre m'auroit suivi dans l'anse du Croisic
» où j'étois; mais n'y ayant trouvé ce matin
» que le *Héros*, qui s'y est échoué comme

» moi par nécessité, étant entouré de plus
» de quinze vaisseaux ennemis qui avoient
» mouillé apres moi, j'ai cru qu'il valoit
» mieux sacrifier le *Soleil-Royal* (1), que de
» le leur livrer. On tache de sauver l'équi-
» page de ces deux vaisseaux, dont tous les
» mâts sont coupés. J'espère qu'on pourra
» en retirer les canons ; mais le reste sera
» entièrement perdu. Je me suis ce matin
» débarqué le long de l'étrave, avec un
» danger inexprimable, le vaisseau étant
» tombé entièrement sur son côté de bas-
» bord, et les équipages réfugiés sur le plat
» bord de tribord. Il leur faut un secours
» prompt, et c'est à quoi je travaille ; si on les
» sauve, je regretterai peu la perte consi-
» dérable que je fais, ayant débarqué sans
» chemise. On m'a assuré avoir vu de nos
» vaisseaux couler à fond dans le com-
» bat ; j'en ignore les noms et les autres dé-
» tails, jusqu'à ce que je sache où ils se
» sont réfugiés. Je peux seulement vous dire
» qu'on s'y est conduit avec le plus grand
» courage ; les ennemis y ont aussi perdu à
» la côte quelques-uns de leurs vaisseaux.

(1) Vaisseau de 80 canons, que montoit ce général.

» Je suis fâché, Monsieur, d'avoir à vous » apprendre cette triste nouvelle ; mais vous » pouvez assurer le Roi que je m'y suis com- » porté avec fermeté et sagesse, n'ayant » jamais eu pour but que d'exécuter les or- » dres de S. M. pour parvenir à faire réussir » le projet du Morbihan ; mais ce combat, » qui a été inévitable, anéantit celui prémé- » dité. C'est à quoi on devroit s'attendre, » quand les forces sont aussi inférieures, » sur-tout dans une saison qui l'auroit, mal- » gré cela, rendu impraticable.

» Je compte que S. M. voudra bien me » permettre de me rendre à la cour, où je » vous ferai un détail plus circonstancié ; mais » je crois que je serai obligé d'aller à Brest » prendre ce que j'y ai laissé. Je me flatte » que vous n'entendrez rien dire qui ne soit » à ma gloire et à mon honneur, etc. «

XXIII. Après quelques détails sur la route de l'armée Françoise, sur la force de celle des ennemis, le chevalier de Beaufremont parle, en peu de mots, du combat, et fait connoître les suites qu'il eut pour son propre vaisseau, et plusieurs autres de sa division. » A deux heures après midi, l'action se » trouva engagée par l'arrière-garde. Les

» Anglois tombèrent vigoureusement sur les » nôtres, que nous vîmes se défendre très- » valeureusement. Bientôt après les ennemis » ayant gagné la tête de l'escadre, le com- » bat devint général. J'eus affaire à l'amiral » de cent canons, que j'aurois chauffé bien » plus vivement, si le vent m'avoit permis » de me servir de ma première batterie, dont » je ne pus lui tirer que quelques coups.

» Après trois heures de combat, la nuit » venue, les ennemis se rallièrent, et l'affaire » cessa; deux de nos vaisseaux, dont j'ignore » le nom, l'on dit que sûrement le *Thésée* » en est un, ont coulé à fond pendant le » combat. Ce cruel accident nous fit dres- » ser les cheveux à la tête; la mer engagea » leurs premières batteries; ils disparurent » dans le moment, sans que personne ait » pu être sauvé (1). C'est un malheur af- » freux qui nous consterne tous. Sur la fin » du combat, je fus abordé par un des nô- » tres de soixante-quatre canons désem-

---

(1) M. le chevalier de Beaufremont ne pouvoit encore avoir connoissance de ceux qui s'échappèrent; il y en eut quelques-uns, entre autres un aide p-ilote du *Thesée*, qui resta attaché à une cage à poules plus de 24 heures, avant de rencontrer le bâtiment Hollandois qui le sauva.

» paré, dont je me tirai sans accident. Un » instant après, le *Soleil-Royal* vint m'aborder avec tout son air : sans doute il avoit » quelque manœuvre coupée, qui ne lui » permettoit pas de tenir le vent. Je crus » que nous allions nous fracasser tous les » deux sans ressource ; j'avois moins d'air que » lui ; ce qui le rendoit plus prompt à me joindre, que moi à l'éviter. Heureusement ce » vaisseau ne fit que casser sa civadière dans » mes grands haubans, et ne me rompit que » quelques morceaux de sculpture de ma » poupe. La nuit venue, et le combat ayant » cessé, je perdis de vue le *Soleil-Royal*. Je » l'avois vu porter, à l'entrée de la nuit, dans » un enfoncement sur la terre ; ma première » idée fut de suivre sa piste, quoique je ne » le visse plus ; j'avois déja ordonné en conséquence de virer. Mon pilote côtier me » représenta alors que je n'avois pas une » demi-heure à courir, si je m'opiniâtrois à » faire route sur la terre, et que je perdrois » certainement mon vaisseau ; qu'il y avoit » des roches très-dangereuses dans cet endroit. Sur cet avertissement, je jugeai que » M. de Conflans, à qui ses pilotes n'auroient pas manqué de dire la même chose, » prendroit le parti de venir au vent pour

» doubler la terre et gagner le large. C'est le
» parti que je pris, et le seul qu'il y eût à
» prendre dans la position gênante où nous
» étions sur la terre. Les vaisseaux que j'ai
» trouvés ici ont pris le même parti, et je
» suis surpris de n'y avoir pas rencontré le
» *Soleil-Royal* et nos autres vaisseaux, etc. «

XXIV. On lit dans une lettre de M. Villars de la Brosse, datée du 21 novembre, ce qui le détermina à se réfugier dans la Vilaine à la fin de l'action. Il commence par en donner les détails qui suivent : » Vers les deux
» heures le combat s'engagea à l'arrière-
» garde, et s'étendit jusqu'à M. de Gué-
» briant et moi, qui étions au centre de la
» ligne, mais foiblement de notre part, les
» ennemis ayant plusieurs vaisseaux sous le
» vent, auxquels nous ne pouvions répondre à
» cause de la force du vent qui mettoit notre
» premiere batterie hors d'état de servir. Sur
» les trois heures et demie, M. le maréchal
» revira de bord par la contre-marche, et parut
» vouloir se placer dans le centre de notre
» ligne. Les vaisseaux qu'il combattit, les
» déterminerent à arriver. Je recommençai
» alors le combat, et je manœuvrai pour
» m'aller placer au devant de lui dans la nou-
» velle

» velle route qu'il faisoit. Celle que nous » avions courue jusqu'alors, nous avoit enfoncés dans la baie de Quiberon. Le gros des » vaisseaux qui n'eut plus lieu de s'étendre » en se formant par la contre-marche, se » trouva en paquet. Je me vis malgré moi » au milieu d'eux ; et la nécessité de manœuvrer pour éviter les abordages et les » roches qui nous environnoient, nous conduisit jusqu'à l'embouchure de la rivière » de la Vilaine. M'y trouvant par les sept » brasses d'eau, je mouillai, ainsi que les » autres vaisseaux, qui ont été comme moi » obligés de faire la même route. Notre général, en arrivant un peu plutôt, a pris un » chemin qui nous met en grande inquiétude sur son compte. Dès que je fus mouillé, je m'occupai à connoître ce que je » pouvois faire de mieux pour sauver le vaisseau du roi. Notre position ne nous offroit aucun espoir consolant. J'envoyai » des officiers sonder dans l'enfoncement de » la côte ; après les connoissances que je » pris et l'avis des capitaines mouillés auprès » de moi et de mes principaux officiers, je » me déterminai à donner à la pleine mer » dans la rivière de la Vilaine, sans d'autres » secours que la route que nous avions trou-

» vée nous-mêmes. Nous sommes parvenus
» à échouer le vaisseau à l'entrée de la ri-
» vière ; et à la marée de ce soir, je compte
» l'entrer tout-à-fait par le moyen des pilo-
» tes que j'ai pris à terre. Au jour j'ai eu
» lieu de m'applaudir du parti que j'ai pris.
» J'ai vu les ennemis mouillés à l'entrée de
» Quiberon. J'en avois apperçu les feux pen-
» dant la nuit, et je ne me suis pas mépris à
» la manœuvre qu'ils vouloient faire. Les
» vaisseaux mouillés auprès de moi ont suivi
» mon exemple, et j'ai envoyé des pilotes
» à ceux qui restent dans le havre. Nous
» sommes ici sept vaisseaux, les deux fréga-
» tes et les deux corvettes, etc. «

XXV. Pour équiper un si grand nombre de bâtimens, il falloit beaucoup de monde ; en conséquence le parlement avoit accordé une somme destinée à la solde de soixante mille matelots. Malgré une presse rigoureuse, on auroit eu bien de la peine à les trouver, si des étrangers ne se fussent pas engagés sur les flottes Angloises. On les y retenoit de force, et souvent même on alloit dans les prisons solliciter les prisonniers François à servir contre leur patrie. Fatigués d'une longue et dure captivité, ces derniers

ne consentirent que trop souvent à ce qu'on exigeoit d'eux. Plusieurs entretinrent, avec l'argent qu'ils gagnoient, leurs femmes et leurs enfans qui étoient restés en France.

Mais quel est le nombre des gens de mer sur lequel l'Angleterre peut compter, sans avoir recours à ses voisins? Le droit qu'elle exige par chaque tonneau des bâtimens nationaux, est seul propre à nous fournir là-dessus quelques éclaircissemens. Le tonnage s'étoit fort accru sous le règne de George I; et à sa mort, il montoit à 273,693. Vers le milieu de ce siècle, et sous George II, on le portoit à 609,798. Au commencement du règne de George III, et après la paix de 1763, son augmentation a dû encore être plus considérable; aussi l'évaluoit-on, en 1774, à 1,136,062, en y comprenant les navires non enregistrés, et le quinzième pour la navigation d'Ecosse. On compte douze hommes par 200 tonneaux; ce qui indiqueroit un état de 68,228 matelots (1).

(1) Le chevalier Nickolls en comptoit 100,000 employés au seul cabotage. Le calcul de cet écrivain Anglois n'est donc pas juste; aussi, en le rapportant, tome 1, p. 394, je n'ai pas prétendu l'adopter.

L'Angleterre devoit sur-tout ce dernier accroissement de population maritime aux progrès de son commerce dans l'Amérique septentrionale. Ses colonies qui étoient, à cette époque, sur le point de se déclarer indépendantes, y avoient assez prospéré pour lui fournir beaucoup de gens de mer, pendant la guerre de la succession, comme Dumer l'avance dans sa *défense des Chartes de la Nouvelle-Angleterre*, ouvrage publié en 1721. » A peine, écrivoit, en 1751, l'illustre Fran» klin, y a-t-il cent ans que nous sommes » établis ici ; cependant les forces réunies de » nos armateurs, pendant la dernière guerre, » étoient plus considérables, soit en hommes, » soit en vaisseaux, que celles de toute la » marine Angloise, du tems de la reine Elisa» beth. « *Observations sur la population de l'Amérique*, §. 22. On vit, durant le cours des hostilités, depuis 1754 jusqu'en 1763, sur les flottes Angloises, un nombre encore plus grand qu'auparavant de matelots Américains. Les véritables forces navales d'une nation ne devant se calculer que sur la quantité d'hommes qu'elle peut avoir sur mer, la marine d'Angleterre a donc fait une perte irréparable par la dernière révolution de l'Amérique.

XXVI. On doit cependant remarquer que ce besoin de protection n'auroit pas existé, quand même la France eût gardé le Canada; si cette puissance n'avoit pas traité, dans cette guerre, les colons Anglois comme ses plus cruels ennemis, en permettant aux Sauvages, ses alliés, de dévaster leurs possessions. » Les Anglo-Américains se trouvèrent » forcés, par cette conduite imprudente, de » prendre les armes pour défendre leurs » foyers. Ils devinrent les ennemis de la » France par nécessité, et accordèrent mal- » gré eux, à leur mère patrie, des subsides » qu'elle employa à satisfaire son ambition. » S'ils les eussent refusés, on auroit sans » doute usé de violence envers eux; mais » qu'en seroit-il résulté? Le Canada four- » nissant à la France des moyens faciles de » faire passer de prompts secours aux dissi- » dens Américains, leur séparation auroit » été moins tardive, plus assurée, et n'au- » roit pas coûté tant d'effusions de sang. « C'est ainsi que je m'exprimois dans les *Observations sur le traité de la paix* de 1763, imprimées en 1780. J'ignorois alors ce que M. le marquis de Condorcet a rapporté depuis dans l'éloge du comte de Maurepas. Après

avoir dit que ce ministre avoit prévu, dès l'an 1749, la révolution de l'Amérique septentrionale, son habile panégyriste ajoute : » Dans un mémoire remis au feu roi, peu » de tems avant son exil, il lui développoit » les moyens d'ouvrir, par l'intérieur du » Canada, un commerce avec les colonies » Angloises ; de leur apprendre à aimer le » nom François, et à regarder la France » comme une alliée naturelle, qui les aide- » roit un jour à briser le joug de l'Angle- » terre, lorsque l'inexorable dureté du des- » potisme populaire en auroit rendu le joug » insupportable. «

ÉCLAIRCISSEMENS.

I. L'ÉTAT fâcheux où se trouva réduite la marine françoise, après le combat de Velez-Malaga, en 1704, et le siége de Toulon, en 1707, *voyez pages 120, 121,* fait dire à un historien anglois, que ce combat fut l'époque de la prépondérance navale de sa nation, et ce siége, celle de l'anéantissement des forces maritimes de la France. *Our naval empire commenced from the battel of Malaga; the extinction of the French forces at sea, was in a manner completed by our enterprize on Toulon.* Campbell, Nav. Hist. t. IV, p. 251.

II. La reine Anne, en faisant part à son parlement des conditions du traité d'Utrecht, *voyez p. 144, 145,* dit : » Nous avons un » intérêt si considérable dans le commerce » de l'Amérique septentrionale, que j'ai fait » tous les efforts imaginables pour régler cet » article de la maniere la plus avantageuse. « *Disc.* du 17 juin 1712. Vingt-cinq pairs protestérent neanmoins contre ce traité, déclarant qu'ils regardoient l'Assiento, ainsi que la cession de Minorque et de Gibraltar, comme des avantages précaires.

III. Quoiqu'on ait blâmé en Angleterre la conduite du ministère, avant la déclaration de guerre en 1756, *voyez p. 248*, on y a cependant senti tout l'avantage qu'en a retiré la nation. » Les succès de la dernière » guerre, disoit M. Adams, dans la chambre des communes, le 15 mars 1782, » étoient l'ef» fet d'une mesure hardie, adoptée par une » administration antérieure qui, avant que la » guerre fût déclarée à la France, avoit fait » saisir tous ses bâtimens marchands, et l'a» voit mise dans l'impossibilité d'équiper des » vaisseaux de guerre, en lui enlevant ses ma» telots; coup dont ce royaume ne put se » relever durant tout le cours des hostilités. «

IV. Dans l'ouvrage intitulé, *Commerce de la Grande Bretagne, ou Tableau de ses importations et exportations depuis 1697, jusqu'en 1775*, le chevalier Whitworth avance que la valeur des prises des Anglois sur les autres peuples, pendant ce tems-là, a monté à 7,372,000 liv. sterling, environ 170,000,000 tournois; mais il ne compte pas ce que ces prises leur ont coûté, ni le prejudice qu'ont fait à leur commerce celles qui sont tombées au pou-

voir de leurs ennemis. Souvent ces dernières ont été plus nombreuses, et quelquefois d'une valeur plus considérable. Je doute que l'Angleterre gagnât beaucoup à la comparaison de la perte et du gain, sur-tout si l'on remontoit jusqu'à l'année 1688.

V. En évaluant, à la page 337, les 146,402,601 liv. sterl. toutes les dettes que l'Angleterre avoit en 1763, à 3,330,000,000 tournois, j'aurois dû remarquer qu'à la vérité c'étoit le fruit des dépenses qu'elle avoit faites pour établir sa prépondérance maritime, mais que la dette contractée, pendant la durée de cette guerre, montoit seulement à 48,840,000 liv. sterling, dont les intérêts lui coûtoient 1,970,099 l. 19 s. 3 d. $\frac{1}{4}$ Les droits affectés pour le paiement de ces intérêts ne s'élevant qu'à 1,751,708 l. 7 s. 4 d. $\frac{8}{4}$, il y avoit donc un déficit annuel de 218,391 l. 11 s. 10 d. $\frac{1}{2}$ de la même monnoie

DANS le Tableau suivant, on verra d'un coup d'œil quels ont été les progrès de la puissance navale de l'Angleterre, aux époques les plus remarquables, depuis le règne de Jacques II, jusqu'à la troisième année de celui de George III.

Il est nécessaire d'avertir que, dans ce tableau, ainsi que dans le cours de mon ouvrage, j'ai admis six rangs de vaisseaux; le premier et le second à trois ponts, et depuis 90 pièces de canons jusqu'à 100; le troisième rang à deux ponts, et de 80, 74, 70, 68 canons; le quatrième de 60, 64; le cinquième de 50, 54; enfin le sixième de 44, 46, etc.

Ma manière de classer tous ces bâtimens est un peu différente de celle des Anglois. Ils comprennent dans le troisième rang tous les vaisseaux de 84, 74, 64; dans le quatrième ceux de 60 et de 50, et dans le cinquième, ceux à deux ponts de 44, 46 avec les frégates de 32 à un seul pont, que j'ai cru par cette raison devoir en être distinguées.

U

D'NGLETERRE,

MDCCLXIII.

VAI[illegible]	Frégates & autres Bâtimens.	En réparation ou sur le chantier.	Total.
A l'av[illegible] Guillau[illegible] [illegible]	69	41	173
A la m[illegible] laume [illegible]	107	**	273
Au ré[illegible] Stuart[illegible]	114	**	284
Sous G[illegible] [illegible]	45	62	206
So s George I[illegible]	58	40	208
	124	**	276
	67	**	241
Au ré[illegible] George II[illegible]	192	192	343

TABLEAU

DES FORCES NAVALES DE L'ANGLETERRE,

DEPUIS L'AN MDCLXXXVIII, JUSQU'EN MDCCLXIII.

VAISSEAUX.	Du 1er rang.	Du 2d. rang.	Du 3e. rang.	Du 4e. rang.	Du 5e. rang.	Frégates & autres Bâtimens.	En réparation ou sur le chantier.	Total.
A l'avénement de Guillaume III, en 1688.	4	2	17	38	2	69	41	173
A la mort de Guillaume III, en 1701.	7	14	47	62	36	107	**	273
Au règne d'Anne Stuart, en 1707.	7	14	45	64	40	114	**	284
Sous George I, en 1721.	4	5	25	13	52	45	62	206
Sous George II, en 1734.	5	11	30	19	45	58	40	208
Sous George II, en 1746.	6	13	41	30	62	124	**	276
Sous George II, en 1755.	5	11	48	36	74	67	**	241
Au règne de George III, en 1762.	3	11	42	38	21	192	192	343

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé, *Histoire des Progrès de la Puissance navale de l'Angleterre,* par M. le Baron de Sainte-Croix, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher, et qui ne doive en faire desirer l'impression. A Paris, ce 18 décembre 1785.

DE KERALIO.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé, le ſieur Baron DE SAINTE-CROIX, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public une nouvelle Edition *de l'Histoire des Progrès de la Puissance navale de l'Angleterre*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume ; voulons qu'il jouisse de l'effet du préſent Privilège pout lui & ſes hoirs á perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra sera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la Ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration desdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'arrêt du Conſeil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en intro-

duire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexe que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-cinquième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre règne le douzième. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº. 388, fol. 491, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 avril 1785. A Paris, le 27 janvier 1786.

GUEFFIER, Adjoint.

